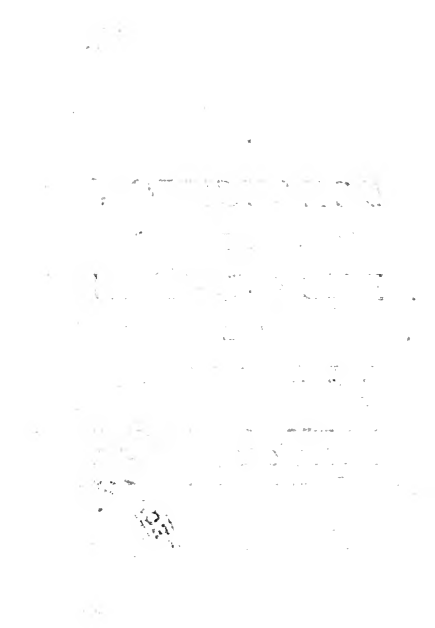




COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME CINQUIEME.



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

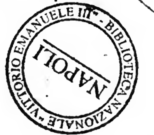
TOME CINQUIEME.

Contenant la IVe. & partie de la Ve. de *Julie* ou de la *Nouvelle Héloïse*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.





LA NOUVELLE HÉLOÏSE,

OU

LETTRES

DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes ;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME III.

GENEVE.

M. DCC. LXXX.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

QUATRIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MDE. DE WOLMAR

A MDE. D'ORBE.

QUE tu tardes long-tems à revenir! Toutes ces allées & venues ne m'accommodent point. Que d'heures se perdent à te rendre où tu devrois toujours être, &, qui pis est, à t'en éloigner! L'idée de se voir pour si peu de tems gâte tout le plaisir d'être ensemble. Ne sens-tu pas qu'être ici alternativement chez toi & chez moi, c'est n'être bien nulle part, & n'imagines-tu point quelque moyen de faire que tu

ſois en même-tems chez l'une & chez l'autre ?

Que faiſons-nous, chere couſine? Que d'inſtans précieux nous laiſſons perdre, quand il ne nous en reſte plus à prodiguer! Les années ſe multiplient; la jeuneſſe commence à fuir; la vie s'écoule; le bonheur paſſager qu'elle offre eſt entre nos mains, & nous négligeons d'en jouir! Te ſouvient-il du tems où nous étions encore filles, de ces premiers tems ſi charmans & ſi doux qu'on ne retrouve plus dans un autre âge, & que le cœur oublie avec tant de peine; Combien de fois, forcées de nous ſéparer pour peu de jours & même pour peu d'heures, nous diſions en nous embraſſant triſtement; ah! ſi jamais nous diſpoſons de nous, on ne nous verra plus ſéparées? Nous en diſpoſons maintenant, & nous paſſons la moitié de l'année éloignées l'une de l'autre. Quoi! nous aimerions-nous moins? chére & tendre amie, nous le ſentons toutes deux, combien le tems, l'habitude & tes bienfaits ont rendu notre attachement plus fort & plus indiſſoluble. Pour moi, ton abſence me paroît de jour en jour plus inſupportable; & je ne puis plus vivre

un instant sans toi. Ce progrès de notre amitié est plus naturel qu'il ne semble: il a sa raison dans notre situation ainsi que dans nos caracteres. A mesure qu'on avance en âge tous les sentimens se concentrent. On perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par degrés, jusqu'à ce que n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de sentir & de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrêmités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reste, & il tient, pour ainsi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

Voilà ce qu'il me semble éprouver déjà quoique jeune encore. Ah! ma chére, mon pauvre cœur a tant aimé! Il s'est épuisé de si bonne heure qu'il vieillit avant le tems, & tant d'affections diverses l'ont tellement absorbé qu'il n'y reste plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu m'as vue successivement fille, amie, amante, épouse & mere. Tu sais si tous ces

titres m'ont été chers! Quelques-uns de ces liens sont détruits, d'autres sont relâchés. Ma mere, ma tendre mere n'est plus; il ne me reste que des pleurs à donner à sa mémoire, & je ne goûte qu'à moitié le plus doux sentiment de la nature. L'amour est éteint, il l'est pour jamais, & c'est encore une place qui ne sera point remplie. Nous avons perdu ton digne & bon mari que j'aimois comme la chére moitié de toi-même, & qui méritoit si bien ta tendresse & mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel rempliroit tous ces vuides: mais cet amour, ainsi que tous les autres, a besoin de communication, & quel retour peut attendre une mere d'un enfant de quatre ou cinq ans! Nos enfans nous sont chers long-tems avant qu'ils puissent le sentir & nous aimer à leur tour; & cependant, on a si grand besoin de dire combien on les aime, à quelqu'un qui nous entende! Mon mari m'entend, mais il ne me répond pas assez à ma fantaisie; la tête ne lui en tourne pas comme à moi: sa tendresse pour eux est trop raisonnable; j'en veux une plus vive & qui ressemble mieux à la mienne.

Il me faut une amie, une mere qui soit aussi folle que moi de mes enfans & des siens. En un mot, la maternité me rend l'amitié plus nécessaire encore, par le plaisir de parler sans cesse de mes enfans, sans donner de l'ennui. Je sens que je jouis doublement des caresses de mon petit Marcellin quand je te les vois partager. Quand j'embrasse ta fille, je crois te presser contre mon sein. Nous l'avons dit cent fois; en voyant tous nos petits bambins jouer ensemble, nos cœurs unis les confondent, & nous ne savons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'est pas tout, j'ai de fortes raisons pour te souhaiter sans cesse auprès de moi, & ton absence m'est cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute dissimulation, & à cette continuelle réserve où je vis depuis près de six ans avec l'homme du monde qui m'est le plus cher. Mon odieux secret me pese de plus en plus, & semble chaque jour devenir plus indispensable. Plus l'honnêteté veut que je le révele, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état affreux c'est pour une femme de porter la défiance, le mensonge & la crainte

jusques dans les bras d'un époux, de n'oser ouvrir son cœur à celui qui le possede, & de lui cacher la moitié de sa vie pour assurer le repos de l'autre ? A qui, grand Dieu ? faut-il déguiser mes plus secretes pensées, & céler l'intérieur d'une ame dont il auroit lieu d'être si content ? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le Ciel eût pu récompenser la vertu d'une fille chaste. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours, & me sentir sans cesse indigne de toutes ses bontés pour moi. Mon cœur n'ose accepter aucun témoignage de son estime, ses plus tendres caresses me font rougir, & toutes les marques de respect & de considération qu'il me donne se changent dans ma conscience en opprobre & en signes de mépris. Il est bien dur d'avoir à se dire sans cesse ; c'est une autre que moi qu'il honore. Ah ! s'il me connoissoit, il ne me traiteroit pas ainsi. Non, je ne puis supporter cet état affreux ; je ne suis jamais seule avec cet homme respectable que je ne sois prête à tomber à genoux devant lui, à lui confesser ma faute & à mourir de douleur & de honte à ses pieds.

Cependant les raisons qui m'ont retenue dès le commencement prennent chaque jour de nouvelles forces, & je n'ai pas un motif de parler qui ne soit une raison de me taire. En considérant l'état paisible & doux de ma famille, je ne pense point sans effroi qu'un seul mot y peut causer un désordre irréparable. Après six ans passés dans une si parfaite union, irai-je troubler le repos d'un mari si sage & si bon, qui n'a d'autre volonté que celle de son heureuse épouse, ni d'autre plaisir que de voir régner dans sa maison l'ordre & la paix? Contristerai-je par des troubles domestiques les vieux jours d'un pere que je vois si content, si charmé du bonheur de sa fille & de son ami? Exposerai-je ces chers enfans, ces enfans aimables & qui promettent tant, à n'avoir qu'une éducation négligée ou scandaleuse, à se voir les tristes victimes de la discorde de leurs parens, entre un pere enflammé d'une juste indignation, agité par la jalousie, & une mere infortunée & coupable, toujours noyée dans les pleurs? Je connois M. de Wolmar estimant sa femme; que sais-je ce qu'il sera ne l'estimant

plus ? Peut-être n'eſt-il ſi modéré que parce que la paſſion qui domineroit dans ſon caractere n'a pas encore eu lieu de ſe développer. Peut-être ſera-t-il auſſi violent dans l'emportement de la colere qu'il eſt doux & tranquille tant qu'il n'a nul ſujet de s'irriter.

Si je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne, ne m'en dois-je point auſſi quelques-uns à moi-même ? Six ans d'une vie honnête & réguliere n'effacent-ils rien des erreurs de la jeuneſſe, & faut-il m'expoſer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis ſi long-tems ? je te l'avoue, ma couſine, je ne tourne point ſans répugnance les yeux ſur le paſſé ; il m'humilie juſqu'au découragement, & je ſuis trop ſenſible à la honte pour en ſupporter l'idée ſans retomber dans une ſorte de déſeſpoir. Le tems qui s'eſt écoulé depuis mon mariage eſt celui qu'il faut que j'enviſage pour me raſſurer. Mon état préſent m'inſpire une confiance que d'importuns ſouvenirs voudroient m'ôter. J'aime à nourrir mon cœur des ſentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'épouſe & de mere m'éleve l'ame & me ſoutient contre les remords d'un autre

état. Quand je vois mes enfans & leur pere autour de moi, il me ſemble que tout y reſpire la vertu; ils chaſſent de mon eſprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence eſt la ſauvegarde de la mienne; ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure, & j'ai tant d'horreur pour tout ce qui bleſſe l'honnêteté, que j'ai peine à me croire la même qui put l'oublier autrefois. Je me ſens ſi loin de ce que j'étois, ſi ſûre de ce que je ſuis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'eſt étranger & que je ne ſuis plus obligée de faire.

Voilà l'état d'incertitude & d'anxiété dans lequel je flotte ſans ceſſe en ton abſence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon pere va bientôt partir pour Berne, réſolu de n'en revenir qu'après avoir vu la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laiſſer l'embarras, & ne ſe fiant pas trop non plus, je penſe, à notre zele à le pourſuivre. Dans l'intervalle de ſon départ à ſon retour, je reſterai ſeule avec mon mari, & je ſens qu'il ſera preſque impoſſible que mon fatal ſecret ne m'échappe. Quand nous

avons du monde, tu sais que M. de Wolmar quitte souvent la compagnie & fait volontiers seul des promenades aux environs : il cause avec les paysans ; il s'informe de leur situation ; il examine l'état de leurs terres ; il les aide au besoin de sa bourse & de ses conseils. Mais quand nous sommes seuls, il ne se promene qu'avec moi ; il quitte peu sa femme & ses enfans, & se prête à leurs petits jeux avec une simplicité si charmante qu'alors je sens pour lui quelque chose de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendrissement sont d'autant plus périlleux pour la réserve, qu'il me fournit lui-même les occasions d'en manquer, & qu'il m'a cent fois tenu des propos qui sembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le sens ; mais puisque tu veux que ce soit de concert entre nous, & avec toutes les précautions que la prudence autorise, reviens & fais de moins longues absences, ou je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever, & ce qui reste importe assez pour me coûter le plus à dire. Tu ne m'es pas seulement nécessaire quand je suis avec

mes enfans ou avec mon mari, mais ſur-tout quand je ſuis ſeule avec ta pauvre Julie, & la ſolitude m'eſt dangereuſe précisément parce qu'elle m'eſt douce, & que ſouvent je la cherche ſans y ſonger. Ce n'eſt pas, tu le ſais, que mon cœur ſe reſſente encore de ſes anciennes bleſſures; non, il eſt guéri, je le ſens, j'en ſuis très-ſûre, j'oſe me croire vertueuſe. Ce n'eſt point le préſent que je crains; c'eſt le paſſé qui me tourmente. Il eſt des ſouvenirs auſſi redoutables que le ſentiment actuel; on s'attendrit par réminiſcence; on a honte de ſe ſentir pleurer, & l'on n'en pleure que davantage. Ces larmes ſont de pitié, de regret, de repentir; l'amour n'y a plus de part; il ne m'eſt plus rien; mais je pleure les maux qu'il a cauſés; je pleure le ſort d'un homme eſtimable que des feux indiſcretement nourris ont privé du repos & peut-être de la vie. Hélas! ſans doute il a péri dans ce long & périlleux voyage que le déſeſpoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit, du bout du monde il nous eût donné de ſes nouvelles; près de quatre ans ſe ſont écoulés depuis ſon départ. On dit que l'eſcadre ſur laquelle il eſt a ſouffert mille

défaſtres, qu'elle a perdu les trois quarts de ſes équipages, que pluſieurs vaiſſeaux ſont ſubmergés, qu'on ne ſait ce qu'eſt devenu le reſte. Il n'eſt plus, il n'eſt plus. Un ſecret preſſentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres. La mer, les maladies, la triſteſſe bien plus cruelle auront abrégé ſes jours. Ainſi s'éteint tout ce qui brille un moment ſur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conſcience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête homme. Ah! ma chére! Quelle ame c'étoit que la ſienne!...... comme il ſavoit aimer! ... il méritoit de vivre... il aura préſenté devant le ſouverain Juge une ame foible, mais ſaine & aimant la vertu......... Je m'efforce en vain de chaſſer ces triſtes idées; à chaque inſtant elles reviennent malgré moi. Pour les bannir, ou pour les régler, ton amie a beſoin de tes ſoins; & puiſque je ne puis oublier cet infortuné, j'aime mieux en cauſer avec toi que d'y penſer toute ſeule.

Regarde que de raiſons augmentent le beſoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi! Plus ſage & plus heureuſe, ſi les mêmes raiſons te manquent, ton

cœur en sent-il moins le besoin? S'il est bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant si peu de contentement de ta famille, quelle maison te peut mieux convenir que celle-ci? Pour moi, je souffre à te savoir dans la tienne; car malgré ta dissimulation, je connois ta maniere d'y vivre, & ne suis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à ton tour; c'est que ta douleur est toujours concentrée & solitaire. Tu te caches pour t'affliger comme si tu rougissois de pleurer devant ton amie. Claire, je n'aime pas cela. Je ne suis point injuste comme toi; je ne blâme point tes regrets; je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu cesses d'honorer la mémoire d'un si tendre époux; mais je te blâme, après avoir passé tes plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à son tour avec toi, & de laver par de plus dignes larmes la honte de celles qu'elle versa dans ton sein. Si tu es fâchée de t'affliger, ah! tu ne connois pas la véritable affliction! Si tu y prends une

forte de plaisir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement? & l'amitié n'a-t-elle pas été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines?

Voilà, ma chére, des considérations que tu devrois faire, & auxquelles il faut ajouter qu'en te proposant de venir demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien. Il m'a paru plusieurs fois surpris, presque scandalisé, que deux amies, telles que nous n'habitassent pas ensemble; il assure te l'avoir dit à toi-même, & il n'est pas homme à parler inconsidérément. Je ne sais quel parti tu prendras sur mes représentations; j'ai lieu d'espérer qu'il sera tel que je le desire. Quoi qu'il en soit, le mien est pris, & je ne changerai pas. Je n'ai point oublié le tems où tu voulois me suivre en Angleterre. Amie incomparable, c'est à présent mon tour. Tu connois mon aversion pour la ville, mon goût pour la campagne, pour les travaux rustiques, & l'attachement que

trois ans de ſéjour m'ont donné pour ma maiſon de Clarens. Tu n'ignores pas, non plus, quel embarras c'eſt de déménager avec toute une famille; & combien ce ſeroit abuſer de la complaiſance de mon pere de le tranſplanter ſi ſouvent. Hé bien! ſi tu ne veux pas quitter ton ménage & venir gouverner le mien, je ſuis réſolue à prendre une maiſon à Lauſanne où nous irons tous demeurer avec toi. Arrange-toi là-deſſus; tout le veut; mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conſervé, ma raiſon recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je te dois tout; tout ce que j'ai de bien me vient de toi, je ne vois rien qui ne m'y rappelle, & ſans toi je ne ſuis rien. Viens donc ma bien-aimée, mon ange tutélaire, viens conſerver ton ouvrage, viens jouir de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille, comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir; tu veilleras ſur l'éducation de mes fils, je veillerai ſur celle de ta fille : nous nous partagerons les devoirs de mere, & nous en doublerons les plaiſirs. Nous éleverons nos cœurs enſemble à celui qui purifia le mien par tes ſoins, &

n'ayant plus rien à defirer en ce monde, nous attendrons en paix l'autre vie dans le fein de l'innocence & de l'amitié.

LETTRE II.

RÉPONSE DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

MON Dieu, coufine, que ta lettre m'a donné de plaifir ! Charmante prêcheufe !.... charmante, en vérité. Mais prêcheufe pourtant. Pérorant à ravir : des œuvres, peu de nouvelles. L'architecte Athénien !... ce beau difeur !... tu fais bien.... dans ton vieux Plutarque.... Pompeufes defcriptions, fuperbe temple !... quand il a tout dit, l'autre vient ; un homme uni ; l'air fimple, grave & pofé.... comme qui diroit, ta coufine Claire.... D'une voix creufe, lente & même un peu nafale.... *Ce qu'il a dit, je le ferai.* Il fe tait, & les mains de battre ! Adieu l'homme aux phrafes. Mon

enfant nous sommes ces deux Architectes; le temple dont il s'agit est celui de l'amitié.

Résumons un peu les belles choses que tu m'as dites. Premierement, que nous nous aimions; & puis, que je t'étois nécessaire; & puis, que tu me l'étois aussi; & puis, qu'étant libres de passer nos jours ensemble, il les y faloit passer. Et tu as trouvé tout cela toute seule? Sans mentir tu es une éloquente personne! Oh bien, que je t'apprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis que tu méditois cette sublime lettre. Après cela, tu jugeras toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

A peine eus-je perdu mon mari que tu remplis le vuide qu'il avoit laissé dans mon cœur. De son vivant il en partageoit avec toi les affections; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi seule, & selon ta remarque sur l'accord de la tendresse maternelle & de l'amitié, ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non-seulement je résolus dès-lors de passer le reste de ma vie avec toi; mais je formai un projet plus étendu. Pour que nos deux

familles n'en fiffent qu'une, je me propofai, fuppofant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille à ton fils aîné, & ce nom de mari trouvé par plaifanterie, me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans ce deffein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une fucceffion embrouillée, & me trouvant affez de bien pour facrifier quelque chofe à la liquidation du refte, je ne fongeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets affurés & à l'abri de tout procès. Tu fais que j'ai des fantaifies fur bien des chofes : ma folie dans celle-ci étoit de te furprendre. Je m'étois mife en tête d'entrer un beau matin dans ta chambre tenant d'une main mon enfant, de l'autre un porte-feuille, & de te préfenter l'un & l'autre avec un beau compliment pour dépofer en tes mains la mere, la fille & leur bien, c'eft-à-dire, la dot de celle-ci. Gouverne-la voulois-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils ; car c'eft déformais fon affaire & la tienne ; pour moi je ne m'en mêle plus.

Remplie de cette charmante idée il falut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or devine qui je

choiſis pour cette confidence ? Un certain M. de Wolmar : ne le connoîtrois-tu point ? Mon mari, couſine ? Oui, ton mari, couſine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un ſecret qu'il lui importe de ne pas ſavoir, eſt celui qui t'en a ſçu taire un qu'il t'eût été ſi doux d'apprendre. C'étoit là le vrai ſujet de tous ces entretiens myſtérieux dont tu nous faiſois ſi comiquement la guerre. Tu vois comme ils ſont diſſimulés, ces maris. N'eſt-il pas bien plaiſant que ce ſoient eux qui nous accuſent de diſſimulation ? J'exigeois du tien davantage encore. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi, mais plus en dedans, & comme celle qui n'exhale ſes ſentimens qu'à meſure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une ſurpriſe plus agréable, je voulois que quand tu lui propoſerois notre réunion, il ne parût pas fort approuver cet empreſſement, & ſe montrât un peu froid à conſentir. Il me fit là-deſſus une réponſe que j'ai retenue, & que tu dois bien retenir ; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde aucun d'eux en ait fait une pareille. La voici. " Petite couſine,

„ je connois Julie . . . je la connois „ bien . . . mieux qu'elle ne croit, „ peut-être. Son cœur eſt trop honnête „ pour qu'on doive réſiſter à rien de ce „ qu'elle deſire, & trop ſenſible pour „ qu'on le puiſſe ſans l'affliger. De- „ puis cinq ans que nous ſommes „ unis, je ne crois pas qu'elle ait „ reçu de moi le moindre chagrin, „ j'eſpere mourir ſans lui en avoir „ jamais fait aucun. „ Couſine, ſongez-y bien : voilà quel eſt le mari dont tu médites ſans ceſſe de troubler indiſcretement le repos.

Pour moi, j'eus moins de délicateſſe, ou plus de confiance en ta douceur, & j'éloignai ſi naturellement les diſcours auxquels ton cœur te ramenoit ſouvent, que ne pouvant taxer le mien de s'attiédir pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendois de ſecondes nôces, & que je t'aimois mieux que toute autre choſe, hormis un mari. Car, vois-tu, ma pauvre enfant, tu n'as pas un ſecret mouvement qui m'échappe. Je te devine, je te pénetre ; je perce juſqu'au plus profond de ton ame, & c'eſt pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce ſoupçon, qui te faiſoit ſi heureuſement

prendre le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me suis mise à faire la veuve coquette assez bien pour t'y tromper toi-même. C'est un rôle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant que je ne fais pas mal prendre, & avec lequel je me suis quelquefois amusée à persiffler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe, & m'as crue prête à chercher un successeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins aisé d'en trouver. Mais je suis trop franche pour pouvoir me contrefaire long-tems, & tu t'es bientôt rassurée. Cependant, je veux te rassurer encore mieux en t'expliquant mes vrais sentimens sur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille; je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi, je ne me serois point mariée. Mais dans notre sexe, on n'achete la liberté que par l'esclavage, & il faut commencer par être servante pour devenir sa maîtresse un jour. Quoique mon pere ne me gênât pas, j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épousai donc M. d'Orbe. Il étoit si honnête homme & m'aimoit si tendrement,

que je l'aimai ſincerement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuſe que celle que j'en avois conçue, & détruiſit les impreſſions que m'en avoit laiſſé la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuſe & ne s'en repentit pas. Avec un autre j'aurois toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurois déſolé, & je ſens qu'il me faloit un auſſi bon mari pour faire de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'eſt de cela même que j'avois à me plaindre ? Mon enfant, nous nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légere eût été plus folâtre ; je l'aurois préférée, & je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente & pouvoir rire plus ſouvent.

A cela ſe joignirent les ſujets particuliers d'inquiétude que me donnoit ta ſituation. Je n'ai pas beſoin de te rappeller les dangers que t'a fait courir une paſſion mal réglée. Je les vis en frémiſſant. Si tu n'avois riſqué que ta vie, peut-être un reſte de gaieté ne m'eût-il pas tout-à-fait abandonnée : mais la triſteſſe & l'effroi pénétrerent mon ame, & juſqu'à ce que je t'aye vue mariée, je n'ai pas eu un moment de pure

joie. Tu connus ma douleur, tu la sentis. Elle a beaucoup fait sur ton bon cœur, & je ne cesserai de bénir ces heureuses larmes qui sont peut-être la cause de ton retour au bien.

Voilà comment s'est passé tout le tems que j'ai vécu avec mon mari. Juge si depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrois espérer d'en retrouver un autre qui fût autant selon mon cœur, & si je suis tentée de le chercher? Non, cousine, le mariage est un état trop grave; sa dignité ne va point avec mon humeur, elle m'attriste & me sied mal; sans compter que toute gêne m'est insupportable. Pense, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ri durant sept ans sept petites fois à mon aise! Je ne veux pas faire comme toi la matrone à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve assez piquante, assez mariable encore, & je crois que si j'étois homme, je m'accommoderois assez de moi. Mais me remarier, cousine! Ecoute, je pleure bien sincèrement mon pauvre mari, j'aurois donné la moitié de ma vie pour passer l'autre avec lui; & pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois,

lui-même que parce que je l'avois déja pris.

Je viens de t'expofer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les exécuter encore malgré les foins de M. de Wolmar, c'eft que les difficultés femblent croître avec mon zele à les furmonter. Mais mon zele fera le plus fort, & avant que l'été fe paffe, j'efpere me réunir à toi pour le refte de nos jours.

Il refte à me juftifier du reproche de te cacher mes peines, & d'aimer à pleurer loin de toi; je ne le nie pas, c'eft à quoi j'employe ici le meilleur tems que j'y paffe. Je n'entre jamais dans ma maifon fans y trouver des veftiges de celui qui me la rendoit chére. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet fans appercevoir quelque figne de fa tendreffe & de la bonté de fon cœur; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému? Quand je fuis ici, je ne fens que la perte que j'ai faite. Quand je fuis près de toi, je ne vois que ce qui m'eft refté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir fur mon humeur? Si je pleure en ton abfence, & fi je ris près de toi, d'où vient cette différence? Petite ingrate, c'eft que tu me confoles de tout, & que je ne fais

sais plus m'affliger de rien quand je te possede.

Tu as dit bien des choses en faveur de notre ancienne amitié : mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur ; c'est de te chérir quoique tu m'éclipses. Ma Julie, tu es faite pour régner. Ton empire est le plus absolu que je connoisse. Il s'étend jusques sur les volontés, & je l'éprouve plus que personne. Comment cela se fait-il, cousine ? Nous aimons toutes deux la vertu ; l'honnêteté nous est également chére ; nos talens sont les mêmes ; j'ai presque autant d'esprit que toi, & ne suis gueres moins jolie. Je sais fort bien tout cela, & malgré tout cela tu m'en imposes, tu me subjugues, tu m'atteres, ton génie écrase le mien, & je ne suis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaisons que tu te reprochois, & que n'ayant point imité ta faute j'aurois dû prendre l'ascendant à mon tour, il ne te demeuroit pas moins. Ta foiblesse que je blâmois me sembloit presque une vertu ; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans une autre. Enfin dans ce tems là même, je ne t'abordois point

ſans un certain mouvement de reſpect involontaire, & il eſt ſûr que toute ta douceur, toute la familiarité de ton commerce étoit néceſſaire pour me rendre ton amie : naturellement, je devois être ta ſervante, Explique ſi tu peux cette énigme ; quant à moi, je n'y entends rien.

Mais ſi fait pourtant, je l'entends un peu, & je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'eſt que ton cœur vivifie tous ceux qui l'environnent & leur donne pour ainſi dire un nouvel être dont ils ſont forcés de lui faire hommage, puiſqu'ils ne l'auroient point eu ſans lui. Je t'ai rendu d'importans ſervices, j'en conviens ; tu m'en fais ſouvenir ſi ſouvent qu'il n'y a pas moyen de l'oublier. Je ne le nie point ; ſans moi tu étois perdue. Mais qu'ai-je fait que te rendre ce que j'avois reçu de toi ? Eſt-il poſſible de te voir long-tems ſans ſe ſentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu & des douceurs de l'amitié ? Ne ſais-tu pas que tout ce qui t'approche eſt par toi-même armé pour ta défenſe, & que je n'ai par-deſſus les autres que l'avantage des gardes de Séſoſtris, d'être de ton âge & de ton ſexe, & d'avoir été élevée avec toi ?

Quoi qu'il en soit, Claire se console de valoir moins que Julie, en ce que sans Julie elle vaudroit bien moins encore; & puis à te dire la vérité, je crois que nous avions grand besoin l'une de l'autre, & que chacune des deux y perdroit beaucoup si le sort nous eût séparées.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'est le risque de ton secret, toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Considere je t'en conjure que ce qui te porte à le garder est une raison forte & solide, & que ce qui te porte à le révéler n'est qu'un sentiment aveugle. Nos soupçons mêmes que ce secret n'en est plus un pour celui qu'il intéresse, nous sont une raison de plus pour ne le lui déclarer qu'avec la plus grande circonspection. Peut-être la réserve de ton mari est-elle un exemple, & une leçon pour nous : car en de pareilles matieres, il y a souvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer & ce qu'on est forcé de savoir. Attends donc, je l'exige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes pressentimens étoient fondés & que ton déplorable ami ne fût plus,

le meilleur parti qui resteroit à prendre seroit de laisser son histoire & ses malheurs ensevelis avec lui. S'il vit, comme je l'espere, le cas peut devenir différent; mais encore faut-il que ce cas se présente. En tout état de cause crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conseils d'un infortuné dont tous les maux sont ton ouvrage?

A l'égard des dangers de la solitude, je conçois & j'approuve tes alarmes, quoique je les sache très-mal fondées. Tes fautes passées te rendent craintive; j'en augure d'autant mieux du présent, & tu la serois bien moins s'il te restoit plus de sujet de l'être. Mais je ne puis te passer ton effroi sur le sort de notre pauvre ami. A présent que tes affections ont changé d'espece, crois qu'il ne m'est pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des pressentimens tout contraires aux tiens, & mieux d'accord avec la raison. Milord Edouard a reçu deux fois de ses nouvelles, & m'a écrit à la seconde qu'il étoit dans la mer du Sud, ayant déjà passé les dangers dont tu parles. Tu sais cela aussi-bien que moi & tu t'affliges comme si tu n'en savois rien. Mais ce que tu ne sais pas, & qu'il

faut t'apprendre, c'eſt que le vaiſſeau ſur lequel il eſt, a été vu il y a deux mois à la hauteur des Canaries, faiſant voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon pere, & dont il n'a pas manqué de me faire part, ſelon ſa coutume de m'inſtruire des affaires publiques beaucoup plus exactement que des ſiennes. Le cœur me dit, à moi, que nous ne ferons pas long-tems ſans recevoir des nouvelles de notre philoſophe, & que tu en ſeras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort, tu ne pleures de ce qu'il eſt en vie. Mais, Dieu merci tu n'en es plus là.

Deh! foſse or quì quel miſer pur un poco,
Ch' è già di piangere e di viver laſso! (a)

Voilà ce que j'avois à te répondre. Celle qui t'aime t'offre & partage la douce eſpérance d'une éternelle réu-

(a) Eh! que n'eſt-il un moment ici ce pauvre malheureux déjà las de ſouffrir & de vivre!
Petr.

nion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni seule ni la premiere, & que l'exécution en est plus avancée que tu ne pensois. Prends donc patience encore cet été, ma douce amie : il vaut mieux tarder à se rejoindre que d'avoir encore à se séparer.

Hé bien ! belle Madame, ai-je tenu parole, & mon triomphe est-il complet ? Allons, qu'on se mette à genoux, qu'on baise avec respect cette lettre, & qu'on reconnoisse humblement qu'au moins une fois en la vie, Julie de Wolmar a été vaincue en amitié (1).

(1) Que cette bonne Suissesse est heureuse d'être gaie, quand elle est gaie sans esprit, sans naïveté, sans finesse ! Elle ne se doute pas des apprêts qu'il faut parmi nous pour faire passer la bonne humeur. Elle ne sait pas qu'on n'a point cette bonne humeur pour soi mais pour les autres, & qu'on ne rit pas pour rire, mais pour être applaudi.



LETTRE III.

DE L'AMANT DE JULIE

A MDE. D'ORBE.

MA cousine, ma bienfaictrice, mon amie ; j'arrive des extrêmités de la terre, & j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai passé quatre fois la ligne ; j'ai parcouru les deux hémisspheres ; j'ai vu les quatre parties du monde ; j'en ai mis le diametre entre nous ; j'ai fait le tour entier du globe & n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous est cher, son image plus vite que la mer & les vents nous suit au bout de l'univers, & par-tout où l'on se porte avec soi l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup souffert ; j'ai vu souffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir ! Hélas, ils mettoient un si grand prix à la vie ! & moi je leur ai survécu. . . . . Peut-être étois-je en effet moins à plaindre ; les miseres de mes compagnons m'étoient plus

fenſibles que les miennes ; je les voyois tout entiers à leurs peines ; ils devoient ſouffrir plus que moi. Je me diſois ; je ſuis mal ici, mais il eſt un coin ſur la terre où je ſuis heureux & paiſible, & je me dédommageois au bord du lac de Geneve de ce que j'endurois ſur l'Océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes eſpérances ; Milord Edouard m'apprend que vous jouiſſez toutes deux de la paix & de la ſanté, & que ſi vous, en particulier, avez perdu le doux titre d'épouſe, il vous reſte ceux d'amie & de mere, qui doivent ſuffire à votre bonheur.

Je ſuis trop preſſé de vous envoyer cette lettre pour vous faire à préſent un détail de mon voyage. J'oſe eſpérer d'en avoir bientôt une occaſion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une légere idée, plus pour exciter que pour ſatisfaire votre curioſité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immenſe dont je viens de vous parler, & ſuis revenu dans le même vaiſſeau ſur lequel j'étois parti, le ſeul que le Commandant ait ramené de ſon eſcadre.

J'ai vu d'abord l'Amérique méridio-

nale, ce vaste continent que le manque de fer a soumis aux Européens, & dont ils ont fait un désert pour s'en assurer l'empire. J'ai vu les côtes du Brésil où Lisbonne & Londres puisent leurs trésors, & dont les peuples misérables foulent aux pieds l'or & les diamans sans oser y porter la main. J'ai traversé paisiblement les mers orageuses qui sont sous le cercle antarctique ; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes :

E in mar dubbioso sotto ignoto polo
Provai l'onde fallaci, e'l vento infido (*a*).

J'ai vu de loin le séjour de ces prétendus géants (1) qui ne sont grands qu'en courage, & dont l'indépendance est plus assurée par une vie simple & frugale que par une haute stature. J'ai séjourné trois mois dans une Isle déserte & délicieuse, douce & tou-

(*a*) Et sur des mers suspectes, sous un pôle inconnu, j'éprouvai la trahison de l'onde & l'infidélité des vents.

(1) Les Patagons.

chante image de l'antique beauté de la nature, & qui semble être confinée au bout du monde pour y servir d'asyle à l'innocence & à l'amour persécutés : mais l'avide Européen fuit son humeur farouche en empêchant l'Indien paisible de l'habiter, & se rend justice en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vu sur les rives du Mexique & du Pérou le même spectacle que dans le Brésil : j'en ai vu les rares & infortunés habitans, tristes restes de deux puissans peuples, accablés de fers, d'opprobres & de miseres au milieu de leurs riches métaux, reprocher au Ciel en pleurant les trésors qu'il leur a prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entiere sans résistance & sans défenseurs. Tel est le droit de la guerre parmi les peuples savans, humains & polis de l'Europe. On ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit ; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé presque toute la partie occidentale de l'Amérique ; non sans être frappé d'admiration en voyant quinze cents lieues de côte & la plus grande mer

du monde sous l'empire d'une seule puissance, qui tient pour ainsi dire en sa main les clefs d'un hémisphere du globe.

Après avoir traversé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau spectacle. J'ai vu la plus nombreuse & la plus illustre nation de l'univers soumise à une poignée de brigands; j'ai vu de près ce peuple célebre, & n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu, & le sera jusqu'à la fin des siecles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite & charlatan; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes & stérile en idées; poli, complimenteur, adroit, fourbe & fripon; qui met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en simagrées, & ne connoît d'autre humanité que les salutations & les révérences. J'ai surgi dans une seconde Isle déserte plus inconnue, plus charmante encore que la premiere, & où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le seul peut-être qu'un

exil si doux n'épouvanta point; ne suis-je pas désormais par-tout en exil? J'ai vu dans ce lieu de délices & d'effroi ce que peut tenter l'industrie humaine pour tirer l'homme civilisé d'une solitude où rien ne lui manque, & le replonger dans un gouffre de nouveaux besoins.

J'ai vu dans le vaste Océan où il devroit être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer, se battre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir l'un contre l'autre, le fer & les flammes. Dans un combat assez court, j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joie des vainqueurs couvrir les plaintes des blessés & les gémissemens des mourans. J'ai reçu en rougissant ma part d'un immense butin; je l'ai reçu, mais en dépôt, & s'il fut pris sur des malheureux, c'est à des malheureux qu'il sera rendu.

J'ai vu l'Europe transportée à l'extrêmité de l'Afrique, par les soins de ce peuple avare, patient & laborieux, qui a vaincu par le tems & la constance des difficultés que tout l'héroïsme des

utres peuples n'a jamais pu surmonter.
'ai vu ces vastes & malheureuses contrées qui ne semblent destinées qu'à ouvrir la terre de troupeaux d'esclaves. leur vil aspect j'ai détourné les yeux e dédain, d'horreur & de pitié, & oyant la quatrieme partie de mes semblables changée en bêtes pour le serice des autres, j'ai gémi d'être omme.

Enfin j'ai vu dans mes compagnons e voyage un peuple intrépide, & fier ont l'exemple & la liberté rétablissoient mes yeux l'honneur de mon espece, our lequel la douleur & la mort ne nt rien, & qui ne craint au monde le la faim & l'ennui. J'ai vu dans leur ief un capitaine, un soldat, un pite, un sage, un grand homme, & our dire encore plus peut-être, le die ami d'Edouard Bomston : mais ce ie je n'ai point vu dans le monde itier, c'est quelqu'un qui ressemble à aire d'Orbe, à Julie d'Etange, & ii puisse consoler de leur perte un eur qui sçut les aimer.

Comment vous parler de ma guérison? est de vous que je dois apprendre à la nnoître. Reviens-je plus libre & plus ge que je ne suis parti? J'ose le croi-

re & ne puis l'affirmer. La même image regne toujours dans mon cœur; vous savez s'il est possible qu'elle s'en efface ; mais son empire est plus digne d'elle, & si je ne me fais pas illusion, elle regne dans ce cœur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma cousine, il me semble que sa vertu m'a subjugué, que je ne suis pour elle que le meilleur & le plus tendre ami qui fut jamais, que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous même ; ou plutôt il me semble que mes sentimens ne se sont pas affoiblis, mais rectifiés, & avec quelque soin que je m'examine, je les trouve aussi purs que l'objet qui les inspire. Que puis-je vous dire de plus jusqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi ? Je suis sincere & vrai ; je veux être ce que je dois être; mais comment répondre de mon cœur avec tant de raisons de m'en défier ? Suis-je le maître du passé ? Puis-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré ? Comment distinguerai-je par la seule imagination ce qui est de ce qui fut ? & comment me représenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante ? Quoique vous pensiez, peut-

être, du motif secret de mon empressement, il est honnête & raisonnable, il mérite que vous l'approuviez. Je réponds d'avance, au moins de mes intentions. Souffrez que je vous voye & m'examinez vous-même, ou laissez-moi voir Julie & je saurai ce que je suis.

Je dois accompagner Milord Edouard en Italie. Je passerai près de vous, & je ne vous verrois point! Pensez-vous que cela se puisse? Eh! si vous aviez la barbarie de l'exiger, vous mériteriez de n'être pas obéie; mais pourquoi l'exigeriez-vous? N'êtes-vous pas cette même Claire, aussi bonne & compatissante que vertueuse & sage, qui daigna m'aimer dès sa plus tendre jeunesse, & qui doit m'aimer bien plus encore, aujourd'hui que je lui dois tout (2). Non, non chére & charmante amie, un si cruel refus ne seroit ni de vous, ni fait pour moi, il ne mettra point le comble à ma misere.

(2) Que lui doit-il donc tant, à elle qui a fait les malheurs de sa vie? Malheureux questionneur! il lui doit l'honneur, la vertu, le repos de celle qu'il aime; il lui doit tout.

Encore une fois, encore une fois en ma vie, je déposerai mon cœur à vos pieds. Je vous verrai, vous y consentirez. Je la verrai, elle y consentira. Vous connoissez trop bien toutes deux mon respect pour elle. Vous savez si je suis homme à m'offrir à ses yeux en me sentant indigne d'y paroître. Elle a déploré si long-tems l'ouvrage de ses charmes, ah! qu'elle voye une fois l'ouvrage de sa vertu!

P. S. Milord Edouard est retenu pour quelque tems encore ici par des affaires; s'il m'est permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devans pour être plutôt auprès de vous?



LETTRE IV.

DE M. DE WOLMAR A L'AMANT DE JULIE.

QUOIQUE nous ne nous connoiſſ
ions pas encore je ſuis chargé de vous
crire. La plus ſage & la plus chérie
es femmes vient d'ouvrir ſon cœur à
n heureux époux. Il vous croit digne
'avoir été aimé d'elle, & il vous offre
 maiſon. L'innocence & la paix y
gnent; vous y trouverez l'amitié,
hoſpitalité, l'eſtime, la confiance.
onſultez votre cœur; & s'il n'y a rien
 qui vous effraye, venez ſans crainte.
ous ne partirez point d'ici ſans y
iſſer un ami.

Wolmar.

. S. Venez, mon ami, nous vous
attendons avec empreſſement. Je
n'aurai pas la douleur que vous nous
deviez un refus.

Julie.

LETTRE V.

DE MDE. D'ORBE.

A L'AMANT DE JULIE.

Dans cette lettre étoit incluse la précédente.

BIEN arrivé ! cent fois le bien arrivé, cher St. Preux ; car je prétends que ce nom (1) vous demeure, au moins dans notre société. C'est, je crois, vous dire assez qu'on n'entend pas vous en exclure, à moins que cette exclusion ne vienne de vous. En voyant par la lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez, apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, & à ne plus reprocher à leur cœur des chagrins qu'ils partagent quand la raison les force à vous en donner. M. de Wolmar veut vous

(1) C'est celui qu'elle lui avoit donné devant ses gens à son précédent voyage. Voyez Tome II, Lettre XIII.

voir, il vous offre sa maison, son amitié, ses conseils; il n'en faloit pas tant pour calmer toutes mes craintes sur votre voyage, & je m'offenserois moi-même si je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, & dit que ni Julie, ni lui, ni vous, ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux sans cela. Quoique j'attende beaucoup de sa sagesse, & plus de votre vertu, j'ignore quel sera le succès de cette entreprise. Ce que je sais bien, c'est qu'avec la femme qu'il a, le soin qu'il veut prendre est une pure générosité pour vous.

Venez donc, mon aimable ami, dans la sécurité d'un cœur honnête, satisfaire l'empressement que nous avons tous de vous embrasser & de vous voir paisible & content; venez dans votre pays & parmi vos amis vous délasser de vos voyages & oublier tous les maux que vous avez soufferts. La derniere fois que vous me vîtes j'étois une grave matrone, & mon amie étoit à l'extrêmité; mais à présent qu'elle se porte bien; & que je suis redevenue fille, me voilà tout aussi folle & presque aussi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien sûr, c'est

que je n'ai point changé pour vous, & que vous feriez bien des fois le tour du monde avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

LETTRE VI.

de Saint Preux

a Milord Edouard.

Je me leve au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne saurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité, transporté, ne peut se contenir au-dedans de moi; il a besoin de s'épancher. Vous qui l'avez si souvent garanti du désespoir, soyez le cher dépositaire des premiers plaisirs qu'il ait goûtés depuis si long-tems.

Je l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue! J'ai entendu sa voix; ses mains ont touché les miennes; elle m'a reconnu; elle a marqué de la joie à me voir; elle m'a appellé son ami, son cher ami; elle m'a reçu dans sa maison; plus heureux que je ne fus de

na vie, je loge avec elle ſous un même
oit, & maintenant que je vous écris,
e ſuis à trente pas d'elle.

Mes idées ſont trop vives pour ſe
ſuccéder ; elles ſe préſentent toutes
enſemble ; elles ſe nuiſent mutuelle-
ment. Je vais m'arrêter & reprendre
haleine, pour tâcher de mettre quel-
que ordre dans mon récit.

A peine après une ſi longue abſence
n'étois-je livré près de vous aux pre-
miers tranſports de mon cœur, en
embraſſant mon ami, mon libérateur
& mon pere, que vous ſongeâtes au
voyage d'Italie. Vous me le fites de-
ſirer dans l'eſpoir de m'y ſoulager enfin
du fardeau de mon inutilité pour vous.
Ne pouvant terminer ſitôt les affaires
qui vous retenoient à Londres, vous
me propoſâtes de partir le premier
pour avoir plus de tems à vous atten-
dre ici. Je demandai la permiſſion d'y
venir ; je l'obtins, je partis, & quoi-
que Julie s'offrît d'avance à mes re-
gards, en ſongeant que j'allois m'ap-
procher d'elle, je ſentis du regret à
m'éloigner de vous. Milord, nous ſom-
mes quittes, ce ſeul ſentiment vous a
tout payé.

Il ne faut pas vous dire que durant

toute la route je n'étois occupé que de l'objet de mon voyage; mais une chose à remarquer, c'est que je commençai de voir sous un autre point de vue ce même objet qui n'étoit jamais sorti de mon cœur. Jusques-là je m'étois toujours rappellé Julie brillante comme autrefois des charmes de sa premiere jeunesse. J'avois toujours vu ses beaux yeux animés du feu qu'elle m'inspiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur; son amour & le mien se méloient tellement avec sa figure que je ne pouvois les en séparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée, Julie mere, Julie indifférente. Je m'inquiétois des changemens que huit ans d'intervalle avoient pu faire à sa beauté. Elle avoit eu la petite vérole; elle s'en trouvoit changée; à quel point le pouvoit-elle être? Mon imagination me refusoit opiniâtrement des taches sur ce charmant visage, & sitôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je pensois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord se présentoit à mon esprit sous mille tableaux différens, & ce

oment qui devoit paſſer ſi vîte reve-
oit pour moi mille fois le jour.

Quand j'apperçus la cime des monts
cœur me battit fortement, en me
ſant, elle eſt là. La même choſe ve-
oit de m'arriver en mer à la vue des
tes d'Europe. La même choſe m'étoit
rivée autrefois à Meillerie en décou-
ant la maiſon du Baron d'Etange.
monde n'eſt jamais diviſé pour moi
'en deux régions, celle où elle eſt,
celle où elle n'eſt pas. La premiere
étend quand je m'éloigne, & ſe reſ-
rre à meſure que j'approche, comme
lieu où je ne dois jamais arriver.
le eſt à préſent bornée aux murs de
chambre. Hélas! ce lieu ſeul eſt ha-
té; tout le reſte de l'univers eſt
ide.

Plus j'approchois de la Suiſſe, plus
me ſentois ému. L'inſtant où des
uteurs du Jura je découvris le lac
Geneve, fut un inſtant d'extaſe &
raviſſement. La vue de mon pays,
ce pays ſi chéri où des torrens de
iſirs avoient inondé mon cœur; l'air
Alpes ſi ſalutaire & ſi pur; le doux
de la patrie, plus ſuave que les
fums de l'Orient; cette terre riche
ertile, ce payſage unique, le plus

beau dont l'œil humain fut jamais frappé; ce séjour charmant auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde; l'aspect d'un peuple heureux & libre, la douceur de la saison, la sérénité du climat; mille souvenirs délicieux qui réveilloient tous les sentimens que j'avois goûté, tout cela me jettoit dans des transports que je ne puis décrire, & sembloit me rendre à la fois la jouissance de ma vie entiere.

En descendant vers la côte, je sentis une impression nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me resserroit le cœur & me troubloit malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la cause, croissoit à mesure que j'approchois de la ville; il ralentissoit mon empressement d'arriver, & fit enfin de tels progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence, que j'avois fait jusques-là de ma lenteur. En entrant à Vevai, la sensation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus saisi d'une violente palpitation qui m'empêchoit de respirer; je parlois d'une voix altérée & tremblante. J'eus peine à me faire entendre en demandant M. de Wolmar; car je n'osai jamais nommer

sa

ſa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de deſſus la poitrine un poids de cinq cents livres, & prenant les deux lieues qui me reſtoient à faire pour un répit, je me réjouis de ce qui m'eût déſolé dans un autre tems; mais j'appris avec un ƒrai chagrin que Mde. d'Orbe étoit à Lauſanne. J'entrai dans une auberge ɔour reprendre les forces qui me manɿuoient : il me fut impoſſible d'avaler ɪn ſeul morceau ; je ſuffoquois en buƒant & ne pouvois vuider un verre qu'à ›luſieurs repriſes. Ma terreur redoubla uand je vis mettre les chevaux pour ɔpartir. Je crois que j'aurois donné ɔut au monde pour voir briſer une ɔue en chemin. Je ne voyois plus ılie; mon imagination troublée ne e préſentoit que des objets confus; on ame étoit dans un tumulte uni-ɛrſel. Je connoiſſois la douleur & le ɛſeſpoir; je les aurois préférés à cet ɔrrible état. Enfin je puis dire n'avoir ma vie éprouvé d'agitation plus ɪelle que celle où je me trouvai du-ɪt ce court trajet, & je me ſuis conɪncu que je ne l'aurois pu ſupporter e journée entiere.

En arrivant, je fis arrêter à la grille,

& me ſentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le poſtillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec ſa femme. On les avertit, & ils vinrent par un autre côté, tandis que, les yeux fichés ſur l'avenue, j'attendois dans des tranſes mortelles d'y voir paroître quelqu'un.

A peine Julie m'eût-elle apperçu qu'elle me reconnut. A l'inſtant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras ne fut pour elle qu'une même choſe. A ce ſon de voix je me ſens treſſaillir; je me retourne, je la vois, je la ſens. O Milord! ô mon ami!... je ne puis parler..... Adieu crainte, adieu terreur, effroi, reſpect humain. Son regard, ſon cri, ſon geſte, me rendent en un moment la confiance, le courage & les forces. Je puiſe dans ſes bras la chaleur & la vie, je pétille de joie en la ſerrant dans les miens. Un tranſport ſacré nous tient dans un long ſilence étroitement embraſſés, & ce n'eſt qu'après un ſi doux ſaiſiſſement que nos voix commencent à ſe confondre, & nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit là; je le ſavois, je le voyois; mais qu'aurois-je

pu voir? Non, quand l'univers entier ſe fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourmens m'eût environné, je n'aurois pas dérobé mon cœur à la noindre de ces careſſes, tendres prénices d'une amitié pure & ſainte que ıous emporterons dans le Ciel!

Cette premiere impétuoſité ſuſpenlue, Mde. de Wolmar me prit par la nain, & ſe retournant vers ſon mari, ui dit avec une certaine grace d'innoence & de candeur dont je me ſentis)énétré ; quoiqu'il ſoit mon ancien mi, je ne vous le préſente pas, je le eçois de vous, & ce n'eſt qu'honoré e votre amitié qu'il aura déſormais la ıienne. Si les nouveaux amis ont ıoins d'ardeur que les anciens, me it-il en m'embraſſant, ils ſeront an- iens à leur tour, & ne céderont point ıx autres. Je reçus ſes embraſſemens, ais mon cœur venoit de s'épuiſer, je ne fis que les recevoir.

Après cette courte ſcene, j'obſervai ı coin de l'œil qu'on avoit détaché a malle & remiſé ma chaiſe. Julie me it ſous le bras, & je m'avançai avec ıx vers la maiſon, preſque oppreſſé ıiſe de voir qu'on y prenoit poſſeſ- ın de moi.

Ce fut alors qu'en contemplant plus paiſiblement ce viſage adoré que j'avois cru trouver enlaidi, je vis avec une ſurpriſe amere & douce qu'elle étoit réellement plus belle & plus brillante que jamais. Ses traits charmans ſe ſont mieux formés encore; elle a pris un peu plus d'embonpoint, qui ne fait qu'ajouter à ſon éblouiſſante blancheur. La petite vérole n'a laiſſé ſur ſes joues que quelques légeres traces preſque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur ſouffrante qui lui faiſoit autrefois ſans ceſſe baiſſer les yeux, on voit la ſécurité de la vertu s'allier dans ſon chaſte regard à la douceur & à la ſenſibilité; ſa contenance, non moins modeſte eſt moins timide; un air plus libre & des graces plus franches ont ſuccédé à ces manieres contraintes, mêlées de tendreſſe & de honte; & ſi le ſentiment de ſa faute la rendoit alors plus touchante, celui de ſa pureté la rend aujourd'hui plus céleſte.

A peine étions-nous dans le ſallon qu'elle diſparut, & rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas ſeule. Qui penſez-vous qu'elle amenoit avec elle? Milord! c'étoient ſes enfans! ſes deux enfans plus beaux que le jour, & por-

tant déjà ſur leur phyſionomie enfantine le charme & l'attrait de leur mere. Que devins-je à cet aſpect? Cela ne peut ni ſe dire ni ſe comprendre; il faut le ſentir. Mille mouvemens contraires m'aſſaillirent à la fois. Mille cruels & délicieux ſouvenirs vinrent partager mon cœur. O ſpectacle! ô regrets! je me ſentois déchirer de douleur & tranſporter de joie. Je voyois, pour ainſi dire, multiplier celle qui me fut ſi chére. Hélas! je voyois au même inſtant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit plus rien, & mes pertes ſembloient ſe multiplier avec elle.

Elle me les amena par la main. Tenez, me dit-elle d'un ton qui me perça l'ame, voilà les enfans de votre amie; ils ſeront vos amis un jour. Soyez le leur dès aujourd'hui. Auſſitôt ces deux petites créatures s'empreſſerent autour de moi, me prirent les mains, & m'accablant de leurs innocentes careſſes tournerent vers l'attendriſſement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un & l'autre, & les preſſant contre ce cœur agité: Chers & aimables enfans, dis-je avec un ſoupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puiſſiez-vous reſſembler

à ceux de qui vous tenez la vie ; puissiez-vous imiter leurs vertus, & faire un jour par les vôtres la consolation de leurs amis infortunés ! Mde. de Wolmar enchantée me sauta au cou une seconde fois, & sembloit me vouloir payer par ses caresses de celles que je faisois à ses deux fils. Mais quelle différence du premier embrassement à celui-là ! Je l'éprouvai avec surprise. C'étoit une mere de famille que j'embrassois ; je la voyois environnée de son époux & de ses enfans ; ce cortege m'en imposoit. Je trouvois sur son visage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord ; je me sentois forcé de lui porter une nouvelle sorte de respect ; sa familiarité m'étoit presque à charge ; quelque belle qu'elle me parût j'aurois baisé le bord de sa robe de meilleur cœur que sa joue : dès cet instant en un mot, je connus qu'elle ou moi n'étions plus les mêmes, & je commençai tout de bon de bien augurer de moi.

M. de Wolmar me prenant par la main me conduisit ensuite au logement qui m'étoit destiné. Voilà, me dit-il en y entrant, votre appartement : il n'est point celui d'un étranger, il ne

ſera plus celui d'un autre, & déſormais il reſtera vuide ou occupé par vous. Jugez ſi ce compliment me fut agréable ! mais je ne le méritois pas encore aſſez pour l'écouter ſans confuſion. M. de Wolmar me ſauva l'embarras d'une réponſe. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là il fit ſi bien que je me trouvai plus à mon aiſe, & prenant le ton d'un homme inſtruit de mes anciennes erreurs, mais plein de confiance dans ma droiture, il me parla comme un pere à ſon enfant, & me mit à force d'eſtime dans l'impoſſibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'eſt pas trompé ; je n'oublierai point que j'ai la ſienne & la vôtre à juſtifier. Mais pourquoi faut-il que mon cœur ſe reſſerre à ſes bienfaits ? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer ſoit le mari de Julie ?

Cette journée ſembloit deſtinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois ſubir. Revenus auprès de Mde. de Wolmar, ſon mari fut appellé pour quelque ordre à donner, & je reſtai ſeul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible & le moins prévu de tous. Que lui dire ? comment

débuter ? Oserois-je rappeller nos anciennes liaisons, & des tems si présens à ma mémoire ? Laisserois-je penser que je les eusse oubliés ou que je ne m'en souciasse plus ? Quel supplice de traiter en étrangere celle qu'on porte au fond de son cœur ! Quelle infamie d'abuser de l'hospitalité pour lui tenir des discours qu'elle ne doit plus entendre ! Dans ces perplexités je perdois toute contenance ; le feu me montoit au visage ; je n'osois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geste, & je crois que je serois resté dans cet état violent jusqu'au retour de son mari, si elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-à-tête l'eût gênée en rien. Elle conserva le même maintien & les mêmes manieres qu'elle avoit auparavant ; elle continua de me parler sur le même ton ; seulement, je crus voir qu'elle essayoit d'y mettre encore plus de gaieté & de liberté, jointe à un regard, non timide ni tendre, mais doux & affectueux, comme pour m'encourager à me rassurer & à sortir d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

Elle me parla de mes longs voyages : elle vouloit en savoir les détails ; ceux,

ſur-tout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois endurés; car elle n'ignoroit pas, diſoit-elle, que ſon amitié m'en devoit le dédommagement. Ah! lui dis-je avec triſteſſe, il n'y a qu'un moment que je ſuis avec vous; voulez-vous déjà me renvoyer aux Indes? Non pas, dit-elle en riant, mais j'y veux aller à mon tour.

Je lui dis que je vous avois donné une relation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Alors elle me demanda de vos nouvelles avec empreſſement. Je lui parlai de vous, & ne pus le faire ſans lui retracer les peines que j'avois ſouffertes & celles que je vous avois données. Elle en fut touchée; elle commença d'un ton plus ſérieux à entrer dans ſa propre juſtification, & à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de ſon diſcours, & ce qui me confondit, c'eſt qu'elle le continua en ſa préſence exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de ſourire en démêlant mon étonnement. Après qu'elle eut fini, il me dit; vous voyez un exemple de la franchiſe qui regne ici.

Si vous voulez sincerement être vertueux, apprenez à l'imiter : c'est la seule priere & la seule leçon que j'ai à vous faire. Le premier pas vers le vice est de mettre du mystere aux actions innocentes, & quiconque aime à se cacher a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres ; c'est celui-ci. Ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende ; & pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.

J'ai, continua-t-il, deux partis à vous proposer. Choisissez librement celui qui vous conviendra le mieux; mais choisissez l'un ou l'autre. Alors prenant la main de sa femme & la mienne, il me dit en la serrant ; notre amitié commence, en voici le cher lien, qu'elle soit indissoluble. Embrassez votre sœur & votre amie; traitez-la toujours comme telle ; plus vous serez familier avec elle, mieux je penserai de vous. Mais vivez dans le tête-à-tête, comme si j'étois présent, ou devant moi comme si je n'y étois pas ; voilà tout ce

que je vous demande. Si vous préférez le dernier parti, vous le pouvez ſans inquiétude; car comme je me réſerve le droit de vous avertir de tout ce qui me déplaira, tant que je ne dirai rien, vous ſerez ſûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce diſcours m'auroit fort embarraſſé; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une ſi grande autorité ſur moi que j'y étois preſque accoutumé. Nous recommençâmes à cauſer paiſiblement tous trois, & chaque fois que je parlois à Julie, je ne manquois point de l'appeller *Madame*. Parlez-moi franchement, dit enfin ſon mari en m'interrompant; dans l'entretien de tout à l'heure diſiez-vous *Madame?* Non, dis-je un peu déconcerté; mais la bienſéance..... la bienſéance, reprit-il, n'eſt que le maſque du vice; où la vertu regne, elle eſt inutile; je n'en veux point. Appellez ma femme *Julie* en ma préſence, ou *Madame* en particulier; cela m'eſt indifférent. Je commençai de connoître alors à quel homme j'avois à faire, & je réſolus bien de tenir toujours mon cœur en état d'être vu de lui.

Mon corps épuiſé de fatigue avoit

grand besoin de nourriture, & mon esprit de repos; je trouvai l'un & l'autre à table. Après tant d'années d'absence & de douleurs, après de si longues courses, je me disois dans une sorte de ravissement, je suis avec Julie, je la vois, je lui parle; je suis à table avec elle, elle me voit sans inquiétude, elle me reçoit sans crainte; rien ne trouble le plaisir que nous avons d'être ensemble. Douce & précieuse innocence, je n'avois point goûté tes charmes, & ce n'est que d'aujourd'hui que je commence d'exister sans souffrir!

Le soir en me retirant je passai devant la chambre des maîtres de la maison; je les vis entrer ensemble; je gagnai tristement la mienne, & ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

Voilà, Milord, comment s'est passée cette premiere entrevue, desirée si passionnément, & si cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir depuis que je suis seul, je me suis efforcé de sonder mon cœur; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore, & il m'est impossible de juger sitôt de mon véritable état. Tout ce que je

ſais très-certainement c'eſt que ſi mes ſentimens pour elle n'ont pas changé d'eſpece, ils ont au moins bien changé de forme, que j'aſpire toujours à voir un tiers entre nous, & que je crains autant le tête-à-tête que je le deſirois autrefois.

Je compte aller dans deux ou trois jours à Lauſanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi quand je n'ai pas vu ſa couſine ; cette aimable & chére amie à qui je dois tant, qui partagera ſans ceſſe avec vous mon amitié, mes ſoins, ma reconnoiſſance, & tous les ſentimens dont mon cœur eſt reſté le maître. A mon retour je ne tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai beſoin de vos avis & je veux m'obſerver de près. Je ſais mon devoir & le remplirai. Quelque doux qu'il me ſoit d'habiter cette maiſon ; je l'ai réſolu, je le jure ; ſi je m'apperçois jamais que je m'y plais trop, j'en ſortirai dans l'inſtant.

❀

LETTRE VII.

DE MDE. DE WOLMAR

A MDE. D'ORBE.

SI tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaisir avant ton départ d'embrasser ton protégé. Il arriva avant-hier & vouloit t'aller voir aujourd'hui; mais une espece de courbature, fruit de la fatigue & du voyage, le retient dans sa chambre, & il a été saigné (1) ce matin. D'ailleurs, j'avois bien résolu, pour te punir, de ne le pas laisser partir sitôt; & tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de long-tems. Vraiment cela seroit bien imaginé qu'il vît séparément les inséparables!

En vérité, ma cousine, je ne sais quelles vaines terreurs m'avoient fasc-

(1) Pourquoi saigné? Est-ce aussi la mode en Suisse?

ciné l'esprit sur ce voyage, & j'ai honte de m'y être opposée avec tant d'obstination. Plus je craignois de le revoir, plus je serois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu; car sa présence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore & qui pouvoient devenir légitimes à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je sens pour lui m'effraye, je crois que s'il m'étoit moins cher je me défierois plus de moi; mais je l'aime aussi tendrement que jamais, sans l'aimer de la même maniere. C'est de la comparaison de ce que j'éprouve à sa vue, & de ce que j'éprouvois jadis, que je tire la sécurité de mon état présent, & dans des sentimens si divers la différence se fait sentir à proportion de leur vivacité.

Quant à lui, quoique je l'aye trouvé fort changé, &, ce qu'autrefois je n'aurois gueres imaginé possible, à bien des égards il me paroît changé en mieux. Le premier jour, il donna quelques signes d'embarras, & j'eus moi-même bien de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme & l'air ouvert qui convient à son caractere. Je l'avois toujours vu timide & craintif; la frayeur de me

déplaire, & peut-être la ſecrete honte d'un rôle peu digne d'un honnête homme, lui donnoient devant moi, je ne ſais quelle contenance ſervile & baſſe, dont tu t'es plus d'une fois moquée avec raiſon. Au lieu de la ſoumiſſion d'un eſclave, il a maintenant le reſpect d'un ami qui ſait honorer ce qu'il eſtime, il tient avec une aſſurance des propos honnêtes ; il n'a pas peur que ſes maximes de vertu contrarient ſes intérêts ; il ne craint ni de ſe faire tort, ni de me faire affront en louant les choſes louables, & l'on ſent dans tout ce qu'il dit la confiance d'un homme droit & ſûr de lui-même, qui tire de ſon propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve auſſi que l'uſage du monde & l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le cabinet, qu'il eſt moins prompt à juger les hommes depuis qu'il en a beaucoup obſervé : moins preſſé d'établir des propoſitions univerſelles depuis qu'il a tant vu d'exceptions, & qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'eſprit de ſyſtême ; de ſorte qu'il eſt devenu moins brillant & plus raiſonnable, & qu'on s'inſtruit beau-

coup mieux avec lui depuis qu'il n'est plus si savant.

Sa figure est changée aussi & n'est pas moins bien ; sa démarche est plus assurée ; sa contenance est plus libre ; son port est plus fier, il a rapporté de ses campagnes un certain air martial qui lui sied d'autant mieux, que son geste, vif & prompt quand il s'anime, est d'ailleurs plus grave & plus posé qu'autrefois. C'est un marin dont l'attitude est flegmatique & froide, & le parler bouillant & impétueux. A trente ans passés, son visage est celui de l'homme dans sa perfection & joint au feu de la jeunesse la majesté de l'âge mûr. Son teint n'est pas reconnoissable ; il est noir comme un more, & de plus fort marqué de la petite vérole. Ma chére, il te faut tout dire : ces marques me font quelque peine à regarder, & je me surprends souvent à les regarder malgré moi.

Je crois m'appercevoir que si je l'examine, il n'est pas moins attentif à m'examiner. Après une si longue absence, il est naturel de se considérer mutuellement avec une sorte de curiosité ; mais si cette curiosité semble tenir de l'ancien empressement, qu'elle dif-

férence dans la maniere auſſi bien que dans le motif ! Si nos regards ſe rencontrent moins ſouvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il ſemble que nous ayons une convention tacite pour nous conſidérer alternativement. Chacun ſent, pour ainſi dire, quand c'eſt le tour de l'autre & détourne les yeux à ſon tour. Peut-on revoir ſans plaiſir, quoique l'émotion n'y ſoit plus, ce qu'on aima ſi tendrement autrefois, & qu'on aime ſi purement aujourd'hui? Qui ſait ſi l'amour-propre ne cherche point à juſtifier les erreurs paſſées ? Qui ſait ſi chacun des deux, quand la paſſion ceſſe de l'aveugler, n'aime point encore à ſe dire, je n'avois pas trop mal choiſi ? Quoi qu'il en ſoit, je te le répete ſans honte, je conſerve pour lui des ſentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces ſentimens, je m'en applaudis ; je rougirois de ne les avoir pas, comme d'un vice de caractere & de la marque d'un mauvais cœur. Quant à lui, j'oſe croire qu'après la vertu, je ſuis ce qu'il aime le mieux au monde. Je ſens qu'il s'honore de mon eſtime ; je m'honore à mon tour de la ſienne & mériterai de la conſer-

ver. Ah! si tu voyois avec quelle tendresse il caresse mes enfans, si tu savois quel plaisir il prend à parler de toi; cousine, tu connoîtrois que je lui suis encore chére!

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui, c'est que M. de Wolmar la partage, & qu'il pense par lui-même, depuis qu'il l'a vu, tout le bien que nous lui en avions dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux soirs, en se félicitant du parti qu'il a pris & me faisant la guerre de ma résistance. Non, me disoit-il hier, nous ne laisserons point un si honnête homme en doute sur lui-même; nous lui apprendrons à mieux compter sur sa vertu, & peut-être un jour jouirons-nous avec plus d'avantage que vous ne pensez du fruit des soins que nous allons prendre. Quant à présent, je commence déjà par vous dire que son caractere me plaît, & je l'estime sur-tout par un côté dont il ne se doute gueres, savoir la froideur qu'il a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inspire; je ne saurois vous dire combien je craignois d'en être caressé. C'étoit la premiere épreuve que je lui destinois;

il doit s'en présenter une seconde (2) sur laquelle je l'observerai; après quoi je ne l'observerai plus. Pour celle-ci, lui dis-je, elle ne prouve autre chose que la franchise de son caractere : car jamais il ne put se résoudre autrefois à prendre un air soumis & complaisant avec mon pere, quoi qu'il y eût un si grand intérêt & que je l'en eusse instamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique ressource, & ne pus lui savoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas est bien différent, reprit mon mari, il y a entre votre pere & lui une antipathie naturelle fondée sur l'opposition de leurs maximes. Quant à moi qui n'ai ni systêmes ni préjugés, je suis sûr qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait; un homme sans passion ne peut inspirer d'aversion à personne : mais je lui ai ravi son bien, il ne me le pardonnera pas sitôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement quand il sera parfaitement convaincu que le

(2) La lettre où il étoit question de cette seconde épreuve a été supprimée; mais j'aurai soin d'en parler dans l'occasion.

mal que je lui ai fait ne m'empêche pas de le voir de bon œil. S'il me careſſoit à préſent il ſeroit un fourbe; s'il ne me careſſoit jamais il ſeroit un monſtre.

Voilà, ma-Claire, à quoi nous en ſommes, & je commence à croire que le Ciel bénira la droiture de nos cœurs & les intentions bienfaiſantes de mon mari. Mais je ſuis bien bonne d'entrer dans tous ces détails : tu ne mérites pas que j'aye tant de plaiſir à m'entretenir avec toi; j'ai réſolu de ne te plus rien dire, & ſi tu veux en ſavoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. Il faut pourtant que je te diſe encore ce qui vient de ſe paſſer au ſujet de cette lettre. Tu ſais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il ſçut eſſuyer mes pleurs & diſſiper ma honte. Soit que je ne lui euſſe rien appris, comme tu l'as aſſez raiſonnablement conjecturé, ſoit qu'en effet il fût touché d'une démarche qui ne pouvoit être dictée que par le repentir, non-ſeulement il a continué de vivre

avec moi comme auparavant ; mais il ſemble avoir redoublé de ſoins, de confiance, d'eſtime, & vouloir me dédommager à force d'égards de la confuſion que cet aveu m'a coûté. Ma couſine, tu connois mon cœur ; juge de l'impreſſion qu'y fait une pareille conduite !

Sitôt que je le vis réſolu à laiſſer venir notre ancien maître, je réſolus de mon côté de prendre contre moi la meilleure précaution que je puſſe employer ; ce fut de choiſir mon mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, & de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'impoſai même d'écrire chaque lettre comme s'il ne la devoit point voir, & de la lui montrer enſuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'eſt venu de cette maniere, & ſi je n'ai pu m'empêcher en l'écrivant, de ſonger qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela ne m'y a pas fait changer un mot : mais quand j'ai voulu lui porter ma lettre il s'eſt moqué de moi, & n'a pas eu la complaiſance de la lire. Je t'avoue que j'ai été un peu piqué de

ce refus, comme s'il s'étoit défié de ma bonne foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé : le plus franc & le plus généreux des hommes m'a bientôt raſſurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en ſuis convenue ; étoit-il ſéant d'en beaucoup parler pour lui montrer ce que j'en aurois dit ? Hé bien, a-t-il repris en ſouriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage & ne point ſavoir ce que vous en direz. Puis il a pourſuivi d'un ton plus ſérieux ; le mariage eſt un état trop auſtere & trop grave pour ſupporter toutes les petites ouvertures de cœur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempere quelquefois à propos l'extrême ſévérité de l'autre, & il eſt bon qu'une femme honnête & ſage puiſſe chercher auprès d'une fidelle amie les conſolations, les lumieres, & les conſeils qu'elle n'oſeroit demander à ſon mari ſur certaines matieres. Quoique vous ne diſiez jamais rien entre vous dont vous n'aimaſſiez à m'inſtruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne

une gêne, & que vos confidences n'en ſoient moins douces en devenant plus étendues. Croyez - moi, les épanchemens de l'amitié ſe retiennent devant un témoin quel qu'il ſoit. Il y a mille ſecrets que trois amis doivent ſavoir & qu'ils ne peuvent ſe dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes choſes à votre amie & à votre époux, mais non pas de la même maniere ; & ſi vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres feront écrites plus à moi qu'à elle, & que vous ne ſerez à votre aiſe ni avec l'un ni avec l'autre. C'eſt pour mon intérêt autant que pour le vôtre que je vous parle ainſi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déjà la juſte honte de me louer en ma préſence ? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaiſir de dire à votre amie combien votre mari vous eſt cher, à moi, celui de penſer que dans vos plus ſecrets entretiens vous aimez à parler bien de lui. Julie ! Julie ! a-t-il ajouté en me ſerrant la main, & me regardant avec bonté, vous abaiſſerez-vous à des précautions ſi peu dignes de ce que vous êtes, & n'apprendrez-

prendrez-vous jamais à vous eſtimer votre prix ?

Ma chére amie, j'aurois peine à dire comment s'y prend cet homme incomparable, mais je ne ſais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aie il m'éleve au-deſſus de moi-même, & je ſens qu'à force de confiance il m'apprend à la mériter.

LETTRE VIII.

RÉPONSE DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

COMMENT, couſine, notre voyageur eſt arrivé, & je ne l'ai pas vu encore à mes pieds chargé des dépouilles de l'Amérique? Ce n'eſt pas lui, je t'en avertis, que j'accuſe de ce délai; car je ſais qu'il lui dure autant qu'à moi: mais je vois qu'il n'a pas auſſi bien oublié que tu dis ſon ancien métier d'eſclave, & je me plains moins de ſa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve auſſi fort bonne de vouloir

qu'une prude grave & formaliſte comme moi faſſe les avances, & que toute affaire ceſſante, je coure baiſer un viſage noir & crotu, (1) qui a paſſé quatre fois ſous le ſoleil & vu le pays des épices! Mais tu me fais rire ſurtout quand tu te preſſes de gronder de peur que je ne gronde la premiere. Je voudrois bien ſavoir de quoi tu te mêles? C'eſt mon métier de quereller; j'y prends plaiſir, je m'en acquitte à merveille, & cela me va très-bien: mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, & ce n'eſt point du tout ton fait. En revanche, ſi tu ſavois combien tu as de grace à avoir tort, combien ton air confus & ton œil ſuppliant te rendent charmante, au lieu de gronder tu paſſerois ta vie à demander pardon, ſinon par devoir, au moins par coquetterie.

Quant à préſent demande-moi pardon de toutes manieres. Le beau projet que celui de prendre ſon mari pour ſon confident, & l'obligeante précaution pour une auſſi ſainte amitié que la nôtre! Amie injuſte, & femme puſil-

(1) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

lanime ! à qui te fieras-tu de ta vertu ſur la terre, ſi tu te défies de tes ſentimens & des miens ? Peux-tu, ſans nous offenſer toutes deux, craindre ton cœur & mon indulgence dans les nœuds ſacrés où tu vis ? J'ai peine à comprendre comment la ſeule idée d'admettre un tiers dans les ſecrets caquetages de deux femmes ne t'a pas révoltée ! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aiſe avec toi ; mais ſi je ſavois que l'œil d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaiſir à t'écrire ; inſenſiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réſerve, & nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous expoſoit ta ſotte défiance, ſi ton mari n'eût été plus ſage que toi.

Il a très-prudemment fait de ne vouloir point lire ta lettre. Il en eût, peut-être, été moins content que tu n'eſpérois, & moins que je ne le ſuis moi-même à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces ſages contemplatifs qui ont paſſé leur vie à l'étude du cœur humain, en ſavent moins ſur les vrais ſignes de l'amour que la plus bornée des femmes

fenfibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta lettre entiere eft employée à parler de notre ami, & n'auroit pas vu l'apoftille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apoftille, il y a dix ans, mon enfant, je ne fais comment tu aurois fait, mais l'ami y feroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore obfervé l'attention que tu as mife à examiner fon hôte, & le plaifir que tu prends à le décrire; mais il mangeroit Ariftote & Platon avant de favoir qu'on regarde fon amant & qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un fang-froid qu'on n'a jamais en voyant ce qu'on aime.

Enfin il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as obfervés feroient échappés à une autre, & moi j'ai bien peur au contraire d'en trouver qui te feront échappés. Quelque différent que ton hôte foit de ce qu'il étoit, il changeroit davantage encore que fi ton cœur n'avoit point changé, tu le verrois toujours le même. Quoi qu'il en foit, tu détournes les yeux quand il te regarde; c'eft encore un fort bon figne. Tu les détournes, Coufine! Tu ne les baif-

ſes donc plus? car ſurement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre ſage eût auſſi remarqué cela?

Une autre choſe très-capable d'inquiéter un mari, c'eſt je ne ſais quoi de touchant & d'affectueux qui reſte dans ton langage au ſujet de ce qui te fut cher. En te liſant, en t'entendant parler on a beſoin de te bien connoître pour ne pas ſe tromper à tes ſentimens; on a beſoin de ſavoir que c'eſt ſeulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainſi de tous tes amis; mais quant à cela, c'eſt un effet naturel de ton caractere, que ton mari connoît trop bien pour s'en alarmer. Le moyen que dans un cœur ſi tendre la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air de l'amour? Ecoute, couſine, tout ce que je te dis là doit bien te donner du courage, mais non pas de la témérité. Tes progrès ſont ſenſibles & c'eſt beaucoup. Je ne comptois que ſur ta vertu, & je commence à compter auſſi ſur ta raiſon: je regarde à préſent ta guériſon ſinon comme parfaite, au moins comme facile, & tu en as préciſément aſſez fait pour te rendre inexcuſable ſi tu n'acheves pas.

Avant d'être à ton apoſtille j'avois

déjà remarqué le petit article que tu as eu la franchise de ne pas supprimer ou modifier en songeant qu'il seroit vu de ton mari. Je suis sûre qu'en le lisant il eût s'il se pouvoit, redoublé pour toi d'estime ; mais il n'en eût pas été plus content de l'article. En général ta lettre étoit très-propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite & beaucoup d'inquiétude sur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole, que tu regardes tant, me font peur, & jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux fard. Je sais que ceci ne feroit rien pour une autre ; mais, cousine, souviens-t-en toujours, celle que la jeunesse & la figure d'un amant n'avoient pu séduire se perdit en pensant aux maux qu'il avoit soufferts pour elle. Sans doute le Ciel a voulu qu'il lui restât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu ; & qu'il ne t'en restât pas, pour exercer la sienne.

Je reviens au principal sujet de ta lettre, tu sais qu'à celle de notre ami, j'ai volé ; le cas étoit grave. Mais à présent si tu savois dans quel embarras m'a mis cette courte absence & combien j'ai d'affaires à la fois, tu sentirois

l'impossibilité où je suis de quitter derechef ma maison sans m'y donner de nouvelles entraves & me mettre dans la nécessité d'y passer encore cet hiver ; ce qui n'est pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte, & nous rejoindre six mois plutôt ? Je pense aussi qu'il ne sera pas inutile que je cause en particulier & un peu à loisir avec notre philosophe ; soit pour sonder & raffermir son cœur : soit pour lui donner quelques avis utiles sur la maniere dont il doit se conduire avec ton mari & même avec toi ; car je n'imagine pas que tu puisses lui parler bien librement là-dessus, & je vois par ta lettre même qu'il a besoin de conseil. Nous avons pris une si grande habitude de le gouverner, que nous sommes un peu responsables de lui à notre propre conscience, & jusqu'à ce que sa raison soit entiérement libre, nous y devons suppléer. Pour moi, c'est un soin que je prendrai toujours avec plaisir ; car il a eu pour mes avis des déférences coûteuses que je n'oublierai jamais, & il n'y a point d'homme au monde depuis que le mien n'est plus, que j'estime & que j'aime

autant que lui. Je lui réserve auffi pour fon compte le plaifir de me rendre ici quelques fervices.

J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, & quelques affaires épineufes où j'aurai befoin à mon tour de fes lumieres & de fes foins. Au refte, je compte ne le garder que cinq ou fix jours tout au plus, & peut-être te le renverrai-je dès le lendemain; car j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, & l'œil trop bon pour m'y tromper.

Ne manque donc pas, fitôt qu'il fera remis de me l'envoyer, c'eft-à-dire, de le laiffer venir, ou je n'entendrai pas raillerie. Tu fais bien que fi je ris quand je pleure & n'en fuis pas moins affligée, je ris auffi quand je gronde & n'en fuis pas moins en colere. Si tu es bien fage & que tu faffes les chofes de bonne grace, je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit préfent qui te fera plaifir, & très-grand plaifir; mais fi tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau-

de-vie ? Porte-t-il un grand sabre ? a-t-il bien la mine d'un flibustier? Mon Dieu, que je suis curieuse de voir l'air qu'on a quand on revient des Antipodes!

LETTRE IX.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

TIENS, cousine, voilà ton esclave que je te renvoie. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, & il a porté ses fers de si bon cœur qu'on voit qu'il est tout fait pour servir. Rends-moi grace de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore; car ne t'en déplaise, si j'avois attendu qu'il fût prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer sitôt. Je l'ai donc gardé sans scrupule; mais j'ai eu celui de n'oser le loger dans ma maison. Je me suis senti quelquefois cette fierté d'ame qui dédaigne les serviles bienséances & sied si bien à la vertu. J'ai été plus timide

en cette occaſion ſans ſavoir pourquoi; & tout ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ſerois plus portée à me reprocher cette réſerve qu'à m'en applaudir.

Mais toi, ſais-tu bien pourquoi notre ami s'enduroit ſi paiſiblement ici? Premierement il étoit avec moi, & je prétends que c'eſt déjà beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas & me rendoit ſervice dans mes affaires; un ami ne s'ennuie point à cela. Une troiſieme choſe que tu as dejà devinée, quoique tu n'en faſſes pas ſemblant, c'eſt qu'il me parloit de toi, & ſi nous ôtions le tems qu'a duré cette cauſerie de celui qu'il a paſſé ici, tu verrois qu'il m'en eſt fort peu reſté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaiſie de s'éloigner de toi pour avoir le plaiſir d'en parler? Pas ſi bizarre qu'on diroit bien. Il eſt contraint en ta préſence; il faut qu'il s'obſerve inceſſamment; la moindre indiſcrétion deviendroit un crime, & dans ces momens dangereux le ſeul devoir ſe laiſſe entendre aux cœurs honnêtes: mais loin de ce qui nous fut cher on ſe permet d'y ſonger encore. Si l'on étouffe un ſentiment devenu coupable, pourquoi ſe reprocheroit-on de l'avoir eu

tandis qu'il ne l'étoit point ? Le doux ſouvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel ? Voilà, je penſe, un raiſonnement qui t'iroit mal, mais qu'après tout il peut ſe permettre. Il a recommencé pour ainſi dire la carriere de ſes anciennes amours. Sa premiere jeuneſſe s'eſt écoulée une ſeconde fois dans nos entretiens. Il me renouvelloit toutes ſes confidences ; il rappelloit ces tems heureux où il lui étoit permis de t'aimer, il peignoit à mon cœur les charmes d'une flamme innocente.... ſans doute il les embelliſſoit !

Il m'a peu parlé de ſon état préſent par rapport à toi, & ce qu'il m'en a dit tient plus du reſpect & de l'admiration que de l'amour ; en ſorte que je le vois retourner, beaucoup plus raſſuré ſur ſon cœur que quand il eſt arrivé. Ce n'eſt pas qu'auſſi-tôt qu'il eſt queſtion de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce cœur trop ſenſible un certain attendriſſement que l'amitié ſeule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton ; mais j'ai remarqué depuis long-tems que perſonne ne peut ni te voir, ni penſer à toi de ſang-froid, & ſi l'on joint au ſentiment univerſel que ta vue inſpire

le sentiment plus doux qu'un souvenir ineffaçable a dû lui laisser, on trouvera qu'il est difficile & peut-être impossible qu'avec la vertu la plus austere il soit autre chose que ce qu'il est. Je l'ai bien questionné, bien observé, bien suivi; je l'ai examiné autant qu'il m'a été possible; je ne puis bien lire dans son ame, il n'y lit pas mieux lui-même: mais je puis te répondre au moins qu'il est pénétré de la force de ses devoirs & des tiens, & que l'idée de Julie méprisable & corrompue lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de son propre anéantissement. Cousine, je n'ai qu'un conseil à te donner, & je te prie d'y faire attention; évite les détails sur le passé & je te réponds de l'avenir.

Quant à la restitution dont tu me parles, il n'y faut plus songer. Après avoir épuisé toutes les raisons imaginables, je l'ai prié, pressé, conjuré, boudé, baisé, je lui ai pris les deux mains, je me serois mise à genoux s'il m'eût laissé faire; il ne m'a pas même écoutée. Il a poussé l'humeur & l'opiniâtreté jusqu'à jurer qu'il consentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à se dessaisir de ton portrait. Enfin dans un transf-

port d'indignation me le faisant toucher attaché sur son cœur, le voilà, m'a-t-il dit, d'un ton si ému qu'il en respiroit à peine, le voilà ce portrait, le seul bien qui me reste, & qu'on m'envie encore ! Soyez sûre qu'il ne me sera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, cousine, soyons sages & laissons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure ? Tant pis pour lui s'il s'obstine à le garder.

Après avoir bien épanché & soulagé son cœur, il m'a paru assez tranquille pour que je pusse lui parler de ses affaires. J'ai trouvé que le tems & la raison ne l'avoient point fait changer de systême, & qu'il bornoit toute son ambition à passer sa vie attaché à Milord Edouard. Je n'ai pu qu'approuver un projet si honnête, si convenable à son caractere, & si digne de la reconnoissance qu'il doit à des bienfaits sans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis; mais que M. de Wolmar avoit gardé le silence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite assez singuliere de ton mari, & à d'autres indices, je soupçonne qu'il a sur notre ami quelque vue secrete qu'il ne dit pas. Laissons-le faire & fions-nous

à ſa ſageſſe. La maniere dont il s'y prend prouve aſſez que ſi ma conjecture eſt juſte, il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de ſoins.

Tu n'as pas mal décrit ſa figure & ſes manieres, & c'eſt un ſigne aſſez favorable que tu l'ayes obſervé plus exactement que je n'aurois cru : mais ne trouves-tu pas que ſes longues peines & l'habitude de les ſentir ont rendu ſa phyſionomie encore plus intéreſſante qu'elle n'étoit autrefois ? Malgré ce que tu m'en avois écrit, je craignois de lui voir cette politeſſe maniérée, ces façons ſingereſſes qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, & qui dans la foule des riens dont on y remplit une journée oiſive ſe pique d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas ſur certaines ames, ſoit que l'air de la mer l'ait entierement effacé, je n'en ai pas apperçu la moindre trace ; & dans tout l'empreſſement qu'il m'a témoigné, je n'ai vu que le deſir de contenter ſon cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari ; mais il aimoit mieux le pleurer avec moi que me conſoler, & ne m'a point débité là-deſſus de maximes ga-

lantes. Il a careffé ma fille, mais au lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché comme toi fes défauts & s'eft plaint que je la gâtois; il s'eft livré avec zele à mes affaires & n'a prefque été de mon avis fur rien. Au furplus le grand air m'auroit arraché les yeux, qu'il ne fe feroit pas avifé d'aller fermer un rideau; je me ferois fatiguée à paffer d'une chambre à l'autre qu'un pan de fon habit galamment étendu fur fa main ne feroit pas venu à mon fecours; mon éventail refta hier une grande feconde à terre fans qu'il s'élançât du bout de la chambre comme pour le retirer du feu. Les matins avant de me venir voir, il n'a pas envoyé une feule fois favoir de mes nouvelles. A la promenade il n'affecte point d'avoir fon chapeau cloué fur fa tête, pour montrer qu'il fait les bons airs (1). A table, je lui ai demandé

(1) A Paris on fe pique fur-tout de rendre la fociété commode & facile, & c'eft dans une foule de regles de cette importance qu'on y fait confifter cette facilité. Tout eft ufages & loix dans la bonne compagnie. Tous ces ufages naiffent & paffent comme un éclair. Le favoir-vivre confifte à fe tenir toujours au guet, à les faifir au paffage, à les affecter, à montrer qu'on fait celui du jour. Le tout pour être fimple.

fouvent fa tabatiere qu'il n'appelle pas fa boëte ; toujours il me l'a préfentée avec la main , jamais fur une affiette comme un laquais ; il n'a pas manqué de boire à ma fanté deux fois au moins par repas , & je parie que s'il nous reftoit cet hiver, nous le verrions, affis avec nous autour du feu, fe chauffer en vieux bourgeois. Tu ris, coufine ; mais montre-moi un des nôtres fraîchement venu de Paris qui ait confervé cette bonhommie. Au refte , il me femble que tu dois trouver notre philofophe empiré dans un feul point ; c'eft qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent ; ce qui ne peut fe faire qu'à ton préjudice ; fans aller pourtant, je penfe, jufqu'à le raccommoder avec Madame Belon. Pour moi, je le trouve mieux en ce qu'il eft plus grave & plus férieux que jamais. Ma mignonne, garde-le moi bien foigneufement jufqu'à mon arrivée. Il eft précifément comme il me le faut , pour avoir le plaifir de le défoler tout le long du jour.

Admire ma difcrétion ; je ne t'ai rien dit encore du préfent que je t'envoie , & qui t'en promet bientôt un autre : mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma

lettre, & toi qui fais combien j'en fuis idolâtre & combien j'ai raifon de l'être; toi dont l'avarice étoit fi en peine de ce préfent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah! la pauvre petite! au moment où tu lis ceci, elle eft déjà dans tes bras; elle eft plus heureufe que fa mere; mais dans deux mois je ferai plus heureufe qu'elle; car je fentirai mieux mon bonheur. Hélas! chére coufine, ne m'as-tu pas déjà toute entiere? où tu es, où eft ma fille, que manque-t-il encore de moi? La voilà cette aimable enfant; reçois-la comme tienne; je te la cede, je te la donne; je réfigne en tes mains le pouvoir maternel; corrige mes fautes, charge-toi des foins dont je m'acquitte fi mal à ton gré; fois dès aujourd'hui la mere de celle qui doit être ta bru, & pour me la rendre plus chére encore, fais-en s'il fe peut une autre Julie. Elle te reffemble déjà de vifage; à fon humeur, j'augure qu'elle fera grave & prêcheufe; quand tu auras corrigé les caprices qu'on m'accufe d'avoir fomentés, tu verras que ma fille fe donnera les airs d'être ma coufine; mais plus heureufe elle aura moins de pleurs à verfer, & moins de

combats à rendre. Si le Ciel lui eût conſervé le meilleur des peres; qu'il eût été loin de gêner ſes inclinations, & que nous ſerons loin de les gêner nous-mêmes! Avec quel charme je les vois déjà s'accorder avec nos projets! Sais-tu bien qu'elle ne peut déjà plus ſe paſſer de ſon petit Mali, & que c'eſt en partie pour cela que je te la renvoie? J'eus hier avec elle une converſation dont notre ami ſe mouroit de rire. Premierement, elle n'a pas le moindre regret de me quitter, moi qui ſuis toute la journée ſa très-humble ſervante, & ne puis réſiſter à rien de ce qu'elle veut; & toi qu'elle craint & qui lui dis, non, vingt fois le jour, tu es la petite maman par excellence, qu'on va chercher avec joie, & dont on aime mieux les refus que tous mes bonbons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eût les tranſports que tu peux penſer; mais pour l'embarraſſer, j'ajoutai que tu m'enverrois à ſa place le petit Mali, & ce ne fut plus ſon compte. Elle me demanda toute interdite ce que j'en voulois faire. Je répondis que je voulois le reprendre pour moi; elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le

céder ton petit Mali ? Non, dit-elle assez séchement. Non ? Mais si je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera ? Maman, ce sera la petite maman. J'aurai donc la préférence ? car tu sais bien qu'elle veut tout ce que je veux. Oh la petite maman ne veut jamais que la raison ! Comment, Mademoiselle, n'est-ce pas la même chose ? La rusée se mit à sourire. Mais encore, continuai-je, par qu'elle raison ne me donneroit-elle pas le petit Mali ? Parce qu'il ne vous convient pas. Et pourquoi ne me conviendroit-il pas ? Autre sourire aussi malin que le premier. Parle franchement, est-ce que tu me trouves trop vieille pour lui ? Non, maman ; mais il est trop jeune pour vous. .... Cousine, un enfant de sept ans ! .... En vérité, si la tête ne m'en tournoit pas, il faudroit qu'elle m'eût déjà tourné.

Je m'amusai à la provoquer encore. Ma chére Henriette, lui dis-je en prenant mon sérieux, je t'assure qu'il ne te convient pas non plus. Pourquoi donc ? s'écria-t-elle d'un air alarmé. C'est qu'il est trop étourdi pour toi. Oh maman ! n'est-ce que cela ? Je le rendrai sage. Et si par malheur il te

rendoit folle ? Ah ! ma bonne maman, que j'aimerois à vous ressembler ! Me ressembler, impertinente ? Oui, maman ; vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi : Hé bien ! moi, je serai folle de lui : voilà tout.

Je sais que tu n'approuves pas ce joli caquet, & que tu sauras bientôt le modérer. Je ne veux pas, non plus, le justifier quoiqu'il m'enchante, mais te montrer seulement que ta fille aime dé-déjà bien son petit Mali, & que s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne sera pas indigne de l'autorité que lui donne le droit d'aînesse. Aussi-bien, je vois, par l'opposition de ton exemple & du mien à celui de ta pauvre mere, que quand la femme gouverne, la maison n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien-aimée ; adieu ma chére inséparable ; compte que le tems approche, & que les vendanges ne se feront pas sans moi.

LETTRE X.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

QUE de plaisirs trop tard connus je goûte depuis trois semaines! La douce chose de couler ses jours dans le sein d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des passions impétueuses! Milord, que c'est un spectacle agréable & touchant, que celui d'une maison simple & bien réglée où regnent l'ordre, la paix, l'innocence; où l'on voit réuni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme! La campagne, la retraite, le repos, la saison, la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse Isle de Tinian. Je crois voir accomplir les vœux ardens que j'y formai tant de fois. J'y mene une vie de mon goût, j'y trouve une société selon mon cœur. Il ne manque en ce lieu que deux per-

ſonnes pour que tout mon bonheur y ſoit raſſemblé, & j'ai l'eſpoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous & Mde. d'Orbe veniez mettre le comble aux plaiſirs ſi doux & ſi purs que j'apprends à goûter où je ſuis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domeſtique qui annonce la félicité des maîtres de la maiſon & la fait partager à ceux qui l'habitent. J'eſpere, ſur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour avoir leur uſage, & cet eſpoir ſert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maiſon de Clarens. Vous la connoiſſez. Vous ſavez ſi elle eſt charmante, ſi elle m'offre des ſouvenirs intéreſſans, ſi elle doit m'être chére, & par ce qu'elle me montre, & par ce qu'elle me rappelle. Mde. de Wolmar en préfere avec raiſon le ſéjour à celui d'Etange, château magnifique & grand, mais vieux, triſte, incommode, & qui n'offre dans ſes environs rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maîtres de cette maiſon y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur uſage tout ce qui ne ſervoit

qu'à l'ornement ; ce n'eſt plus une maiſon faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal ſituées, ils ont coupé de trop grandes pieces pour avoir des logemens mieux diſtribués. A des meubles anciens & riches ils en ont ſubſtitué de ſimples & de commodes. Tout y eſt agréable & riant ; tout y reſpire l'abondance & la propreté, rien n'y ſent la richeſſe & le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne ſe reconnoiſſe à la campagne, & où l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens ſe font remarquer au-dehors. La baſſe-cour a été agrandie aux dépens des remiſes. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau preſſoir, & une laiterie où logeoient des paons criards dont on s'eſt défait. Le potager étoit trop petit pour la cuiſine : on en a fait du parterre un ſecond, mais ſi propre & ſi bien entendu, que ce parterre ainſi traveſti plait à l'œil plus qu'auparavant. Aux triſtes ifs qui couvroient les murs, ont été ſubſtitués de bons eſpaliers. Au lieu de l'inutile marronier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à

ombrager la cour, & l'on a planté deux rangs de noyers jusqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordoient l'avenue. Par-tout on a subſtitué l'utile à l'agréable, & l'agréable y a preſque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la baſſe-cour, le chant des coqs, le mugiſſement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, & tout l'appareil de l'économie ruſtique donne à cette maiſon un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne ſais quoi qui ſent la joie & le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans ſa morne dignité.

Leurs terres ne ſont pas affermées, mais cultivées par leurs ſoins, & cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens & de leurs plaiſirs. La Baronnie d'Etange n'a que des prés, des champs & du bois; mais le produit de Clarens eſt en vignes, qui font un objet conſidérable, & comme la différence de la culture y produit un effet plus ſenſible que dans les bleds; c'eſt encore une raiſon d'économie pour avoir préféré ce dernier ſéjour. Cependant ils vont preſque tous
les

les ans faire les moiſſons à leur terre, & M. de Wolmar y va ſeul aſſez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée elle rend davantage; cette ſurabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore; plus on y met d'hommes & de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne ſait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs. Au contraire, les terreins négligés perdent leur fertilité : moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées; c'eſt le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a, & dans toute contrée qui ſe dépeuple on doit tôt ou tard mourir de faim.

Ayant donc beaucoup de terres & les cultivant toutes avec beaucoup de ſoin, il leur faut, outre les domeſtiques de la baſſe-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée; ce qui leur procure le plaiſir de faire ſubſiſter beau-

coup de gens ſans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préferent toujours ceux du pays & les voiſins aux étrangers & aux inconnus. Si l'on perd quelque choſe à ne pas prendre toujours les plus robuſtes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inſpire à ceux qu'on choiſit, par l'avantage de les avoir ſans ceſſe autour de ſoi, & de pouvoir compter ſur eux dans tous les tems, quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers on fait toujours deux prix. L'un eſt le prix de rigueur & de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre, un peu plus fort, eſt un prix de bénéficence, qu'on ne leur paye qu'autant qu'on eſt content d'eux, & il arrive preſque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le ſoit, vaut mieux que le ſurplus qu'on leur donne. Car M. de Wolmar eſt integre & ſévere, & ne laiſſe jamais dégénérer en coutume & en abus les inſtitutions de faveur & de grace. Ces ouvriers ont des ſurveillans qui les animent & les obſervent. Ces ſurveillans ſont les gens de la baſſe-cour qui travaillent eux-mêmes & ſont intéreſſés

au travail des autres par un petit denier qu'on leur accorde outre leurs gages, sur tout ce qu'on recueille par leurs soins. De plus, M. de Wolmar les visite lui-même presque tous les jours, souvent plusieurs fois le jour, & sa femme aime à être de ces promenades. Enfin dans le tems des grands travaux, Julie donne toutes les semaines vingt batz (1) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui durant ces huit jours a été le plus diligent au jugement du maître. Tous ces moyens d'émulation qui paroissent dispendieux, employés avec prudence & justice rendent insensiblement tout le monde laborieux, diligent, & rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent; mais comme on n'en voit le profit qu'avec de la constance & du tems, peu de gens savent & veulent s'en servir.

Cependant un moyen plus efficace encore, le seul auquel des vues économiques ne font point songer, & qui est plus propre à Mde. de Wolmar, c'est de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la sienne. Elle

(1) Petite monnoie du pays.

ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, & pense devoir des services à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domestiques, tous ceux qui l'ont servie, ne fût-ce que pour un seul jour deviennent tous ses enfans; elle prend part à leurs plaisirs, à leurs chagrins, à leur sort; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts sont les siens; elle se charge de mille soins pour eux; elle leur donne des conseils; elle accommode leur différends, & ne leur marque pas l'affabilité de son caractere par des paroles emmiellées & sans effet, mais par des services véritables & par de continuels actes de bonté. Eux, de leur côté quittent tout à son moindre signe; ils volent quand elle parle; son seul regard anime leur zele; en sa présence ils sont contens, en son absence ils parlent d'elle & s'animent à la servir. Ses charmes & ses discours font beaucoup, sa douceur, ses vertus font davantage. Ah! Milord, l'adorable & puissant empire que celui de la beauté bienfaisante!

Quant au service personnel des maîtres, ils ont dans la maison huit domestiques, trois femmes & cinq hom-

mes, ſans compter le valet-de-chambre du Baron ni les gens de la baſſe-cour. Il n'arrive gueres qu'on ſoit mal ſervi par peu de domeſtiques ; mais on diroit au zele de ceux-ci, que chacun, outre ſon ſervice, ſe croit chargé de celui des ſept autres, & à leur accord, que tout ſe fait par un ſeul. On ne les voit jamais oiſifs & déſœuvrés jouer dans une antichambre ou poliſſonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile ; ils aident à la baſſe-cour, au cellier, à la cuiſine ; le jardinier n'a point d'autres garçons qu'eux, & ce qu'il y a de plus agréable, c'eſt qu'on leur voit faire tout cela gaiement & avec plaiſir.

On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime que j'ai vu régner à Paris & à Londres, de choiſir des domeſtiques tout formés, c'eſt-à-dire des coquins déjà tout faits, de ces coureurs de conditions qui dans chaque maiſon qu'ils parcourent prennent à la fois les défauts des valets & des maîtres, & ſe font un métier de ſervir tout le monde, ſans jamais s'attacher à perſonne. Il ne peut régner ni honnêteté, ni fidélité, ni zele au milieu de pareilles

gens, & ce ramaſſis de canaille ruine le maître & corrompt les enfans dans toutes les maiſons opulentes. Ici c'eſt une affaire importante que le choix des domeſtiques. On ne les regarde point ſeulement comme des mercenaires dont on n'exige qu'un ſervice exact; mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix eſt capable de la déſoler. La premiere choſe qu'on leur demande eſt d'être honnêtes gens; la ſeconde d'aimer leur maître; la troiſieme de le ſervir à ſon gré; mais pour peu qu'un maître ſoit raiſonnable & un domeſtique intelligent, la troiſieme ſuit toujours les deux autres. On ne les tire donc point de la ville mais de la campagne. C'eſt ici leur premier ſervice, & ce ſera ſurement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque choſe. On les prend dans quelque famille nombreuſe & ſurchargée d'enfans, dont les peres & meres viennent les offrir eux-mêmes. On les choiſit jeunes, bien faits, de bonne ſanté & d'une phyſionomie agréable. M. de Wolmar les interroge, les examine, puis les préſente à ſa femme. S'ils agréent à tous deux, ils ſont reçus, d'abord à l'épreuve, enſuite au nom-

bre des gens, c'eſt-à-dire, des enfans de la maiſon, & l'on paſſe quelques jours à leur apprendre avec beaucoup de patience & de ſoin ce qu'ils ont à faire. Le ſervice eſt ſi ſimple, ſi égal, ſi uniforme, les maîtres ont ſi peu de fantaiſies & d'humeur, & leurs domeſtiques les affectionnent ſi promptement, que cela eſt bientôt appris. Leur condition eſt douce ; ils ſentent un bien-être qu'ils n'avoient pas chez eux ; mais on ne les laiſſe point amollir par l'oiſiveté mere des vices. On ne ſouffre point qu'ils deviennent des Meſſieurs & s'enorgueilliſſent de la ſervitude. Ils continuent de travailler comme ils faiſoient dans la maiſon paternelle ; ils n'ont fait pour ainſi dire, que changer de pere & de mere, & en gagner de plus opulens. De cette ſorte ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie ruſtique. Si jamais ils ſortoient d'ici, il n'y en a pas un qui ne reprît plus volontiers ſon état de payſan que de ſupporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vu de maiſon où chacun fît mieux ſon ſervice, & s'imaginât moins de ſervir.

C'eſt ainſi qu'en formant & dreſſant ſes propres domeſtiques on n'a point à

ſe faire cette objection ſi commune & ſi peu ſenſée, je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, & jamais ils ne ſerviront à d'autres. Si vous ne ſongez qu'à vous en les formant, en vous quittant ils font fort bien de ne ſonger qu'à eux; mais occupez-vous d'eux un peu davantage & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi ne me doit aucune reconnoiſſance.

Pour prévenir doublement le même inconvénient, M. & Mde. de Wolmar emploient encore un autre moyen qui me paroît fort bien entendu. En commençant leur établiſſement, ils ont cherché quel nombre de domeſtiques ils pouvoient entretenir dans une maiſon montée à peu près ſelon leur état, & ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou ſeize; pour être mieux ſervis ils l'ont réduit à la moitié; de ſorte qu'avec moins d'appareil leur ſervice eſt beaucoup plus exact. Pour être mieux ſervis encore, ils ont intéreſſé les mêmes gens à les ſervir long-tems. Un domeſtique en entrant chez eux reçoit le gage ordinaire; mais ce gage augmente tous

les ans d'un vingtieme; au bout de vingt ans il feroit ainfi plus que doublé, & l'entretien des domeftiques feroit à peu près alors en raifon du moyen des maîtres : mais il ne faut pas être un grand algébrifte pour voir que les frais de cette augmentation font plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, & que quand ils les payeroient à tous, l'avantage d'avoir été bien fervis durant vingt ans compenferoit & au-delà ce furcroît de dépenfe. Vous fentez bien, Milord, que c'eft un expédient fûr pour augmenter inceffamment le foin des domeftiques & fe les attacher à mefure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas feulement de la prudence, il y a même de l'équité dans un pareil établiffement. Eft-il jufte qu'un nouveau venu fans affection, & qui n'eft peut-être qu'un mauvais fujet, reçoive en entrant le même falaire qu'on donne à un ancien ferviteur, dont le zele & la fidélité font éprouvés par de longs fervices, & qui d'ailleurs approche en vieilliffant du tems où il fera hors d'état de gagner fa vie? Au refte, cette derniere raifon n'eft pas ici de mife, & vous pouvez bien croire que des maîtres auffi humains ne négligent pas des

devoirs que rempliſſent par oſtentation beaucoup de maîtres ſans charité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieilleſſe ôtent les moyens de ſervir.

J'ai dans l'inſtant même un exemple aſſez frappant de cette attention. Le Baron d'Etange, voulant récompenſer les longs ſervices de ſon Valet-de-chambre par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif & ſans peine. Julie vient de recevoir là-deſſus de ce vieux domeſtique une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la ſupplie de le faire diſpenſer d'accepter cet emploi. " Je ſuis âgé, lui dit-il; j'ai perdu " toute ma famille; je n'ai plus d'au- " tres parens que mes maîtres; tout " mon eſpoir eſt de finir paiſiblement " mes jours dans la maiſon où je les ai " paſſés. . . . . Madame, en vous te- " nant dans mes bras à votre naiſſance, " je demandois à Dieu de tenir de mê- " me un jour vos enfans; il m'en a " fait la grace; ne me refuſez pas celle " de les voir croître & proſpérer com- " me vous . . . . . moi qui ſuis accou- " tumé à vivre dans une maiſon de " paix, où en retrouverai-je une fem-

„ blable pour y repofer ma vieilleffe ?..
„ Ayez la charité d'écrire en ma faveur
„ à Monfieur le Baron. S'il eft mé-
„ content de moi, qu'il me chaffe &
„ ne me donne point d'emploi : mais
„ fi je l'ai fidelement fervi durant qua-
„ rante ans, qu'il me laiffe achever
„ mes jours à fon fervice & au vôtre,
„ il ne fauroit mieux me récompenfer „.
Il ne faut pas demander fi Julie a écrit. Je vois qu'elle feroit auffi fâchée de perdre ce bon homme qu'il le feroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des maitres fi chéris à des peres & leurs domeftiques à leurs enfans ? Vous voyez que c'eft ainfi qu'ils fe regardent eux-mémes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maifon qu'un domeftique ait demandé fon congé. Il eft même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraye à proportion de ce que le fervice eft agréable & doux. Les meilleurs fujets en font toujours les plus alarmés, & l'on n'a jamais befoin d'en venir à l'exécution qu'avec ceux qui font peu regrettables. Il y a encore une regle à cela. Quand M. de Wolmar a dit, *je vous chaffe*, on peut implorer l'interceffion de Madame, l'obtenir

quelquefois & rentrer en grace à sa priere ; mais un congé qu'elle donne est irrévocable, & il n'y a plus de grace à espérer. Cet accord est très-bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit prendre en la douceur de la femme, & la crainte extrême que causeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laisse pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable & sans colere ; car outre qu'on n'est pas sûr d'obtenir grace, & qu'elle n'est jamais accordée deux fois au même ; on perd par ce mot seul son droit d'ancienneté, & l'on recommence, en rentrant, un nouveau service : ce qui prévient l'insolence des vieux domestiques & augmente leur circonspection, à mesure qu'ils ont plus à perdre.

Les trois femmes sont, la femme-de-chambre, la gouvernante des enfans, & la cuisiniere. Celle-ci est une paysanne fort propre & fort entendue à qui Mde. de Wolmar a appris la cuisine ; car dans ce pays simple encore (2) les jeunes personnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les tra-

(2) Simple ! Il a donc beaucoup changé.

vaux que feront un jour dans leur maison les femmes qui feront à leur service, afin de savoir les conduire au besoin & de ne s'en pas laisser imposer par elles. La femme-de-chambre n'est plus Babi ; on l'a renvoyée à Etange où elle est née ; on lui a remis le soin du château & une inspection sur la recette, qui la rend en quelque maniere le contrôleur de l'Econome. Il y avoit longtems que M. de Wolmar pressoit sa femme de faire cet arrangement, sans pouvoir la résoudre à éloigner d'elle un ancien domestique de sa mere, quoiqu'elle eût plus d'un sujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernieres explications elle y a consenti, & Babi est partie. Cette femme est intelligente & fidelle, mais indiscrete & babillarde. Je soupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les secrets de sa maîtresse, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, & que pour prévenir la même indiscrétion vis-à-vis de quelque étranger, cet homme sage a sçu l'employer de maniere à profiter de ses bonnes qualités sans s'exposer aux mauvaises. Celle qui l'a remplacée est cette même Fanchon Regard dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaisir. Malgré

l'augure de Julie, ses bienfaits, ceux de son pere, & les vôtres, cette jeune femme si honnête & si sage n'a pas été heureuse dans son établissement. Claude Anet, qui avoit si bien supporté sa misere, n'a pu soutenir un état plus doux. En se voyant dans l'aisance il a négligé son métier, & s'étant tout-à-fait dérangé, il s'est enfui du pays, laissant sa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce tems-là. Julie après l'avoit retirée chez elle lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme-de-chambre, & je ne fus jamais plus agréablement surpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de Wolmar en fait un très-grand cas, & tous deux lui ont confié le soin de veiller tant sur leurs enfans que sur celle qui les gouverne. Celle-ci est aussi une villageoise simple & crédule, mais attentive, patiente & docile; de sorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétrassent point dans une maison dont les maîtres ne les ont ni ne les souffrent.

Quoique tous les domestiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux sexes, on regarde ici cet article

comme très-important. On n'y eſt point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien ſervis, ſans s'embarraſſer au ſurplus de ce que font leurs gens. On penſe, au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien ſervis ne ſauroient l'être long-tems. Les liaiſons trop intimes entre les deux ſexes ne produiſent jamais que du mal. C'eſt des conciliabules qui ſe tiennent chez les femmes-de-chambre que ſortent la plupart des déſordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaiſe au maître-d'hôtel, il ne manque pas de la ſéduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux ni des femmes entre elles n'eſt pas aſſez ſûr pour tirer à conſéquence. Mais c'eſt toujours entre hommes & femmes que s'établiſſent ces ſecrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la ſageſſe & à la modeſtie des femmes, non-ſeulement par des raiſons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore par un intérêt très-bien entendu : car quoi qu'on en diſe, nul ne remplit bien ſon devoir s'il ne l'aime, & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui ſçuſſent aimer leur devoir.

Pour prévenir entre les deux ſexes une familiarité dangereuſe, on ne les gêne point ici par des loix poſitives qu'ils ſeroient tentés d'enfreindre en ſecret; mais ſans paroître y ſonger on établit des uſages plus puiſſans que l'autorité même. On ne leur défend pas de ſe voir, mais on fait en ſorte qu'ils n'en aient ni l'occaſion ni la volonté. On y parvient en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaiſirs entierement différens. Sur l'ordre admirable qui regne ici, ils ſentent que dans une maiſon bien réglée les hommes & les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. Tel qui taxeroit en cela de caprice les volontés d'un maître, ſe ſoumet ſans répugnance à une maniere de vivre qu'on ne lui preſcrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure & la plus naturellle. Julie prétend qu'elle l'eſt en effet; elle ſoutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne réſulte point le commerce continuel des deux ſexes. Selon elle, la femme & le mari ſont bien deſtinés à vivre enſemble, mais non pas de la même maniere; ils doivent agir de concert ſans faire les mêmes choſes. La vie qui char-

meroit l'un feroit, dit-elle, insuppor-table à l'autre ; les inclinations que leur donne la nature font aussi diverses que les fonctions qu'elle leur impose ; leurs amusemens ne different pas moins que leurs devoirs ; en un mot, tous deux concourent ou bonheur commun par des chemins différens, & ce partage de travaux & de soins est le plus fort lien de leur union.

Pour moi, j'avoue que mes propres observations font assez favorables à cette maxime. En effet, n'est-ce pas un usage constant de tous les peuples du monde, hors le François & ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles? S'ils se voient les uns les autres, c'est plutôt par entrevues & presque à la dérobée, comme les époux de Lacédémone, que par un mêlange indiscret & perpétuel, capable de confondre & défigurer en eux les plus sages distinctions de la nature. On ne voit point les sauvages mêmes indistinctement mêlés, hommes & femmes. Le soir la famille se rassemble, chacun passe la nuit auprès de sa femme ; la séparation recommence avec le jour & les deux sexes n'ont plus rien de commun que

les repas tout au plus. Tel eſt l'ordre que ſon univerſalité montre être le plus naturel, & dans le pays même où il eſt perverti l'on en voit encore des veſtiges. En France où les hommes ſe ſont ſoumis à vivre à la maniere des femmes & à reſter ſans ceſſe enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conſervent montre que ce n'eſt point à cela qu'ils étoient deſtinés. Tandis que les femmes reſtent tranquillement aſſiſes ou couchées ſur leur chaiſe longue, vous voyez les hommes ſe lever, aller, venir, ſe raſſeoir avec une inquiétude continuelle; un inſtinct machinal combattant ſans ceſſe la contrainte où ils ſe mettent, & les pouſſant malgré eux à cette vie active & l'aborieuſe que leur impoſa la nature. C'eſt le ſeul peuple du monde où les hommes ſe tiennent debout au ſpectacle, comme s'ils alloient ſe délaſſer au parterre d'avoir reſté tout le jour aſſis au ſallon. Enfin ils ſentent ſi bien l'ennui de cette indolence efféminée & caſaniere, que pour y mêler au moins quelque ſorte d'activité, ils cedent chez eux la place aux étrangers, & vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

La maxime de Madame de Wolmar se soutient très-bien par l'exemple de sa maison. Chacun étant pour ainsi dire tout à son sexe, les femmes y vivent très-séparées des hommes. Pour prévenir entre eux des liaisons suspectes, son grand secret est d'occuper incessamment les uns & les autres; car leurs travaux sont si différens qu'il n'y a que l'oisiveté qui les rassemble. Le matin chacun vaque à ses fonctions, & il ne reste du loisir à personne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-dîné les hommes ont pour département le jardin, la basse-cour, ou d'autres soins de la campagne; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans jusqu'à l'heure de la promenade qu'elles font avec eux, souvent même avec leur maîtresse, & qui leur est agréable comme le seul moment où elles prennent l'air. Les hommes assez exercés par le travail de la journée, n'ont gueres envie de s'aller promener & se reposent en gardant la maison.

Tous les dimanches après le prêche du soir les femmes se rassemblent encore dans la chambre des enfans, avec quelque parente ou amie qu'elles invitent tour-à-tour du consentement de

Madame. Là en attendant un petit régal donné par elle, on cause, on chante, on joue au volant, aux onchets, ou à quelque autre jeu d'adresse propre à plaire aux yeux des enfans, jusqu'à ce qu'ils s'en puissent amuser eux-mêmes. La colation vient, composée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudés, de merveilles (3), ou d'autres mets du goût des enfans & des femmes. Le vin en est toujours exclus, & les hommes qui dans tous les tems entrent peu dans ce petit Gynécée (4) ne sont jamais de cette colation, où Julie manque assez rarement. J'ai été jusqu'ici le seul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités de l'y accompagner. Elle eut grand soin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette seule fois, & qu'elle l'avoit refusée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez si la petite vanité féminine étoit flattée, & si un laquais eût été bien-venu à vouloir être admis à l'exclusion du maître?

Je fis un goûter délicieux. Est-il

(3) Sorte de gâteaux du pays.

(4) Appartement des femmes.

quelque mets au monde comparable aux laitages de ce pays? Penſez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préſide, & mangé à côté d'elle. La Fanchon me ſervit des grus, de la céracée, (5) des gauffres, des écrelets. Tout diſparoiſſoit à l'inſtant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit-elle en me donnant encore une aſſiette de crême, que votre eſtomac ſe fait honneur partout, & que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes que de celui des Valaiſans; pas plus impunément, repris-je, on s'enivre quelquefois à l'un comme à l'autre, & la raiſon peut s'égarer dans un chalet tout auſſi bien que dans un cellier. Elle baiſſa les yeux ſans répondre, rougit, & ſe mit à careſſer ſes enfans. C'en fut aſſez pour éveiller mes remords. Milord, ce fut là ma premiere indiſcrétion, & j'eſpere que ce ſera la derniere.

Il régnoit dans cette petite aſſemblée un certain air d'antique ſimplicité qui me touchoit le cœur, je voyois ſur

(5) Laitages excellens qui ſe font ſur la montagne de Saleve. Je doute qu'ils ſoient connus ſous ce nom au Jura; ſur-tout vers l'autre extrémité du lac.

tous les visages la même gaieté & plus de franchise, peut-être, que s'il s'y fût trouvé des hommes. Fondée sur la confiance & l'attachement, la familiarité qui régnoit entre les servantes & la maîtresse, ne faisoit qu'affermir le respect & l'autorité, & les services rendus & reçus ne sembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas jusqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéressant. Le laitage & le sucre sont un des goûts naturels du sexe, & comme le symbole de l'innocence & de la douceur qui font son plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les saveurs fortes & les liqueurs spiritueuses, alimens plus convenables à la vie active & laborieuse que la nature leur demande ; & quand ces divers goûts viennent à s'altérer & se confondre, c'est une marque presque infaillible du mêlange désordonné des sexes. En effet, j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent sans cesse avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, & qu'en Angleterre où les deux sexes sont moins confondus, leur goût propre s'est mieux con-

ſervé. En général, je penſe qu'on pourroit ſouvent trouver quelque indice du caractere des gens dans le choix des alimens qu'ils préferent. Les Italiens qui vivent beaucoup d'herbages ſont efféminés & mous. Vous autres Anglois, grands mangeurs de viande, avez dans vos inflexibles vertus quelque choſe de dur & qui tient de la barbarie. Le Suiſſe, naturellement froid, paiſible & ſimple, mais violent & emporté dans la colere, aime à la fois l'un & l'autre aliment, & boit du laitage & du vin. Le François, ſouple & changeant, vit de tous les mets & ſe plie à tous les caracteres. Julie elle-même pourroit me ſervir d'exemple : car quoique ſenſuelle & gourmande dans ſes repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le ſel, & n'a jamais goûté de vin pur. D'excellens légumes, les œufs, la crême, les fruits ; voilà ſa nourriture ordinaire, & ſans le poiſſon qu'elle aime auſſi beaucoup, elle ſeroit une véritable pythagoricienne.

Ce n'eſt rien de contenir les femmes ſi l'on ne contient auſſi les hommes, & cette partie de la regle, non moins importante que l'autre, eſt plus difficile encore ; car l'attaque eſt en général

plus vive que la défenſe : c'eſt l'intention du Conſervateur de la nature. Dans la République on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domeſtiques, des mercenaires, autrement que par la contrainte & la gêne ? Tout l'art du maître eſt de cacher cette gêne ſous le voile du plaiſir ou de l'intérêt, en ſorte qu'ils penſent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oiſiveté du dimanche, le droit qu'on ne peut gueres leur ôter d'aller où bon leur ſemble quand leurs fonctions ne les retiennent point au logis, détruiſent ſouvent en un ſeul jour l'exemple & les leçons des ſix autres. L'habitude du cabaret, le commerce & les maximes de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs maitres & pour eux-mêmes, les rendent par mille défauts incapables du ſervice, & indignes de la liberté.

On remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à ſortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs ? Boire & jouer au cabaret. Ils boivent & jouent au logis. Toute la différence eſt que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, & qu'il

qu'il y a des gagnans au jeu sans que jamais personne perde. Voici comment on s'y prend pour cela.

Derriere la maison est une allée couverte dans laquelle on a établi la lice des jeux. C'est là que les gens de livrée, & ceux de la basse-cour se rassemblent en été le dimanche après le prêche, pour y jouer en plusieurs parties liées, non de l'argent, on ne le souffre pas, ni du vin, on leur en donne, mais une mise fournie par la libéralité des maîtres. Cette mise est toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur usage. Le nombre des jeux est proportionné à la valeur de la mise, en sorte que quand cette mise est un peu considérable comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de soie, un chapeau fin, ou autre chose semblable, on emploie ordinairement plusieurs séances à la disputer. On ne s'en tient point à une seule espece de jeu, on les varie, afin que le plus habile dans un n'emporte pas toutes les mises, & pour les rendre tous plus adroits & plus forts par des exercices multipliés. Tantôt c'est à qui enlevera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue; tantôt à qui lancera le

plus loin la même pierre ; tantôt à qui portera le plus long-tems le même fardeau. Tantôt on dispute un prix en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux un petit appareil qui les prolonge & les rend amusans. Le maître & la maîtresse les honorent souvent de leur présence ; on y amene quelquefois les enfans ; les étrangers même y viennent, attirés par la curiosité, & plusieurs ne demanderoient pas mieux que d'y concourir ; mais nul n'est jamais admis qu'avec l'agrément des maîtres & du consentement des joueurs qui ne trouveroient pas leur compte à l'accorder aisément. Insensiblement il s'est fait de cet usage une espece de spectacle où les acteurs animés par les regards du public préferent la gloire des applaudissemens à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux & plus agiles, ils s'en estiment davantage, & s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes plutôt que de ce qu'ils possedent ; tout valets qu'ils sont, l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

Il seroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un soin si puéril en apparence & toujours dédaigné des esprits vulgaires, tandis que

c'est le propre du vrai génie de produire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an pour ces petits établissemens que sa femme a la premiere imaginés. Mais, dit-il, combien de fois croyez-vous que je regagne cette somme dans mon ménage & dans mes affaires, par la vigilance & l'attention que donnent à leur service des domestiques attachés, qui tiennent tous leurs plaisirs de leurs maîtres; par l'intérêt qu'ils prennent à celui d'une maison qu'ils regardent comme la leur; par l'avantage de profiter dans leurs travaux de la vigueur qu'ils acquierent dans leurs jeux; par celui de les conserver toujours sains en les garantissant des excès ordinaires à leurs pareils, & des maladies qui sont la suite ordinaire de ces excès; par celui de prévenir en eux les friponneries que le désordre amene infailliblement, & de les conserver toujours honnêtes gens; enfin par le plaisir d'avoir chez nous à peu de frais des récréations agréables pour nous-mêmes? Que s'il se trouve parmi nos gens quelqu'un, soit homme soit femme, qui ne s'accommode pas de nos regles & leur pré-

fere la liberté d'aller fous divers prétextes courir où bon lui femble, on ne lui en refufe jamais la permiffion; mais nous regardons ce goût de licence comme un indice très-fufpect, & nous ne tardons pas à nous défaire de ceux qui l'ont. Ainfi ces mêmes amufemens qui nous confervent de bons fujets, nous fervent encore d'épreuve pour les choifir. Milord, j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois dans les mêmes hommes de bons domeftiques pour le fervice de leurs perfonnes, de bons payfans pour cultiver leurs terres, de bons foldats pour la défenfe de la patrie, & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'hiver les plaifirs changent d'efpece ainfi que les travaux. Les dimanches, tous les gens de la maifon & même les voifins, hommes & femmes indifféremment, fe raffemblent après le fervice dans une falle-baffe où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux & un violon qui les fait danfer. Mde. de Wolmar ne manque jamais de s'y rendre au moins pour quelques inftans, afin d'y maintenir par fa préfence l'ordre & la modeftie, & il n'eft pas rare

qu'elle y danse elle-même, fût-ce avec ses propres gens. Cette regle, quand je l'appris, me parut d'abord moins conforme à la sévérité des mœurs protestantes. Je le dis à Julie, & voici à peu près ce qu'elle me répondit.

La pure morale est si chargée de devoirs séveres, que si on la surcharge encore de formes indifférentes, c'est presque toujours aux dépens de l'essentiel. On dit que c'est le cas de la plupart des Moines, qui, soumis à mille regles inutiles, ne savent ce que c'est qu'honneur & vertu. Ce défaut regne moins parmi nous, mais nous n'en sommes pas tout-à-fait exempts. Nos gens d'Eglise, aussi supérieurs en sagesse à toutes les sortes de prêtres que notre religion est supérieure à toutes les autres en sainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroissent plus fondées sur le préjugé que sur la raison. Telle est celle qui blâme la danse & les assemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je pense au contraire que toutes les

fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent par cela même qu'il est public, au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête (6). L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre, la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse Religion combat la nature, la nôtre seule, qui la suit & la rectifie, annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas, & qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise, où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée, où les yeux du public incessamment tournés sur elles les forcent à

(6) Dans ma lettre à M. d'Alembert sur les spectacles, j'ai transcrit de celle-ci le morceau suivant & quelques autres ; mais comme alors je ne faisois que préparer cette édition, j'ai cru devoir attendre qu'elle parût pour citer ce que j'en avois tiré.

s'observer avec le plus grand soin ? Eh quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable & salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir ! Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire ? & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose ?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrete sévérité d'un Pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui ? On élude une tyrannie insup-

portable que la nature & la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher, comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice eſt ami des ténebres, & jamais l'innocence & le myſtere n'habiterent long-tems enſemble. Mon cher ami, me dit-elle en me ſerrant la main, comme pour me communiquer ſon repentir & faire paſſer dans mon cœur la pureté du ſien, qui doit mieux ſentir que nous toute l'importance de cette maxime? Que de douleurs & de peines, que de remords & de pleurs nous nous ſerions épargnés durant tant d'années, ſi tous deux, aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions ſçu prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête-à-tête!

Encore un coup, continua Mde. de Wolmar d'un ton plus tranquille, ce n'eſt point dans les aſſemblées nombreuſes où tout le monde nous voit & nous écoute, mais dans des entretiens

particuliers où regnent le ſecret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des riſques. C'eſt ſur ce principe, que quand mes domeſtiques des deux ſexes ſe raſſemblent, je ſuis bien aiſe qu'ils y ſoient tous. J'approuve même qu'ils invitent parmi les jeunes gens du voiſinage, ceux dont le commerce n'eſt point capable de leur nuire, & j'apprends avec grand plaiſir, que pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voiſins, on dit : il eſt reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vue. Les hommes qui nous ſervent ſont tous garçons, & parmi les femmes la gouvernante des enfans eſt encore à marier; il n'eſt pas juſte que la réſerve où vivent ici les uns & les autres leur ôte l'occaſion d'un honnête établiſſement. Nous tâchons dans ces petites aſſemblées de leur procurer cette occaſion ſous nos yeux pour les aider à mieux choiſir, & en travaillant ainſi à former d'heureux ménages nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il reſteroit à me juſtifier moi-même de danſer avec ces bonnes gens; mais j'aime mieux paſſer condamnation ſur ce point, & j'avoue franchement que

mon plus grand motif en cela est le plaisir que j'y trouve. Vous savez que j'ai toujours partagé la passion que ma cousine a pour la danse ; mais après la perte de ma mere je renonçai pour ma vie au bal & à toute assemblée publique ; j'ai tenu parole, même à mon mariage, & la tiendrai, sans croire y déroger en dansant quelquefois chez moi avec mes hôtes & mes domestiques. C'est un exercice utile à ma santé durant la vie sédentaire qu'on est forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuse innocemment ; car quand j'ai bien dansé mon cœur ne me reproche rien. Il amuse aussi M. de Wolmar, toute ma coquetterie en cela se borne à lui plaire. Je suis cause qu'il vient au lieu où l'on danse ; ses gens en sont plus contens d'être honorés des regards de leur maître ; ils témoignent aussi de la joie à me voir parmi eux. Enfin je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous un lien de douceur & d'attachement qui ramene un peu l'humanité naturelle, en tempérant la bassesse de la servitude & la rigueur de l'autorité.

Voilà, Milord, ce que me dit Julie au sujet de la danse, & j'admirai com-

ment avec tant d'affabilité pouvoit régner tant de subordination, & comment elle & son mari pouvoient descendre & s'égaler si souvent à leurs domestiques, sans que ceux-ci fussent tentés de les prendre au mot & de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait des Souverains en Asie servis dans leurs palais avec plus de respect que ces bons maîtres le sont dans leur maison. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres & rien de si promptement exécuté : ils prient & l'on vole ; ils excusent & l'on sent son tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des choses qu'on dit dépend peu des mots qu'on emploie.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion sur la vaine gravité des maîtres. C'est que ce sont moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font mépriser chez eux, & que l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui sont à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

Les valets imitent les maîtres, &

les imitant grossierement, ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris je jugeois des mœurs des femmes de ma connoissance par l'air & le ton de leurs femmes-de-chambre, & cette regle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme-de-chambre une fois dépositaire du secret de sa maîtresse lui fait payer cher sa discrétion, elle agit comme l'autre pense, & décele toutes ses maximes en les pratiquant mal-adroitement. En toute chose l'exemple des maîtres est plus fort que leur autorité, & il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chasser, faire maison nouvelle; tout cela ne produit point le bon service. Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé & haï de ses gens s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit & d'une exactude apparente, sans tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment & dont il n'apperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assez dépourvu d'honneur pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'en-

vironne ? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus ſenſible aux outrages ? Combien dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croient fort honorées, qui fondroient en larmes ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre ? Heureuſement pour leur repos elles ſe raſſurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils gueres à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimer les uns des autres.

Le jugement des domeſtiques me paroît être l'épreuve la plus ſûre & la plus difficile de la vertu des maîtres, & je me ſouviens, Milord, d'avoir bien penſé de la vôtre en Valais ſans vous connoître, ſimplement ſur ce que parlant aſſez rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, & qu'ils témoignoient entre eux autant de reſpect pour vous en votre abſence que ſi vous les euſſiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet-de-chambre ;

cela peut être ; mais l'homme juste a l'estime de son valet ; ce qui montre assez que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence & qu'il n'y a rien de solide que la vertu. C'est sur-tout dans cette maison qu'on reconnoit la force de son empire dans le suffrage des domestiques ; suffrage d'autant plus sûr qu'il ne consiste point en de vains éloges, mais dans l'expression naturelle de ce qu'ils sentent. N'entendant jamais rien ici qui leur fasse croire que les autres maîtres ne ressemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils estiment communes à tous, mais ils louent Dieu dans leur simplicité d'avoir mis des riches sur la terre pour le bonheur de ceux qui les servent, & pour le soulagement des pauvres.

La servitude est si peu naturelle à l'homme qu'elle ne sauroit exister sans quelque mécontentement. Cependant on respecte le maître & l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maîtresse, ils valent mieux que des éloges. Nul ne se plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres ; nul ne peut souffrir qu'elle fasse comparaison de son zele avec

celui de ses camarades, & chacun voudroit être le premier en faveur comme il croit l'être en attachement. C'est là leur unique plainte & leur plus grande injustice.

A la subordination des inférieurs se joint la concorde entre les égaux, & cette partie de l'administration domestique n'est pas la moins difficile. Dans les concurrences de jalousie & d'intérêt qui divisent sans cesse les gens d'une maison, même aussi peu nombreuse que celle-ci, ils ne demeurent presque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'est pour voler de concert; s'ils sont fideles, chacun se fait valoir aux dépens des autres; il faut qu'ils soient ennemis ou complices, & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur friponnerie & leurs dissentions. La plupart des peres de famille ne connoissent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette disposition des valets aux secrets rapports, & croient faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant espions & surveillans les uns des autres. Les autres plus indolens aiment mieux qu'on les vole & qu'on

vive en paix ; ils ſe font une forte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zele arrache quelquefois à un ſerviteur fidele. Tous s'abuſent également. Les premiers en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la regle & le bon ordre, n'aſſemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs qui s'exercent en trahiſſant leurs camarades à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les ſeconds, en refuſant d'apprendre ce qui ſe fait dans leur maiſon, autoriſent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretiennent à grands frais que des fripons arrogans & pareſſeux, qui s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs ſervices comme des graces, & leurs vols comme des droits (7).

(7) J'ai examiné d'aſſez près la police des grandes maiſons, & j'ai vu clairement qu'il eſt impoſſible à un maître qui a vingt domeſtiques de venir jamais à bout de ſavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne pas prendre pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela ſeul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance & de l'eſtime eſt perdu pour ces malheureux. Ils achetent bien cher tout leur or.

C'eſt une grande erreur dans l'économie domeſtique, ainſi que dans la civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une ſorte d'équilibre, comme ſi ce qui ſape les fondemens de l'ordre pouvoit jamais ſervir à l'établir ! On ne fait par cette mauvaiſe police que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maiſon n'y regnent pas ſeuls ; laiſſez-en germer un, mille viendront à la ſuite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les ſouffre, corrompent ou ſcandaliſent les enfans attentifs à les obſerver. Quel indigne pere oſeroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal ? Quel honnête homme voudroit être chef de famille, s'il lui étoit impoſſible de réunir dans ſa maiſon la paix & la fidélité, & qu'il falût acheter le zele de ſes domeſtiques aux dépens de leur bienveillance mutuelle.

Qui n'auroit vu que cette maiſon, n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exiſter, tant l'union des membres y paroit venir de leur attachement aux chefs. C'eſt ici qu'on trouve le ſenſible exemple qu'on ne ſauroit

aimer ſincerement le maître ſans aimer tout ce qui lui appartient ; vérité qui ſert de fondement à la charité chrétienne. N'eſt-il pas bien ſimple que les enfans du même pere ſe traitent en freres entre eux ? C'eſt ce qu'on nous dit tous les jours au Temple ſans nous le faire ſentir ; c'eſt ce que les habitans de cette maiſon ſentent ſans qu'on le leur diſe.

Cette diſpoſition à la concorde commence par le choix des ſujets. M. de Wolmar n'examine pas ſeulement en les recevant s'ils conviennent à ſa femme & à lui, mais s'ils ſe conviennent l'un à l'autre, & l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domeſtiques ſuffiroit pour faire à l'inſtant congédier l'un des deux : car, dit Julie, une maiſon ſi peu nombreuſe, une maiſon dont ils ne ſortent jamais & où ils ſont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, & ſeroit un enfer pour eux ſi elle n'étoit une maiſon de paix. Ils doivent la regarder comme leur maiſon paternelle où tout n'eſt qu'une même famille. Un ſeul qui déplairoit aux autres pourroit la leur rendre odieuſe, & cet objet déſagréable y frappant inceſ-

famment leurs regards, ils ne feroient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir affortis le mieux qu'il eft poffible, on les unit pour ainfi dire malgré eux par les fervices qu'on les force en quelque forte à fe rendre, & l'on fait que chacun ait un fenfible intérêt d'être aimé de tous fes camarades. Nul n'eft fi bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre; ainfi celui qui defire en obtenir tâche d'engager un autre à parler pour lui, & cela eft d'autant plus facile que foit qu'on accorde ou qu'on refufe une faveur ainfi demandée, on en fait toujours un mérite à celui qui s'en eft rendu l'interceffeur. Au contraire, on rebute ceux qui ne font bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour perfonne? Eft-il jufte que vous foyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils font plus obligeans que vous? On fait plus; on les engage à fe fervir mutuellement en fecret, fans oftentation, fans fe faire valoir. Ce qui eft d'autant moins difficile à obtenir qu'ils favent fort bien que le maitre, témoin de cette

diſcrétion, les en eſtime davantage; ainſi l'intérêt y gagne & l'amour-propre n'y perd rien. Ils ſont ſi convaincus de cette diſpoſition générale, & il regne une telle confiance entre eux, que quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur table par forme de converſation; ſouvent ſans avoir rien fait de plus il trouve la choſe demandée & obtenue, & ne ſachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'eſt par ce moyen & d'autres ſemblables qu'on fait régner entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leur maître, & qui lui eſt ſubordonné. Ainſi, loin de ſe liguer à ſon préjudice, ils ne ſont tous unis que pour le mieux ſervir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire; le zele pour ſon ſervice l'emporte ſur leur bienveillance mutuelle, & tous ſe regardant comme léſés par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon ſerviteur, ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maiſon me paroît avoir quelque choſe de ſu-

blâme, & je ne puis assez admirer comment M. & Mde. de Wolmar ont sçu transformer le vil métier d'accusateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, aussi noble, ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commencé par détruire ou prévenir clairement, simplement, & par des exemples sensibles cette morale criminelle & servile, cette mutuelle tolérance aux dépens du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons, sous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font de tort à personne; qu'une injustice qu'on voit, qu'on tait, & qui blesse un tiers, on la commet soi-même, & que comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons s'il n'est un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général, d'homme à homme, & bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du serviteur au maître, on tient ici pour incontestable que qui voit

faire un tort à ses maîtres sans le dénoncer est plus coupable encore que celui qui l'a commis ; car celui-ci se laisse abuser dans son action par le profit qu'il envisage, mais l'autre de sang-froid & sans intérêt n'a pour motif de son silence qu'une profonde indifférence pour la justice, pour le bien de la maison qu'il sert, & un desir secret d'imiter l'exemple qu'il cache. De sorte que quand la faute est considérable, celui qui l'a commise peut encore quelquefois espérer son pardon, mais le témoin qui l'a tue est infailliblement congédié comme un homme enclin au mal.

En revanche on ne souffre aucune accusation qui puisse être suspecte d'injustice & de calomnie; c'est-à-dire qu'on n'en reçoit aucune en l'absence de l'accusé. Si quelqu'un vient en particulier faire quelque rapport contre son camarade, ou se plaindre personnellement de lui, on lui demande s'il est suffisamment instruit, c'est-à-dire, s'il a commencé par s'éclaircir avec celui dont il vient se plaindre ? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action dont il ne connoît pas assez les motifs? Cette action, lui dit-on, tient peut-être à quelqu'autre qui vous est

inconnue; elle a peut-être quelque circonstance qui sert à la justifier ou à l'excuser, & que vous ignorez. Comment osez-vous condamner cette conduite avant de savoir les raisons de celui qui l'a tenue? Un mot d'explication l'eût peut-être justifiée à vos yeux? Pourquoi risquer de la blâmer injustement & m'exposer à partager votre injustice? S'il assure s'être éclairci auparavant avec l'accusé; pourquoi donc, lui replique-t-on, venez-vous sans lui, comme si vous aviez peur qu'il ne démentit ce que vous avez à dire? De quel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même? Est-il bien de vouloir que je juge sur votre rapport d'une action dont vous n'avez pas voulu juger sur le témoignage de vos yeux, & ne seriez-vous pas responsable du jugement partial que j'en pourrois porter, si je me contentois de votre seule déposition? Ensuite on lui propose de faire venir celui qu'il accuse; s'il y consent, c'est une affaire bientôt réglée; s'il s'y oppose, on le renvoie après une forte réprimande, mais on lui garde le secret, & l'on observe si bien l'un & l'autre qu'on ne tarde pas à savoir lequel des deux avoit tort.

Cette regle est si connue & si bien établie qu'on n'entend jamais un domestique de cette maison parler mal d'un de ses camarades absent, car ils savent tous que c'est le moyen de passer pour lâche ou menteur. Lorsqu'un d'entre eux en accuse un autre, c'est ouvertement, franchemement, & non-seulement en sa présence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir dans les témoins de ses discours des garants de sa bonne foi. Quand il est question de querelles personnelles, elles s'accommodent presque toujours par médiateurs sans importuner Monsieur ni Madame; mais quand il s'agit de l'intérêt sacré du maître, l'affaire ne sauroit demeurer secrete; il faut que le coupable s'accuse ou qu'il ait un accusateur. Ces petits plaidoyers sont très-rares & ne se font qu'à table dans les tournées que Julie va faire journellement au dîner ou au souper de ses gens, & que M. de Wolmar appelle en riant ses grands jours. Alors après avoir écouté paisiblement la plainte & la réponse, si l'affaire intéresse son service, elle remercie l'accusateur de son zele. Je sais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous m'en avez tou-

jours dit du bien, & je vous loue de ce que l'amour du devoir & de la justice l'emporte en vous sur les affections particulieres : c'est ainsi qu'en use un serviteur fidele & un honnête homme. Ensuite, si l'accusé n'a pas tort, elle ajoute toujours quelque éloge à sa justification. Mais s'il est réellement coupable, elle lui épargne devant les autres une partie de la honte. Elle suppose qu'il a quelque chose à dire pour sa défense, qu'il ne veut pas déclarer devant tout le monde ; elle lui assigne une heure pour l'entendre en particulier, & c'est là qu'elle ou son mari lui parlent comme il convient. Ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est que le plus sévere des deux n'est pas le plus redouté, & qu'on craint moins les graves réprimandes de M. de Wolmar que les reproches touchans de Julie. L'un faisant parler la justice & la vérité, humilie & confond les coupables ; l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter sa bienveillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur & de honte, & il ne lui est pas rare de s'attendrir elle-même en voyant

leur repentir, dans l'eſpoir de n'être pas obligée à tenir parole.

Tel qui jugeroit de tous ces ſoins ſur ce qui ſe paſſe chez lui ou chez ſes voiſins, les eſtimeroit peut-être inutiles ou pénibles. Mais vous, Milord, qui avez de ſi grandes idées des devoirs & des plaiſirs du pere de famille, & qui connoiſſez l'empire naturel que le génie & la vertu ont ſur le cœur humain, vous voyez l'importance de ces détails, & vous ſentez à quoi tient leur ſuccès. Richeſſe ne fait pas riche, dit le Roman de la Roſe. Les biens d'un homme ne ſont point dans ſes coffres, mais dans l'uſage de ce qu'il en tire, car on ne s'approprie les choſes qu'on poſſede que par leur emploi, & les abus ſont toujours plus inépuiſables que les richeſſes; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de ſa dépenſe, mais à proportion qu'on la ſait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a joui: mais quelle comparaiſon entre cette extravagante jouiſſance, & celle qu'un homme ſage eût ſçu tirer d'une moindre ſomme? L'ordre & la regle qui multiplient & perpétuent l'uſage des biens peuvent ſeuls transformer le

plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous que nait la véritable propriété ; si c'est plutôt l'emploi des richesses que leur acquisition qui nous les donne, quels soins importent plus au pere de famille que l'économie domestique & le bon régime de sa maison, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef?

Les plus riches sont-ils les plus heureux ? que sert donc l'opulence à la félicité ? Mais toute maison bien ordonnée est l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que partout où vous verrez régner la regle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance ; c'est un être heureux qui commande ici.

Pour moi je pense que le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée & domestique, & que ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes. Un pere de famille qui se plait dans sa maison a pour

prix des soins continuels qu'il s'y donne la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien desirer de plus, que ce dont il jouit : comme cet Être immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres, il jouit encore de ses terres mêmes en présidant à leur culture & les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger ; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime & des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ses richesses, elle ne sauroit lui ôter les cœurs qu'il s'est attachés, elle n'ôtera point des enfans à leur pere ; toute la différence est qu'il les nourrissoit hier, & qu'il sera demain nourri par eux. C'est ainsi

qu'on apprend à jouir véritablement de ses biens, de sa famille & de soi-même; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête homme qui sait en connoître le prix; c'est ainsi que loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, & qu'il tire de ses touchantes & nobles fonctions la gloire & le plaisir d'être homme.

Que si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus, & si le petit nombre même qui les recherche les obtient si rarement, tout cela vient de la même cause. Il est des devoirs simples & sublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir. Tels sont ceux du pere de famille, pour lesquels l'air & le bruit du monde n'inspirent que du dégoût, & dont on s'acquitte mal encore quand on n'y est porté que par des raisons d'avarice & d'intérêt. Tel croit être un bon pere de famille, & n'est qu'un vigilant économe; le bien peut prospérer & la maison aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante administration & lui donner un heureux succès. Le premier soin par lequel doit commencer l'ordre

d'une maison, c'est de n'y souffrir que d'honnêtes gens qui n'y portent pas le desir secret de troubler cet ordre. Mais la servitude & l'honnêteté sont-elles si compatibles qu'on doive espérer de trouver des domestiques honnêtes gens? Non, Milord, pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire, & il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inspirer le goût à personne, & s'il savoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même. Que servent de froides leçons démenties par un exemple continuel, si ce n'est à faire penser que celui qui les donne se joue de la crédulité d'autrui? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils disent, & non ce qu'ils font, disent une grande absurdité! Qui ne fait pas ce qu'il dit ne le dit jamais bien; car le langage du cœur qui touche & persuade y manque. J'ai quelquefois entendu de ces conversations grossierement apprêtées, qu'on tient devant les domestiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fussent un instant les dupes, je les ai toujours vu

ſourire en ſecret de l'ineptie du maître qui les prenoit pour des ſots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils ſavoient bien n'être pas les ſiennes.

Toutes ces vaines ſubtilités ſont ignorées dans cette maiſon, & le grand art des maîtres pour rendre leurs domeſtiques tels qu'ils les veulent, eſt de ſe montrer à eux tels qu'ils ſont. Leur conduite eſt toujours franche & ouverte parce qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs diſcours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas beſoin de circonſpection dans leurs propos; un mot étourdiment échappé ne renverſe point les principes qu'ils ſe ſont efforcés d'établir. Ils ne diſent point indiſcretement toutes leurs affaires, mais ils diſent librement toutes leurs maximes. A table, à la promenade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage; on dit naïvement ce qu'on penſe ſur chaque choſe, & ſans qu'on ſonge à perſonne, chacun y trouve toujours quelque inſtruction. Comme les domeſtiques ne voient jamais rien faire à leur mai-

tre qui ne ſoit droit, juſte, équitable, ils ne regardent point la juſtice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miſeres de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, & perdre des journées pour venir ſolliciter le payement de leurs journées, les accoutume à ſentir le prix du tems. En voyant le ſoin des maîtres à ménager celui d'autrui, chacun en conclud que le ſien leur eſt précieux & ſe fait un plus grand crime de l'oiſiveté. La confiance qu'on a dans leur intégrité donne à leurs inſtitutions une force qui les fait valoir & prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque ſemaine, la maîtreſſe trouve toujours que c'eſt le plus jeune ou le mieux fait qui a été le plus diligent. Un ancien domeſtique ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane pour épargner l'augmentation de gages qu'on lui donne. On n'eſpere pas profiter de leur diſcorde pour ſe faire valoir & obtenir de l'un ce qu'aura refuſé l'autre. Ceux qui ſont à marier ne craignent pas qu'on nuiſe à leur établiſſement pour les garder plus longtems, & qu'ainſi leur bon ſervice leur

faſſe tort. Si quelque valet étranger venoit dire aux gens de cette maiſon qu'un maître & ſes domeſtiques ſont entre eux dans un véritable état de guerre ; que ceux-ci faiſant au premier tout du pis qu'ils peuvent, uſent en cela d'une juſte repréſaille ; que les maîtres étant uſurpateurs, menteurs & fripons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince ou le peuple, ou les particuliers, & à leur rendre adroitement le mal qu'ils font à force ouverte ; celui qui parleroit ainſi ne ſeroit entendu de perſonne ; on ne s'aviſe pas même ici de combattre ou prévenir de pareils diſcours ; il n'appartient qu'à ceux qui les font naître d'être obligés de les réfuter.

Il n'y a jamais ni mauvaiſe humeur ni mutinerie dans l'obéiſſance, parce qu'il n'y a ni hauteur ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne ſoit raiſonnable & utile, & qu'on reſpecte aſſez la dignité de l'homme, quoique dans la ſervitude, pour ne l'occuper qu'à des choſes qui ne l'aviliſſent point. Au ſurplus, rien n'eſt bas ici que le vice, & tout ce qui eſt utile & juſte eſt honnête & bienſéant.

Si l'on ne souffre aucune intrigue au-dehors, personne n'est tenté d'en avoir. Ils savent bien que leur fortune la plus assurée est attachée à celle du maître, & qu'ils ne manqueront jamais de rien tant qu'on verra prospérer la maison. En la servant ils soignent donc leur patrimoine, & l'augmentent en rendant leur service agréable ; c'est là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'est gueres à sa place en cette occasion, car je n'ai jamais vû de police où l'intérêt fût si sagement dirigé, & où pourtant il influât moins que dans celle-ci. Tout se fait par attachement : l'on diroit que ces ames vénales se purifient en entrant dans ce séjour de sagesse & d'union. L'on diroit qu'une partie des lumieres du maître & des sentimens de la maîtresse ont passé dans chacun de leurs gens ; tant on les trouve judicieux, bienfaisans, honnêtes & supérieurs à leur état. Se faire estimer, considérer, bien vouloir, est leur plus grande ambition, & ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs les étrennes qu'on leur donne.

Voilà, Milord, mes principales observations sur la partie de l'économie de

cette maison qui regarde les domestiques & mercenaires. Quant à la maniere de vivre des maîtres & au gouvernement des enfans, chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous savez à quelle intention j'ai commencé ces remarques; mais en vérité, tout cela forme un tableau si ravissant qu'il ne faut pour aimer à le contempler d'autre intérêt que le plaisir qu'on y trouve.

LETTRE XI.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

NON, Milord, je ne m'en dédis point, on ne voit rien dans cette maison qui n'associe l'agréable à l'utile; mais les occupations utiles ne se bornent pas aux soins qui donnent du profit; elles comprennent encore tout amusement innocent & simple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conserve à celui qui s'y livre une ame saine, un cœur

libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n'engendre que la tristesse & l'ennui, le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour jouir ; cette alternative de peine & de jouissance est notre véritable vocation. Le repos qui sert de délassement aux travaux passés & d'encouragement à d'autres n'est pas moins nécessaire à l'homme que le travail même.

Après avoir admiré l'effet de la vigilance & des soins de la plus respectable mere de famille dans l'ordre de sa maison, j'ai vu celui de ses récréationsdans un lieu retiré dont elle fait sa promenade favorite & qu'elle appelle son Elisée.

Il y avoit plusieurs jours que j'entendois parler de cet Elisée dont on me faisoit une espece de mystere. Enfin hier après-dîner l'extrême chaleur rendant le dehors & le dedans de la maison presque également insupportables, M. de Wolmar proposa à sa femme de se donner congé cet après-midi, & au lieu de se retirer comme à l'ordinaire dans la chambre de ses enfans jusques vers le soir, de venir avec nous respirer dans le verger ; elle y consentit & nous nous y rendîmes ensemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maison est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, & il est toujours soigneusement fermé à la clef. A peine fus-je au-dedans, que la porte étant masquée par des aulnes & des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étois entré, & n'appercevant point de porte, je me trouvai là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur que d'obscurs ombrages, une verdure animée & vive, des fleurs éparses de tous côtés, un gazouillement d'eau courante & le chant de mille oiseaux porterent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens; mais en même tems je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature, & il me sembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce désert. Surpris, saisi, transporté d'un spectacle si peu prévu, je restai un moment immobile, & m'écriai dans un enthousiasme involon-

taire ; ô Tinian ! ô Juan Fernandez (1) ! Julie, le bout du monde est à votre porte ! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle avec un sourire ; mais vingt pas de plus les ramenent bien vîte à Clarens : voyons si le charme tiendra plus long-tems chez vous. C'est ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois, & où vous vous battiez avec ma cousine à coups de pêches. Vous savez que l'herbe y étoit assez aride, les arbres assez clair-semés, donnant assez peu d'ombre, & qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arrosé ; que pensez-vous qu'il m'en a coûté pour le mettre dans l'état où il est ? Car il est bon de vous dire que j'en suis la surintendante, & que mon mari m'en laisse l'entiere disposition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en coûte que de la négligence. Ce lieu est charmant, il est vrai, mais agreste & abandonné ; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte ; l'eau est venue je ne sais comment ; la

(1) Isles désertes de la mer du Sud, célebres dans le voyage de l'Amiral Anson.

nature seule a fait tout le reste, & vous-même n'eussiez jamais sçu faire aussi-bien qu'elle. Il est vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais sous ma direction, & il n'y a rien là que je n'aie ordonné. Encore un coup, devinez. Premierement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine & de l'argent on a pu suppléer au tems. Les arbres.... quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, & ceux-là y étoient déjà. De plus, Julie a commencé ceci long-tems avant son mariage & presque d'abord après la mort de sa mere, qu'elle vint avec son pere chercher ici la solitude. Hé bien! dis-je, puisque vous voulez que tous ces massifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces bosquets si bien ombragés soient venus en sept ou huit ans & que l'art s'en soit mêlé, j'estime que si dans une enceinte aussi vaste vous avez fait tout cela pour deux mille écus, vous avez bien économisé. Vous ne surfaites que de deux mille écus, dit-elle, il ne m'en a rien coûté. Comment, rien? Non, rien: à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier, au-

tant de deux ou trois de mes gens, & quelques - unes de M. de Wolmar lui-même qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme ; mais Julie qui jusques-là m'avoit retenu, me dit en me laissant aller ; avancez & vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan Fernandez, adieu tout l'enchantement ! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; & si je ne trouvai point de plantes exotiques & de productions des Indes, je trouvai celles du pays disposées & réunies de maniere à produire un effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court & serré étoit mêlé de serpolet, de baume, de thym, de marjolaine, & d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi lesquelles l'œil en deméloit avec surprise quelques-unes de jardin, qui sembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de tems en tems des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil, comme dans la plus épaisse forêt ; ces

touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, & prendre racine, par un art semblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts, je voyois çà & là sans ordre & sans symétrie des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilas, de noisetier, de sureau, de seringa, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je suivois des allées tortueuses & irrégulieres bordées de ces bocages fleuris, & couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne-vierge, de houblon, de liseron, de couleuvrée, de clématite, & d'autres plantes de cette espece, parmi lesquelles le chevre-feuille & le jasmin daignoient se confondre. Ces guirlandes sembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, & formoient sur nous des especes de draperies qui nous garantissoient du soleil, tandis que nous avions sous nos pieds un marcher doux, commode & sec sur une mousse fine sans sable, sans herbe, &

sans rejetons raboteux. Alors seulement je découvris, non sans surprise, que ces ombrages verds & touffus qui m'en avoient tant imposé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rampantes & parasites, qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage & leurs pieds d'ombre & de fraîcheur. J'observai même qu'au moyen d'une industrie assez simple on avoit fait prendre racine sur les troncs des arbres à plusieurs de ces plantes, de sorte qu'elles s'étendoient davantage en faisant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions; mais dans ce lieu seul on a sacrifié l'utile à l'agréable, & dans le reste des terres on a pris un tel soin des plants & des arbres, qu'avec ce verger de moins la récolte en fruits ne laisse pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous songez combien au fond d'un bois on est charmé quelquefois de voir un fruit sauvage & même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaisir qu'on a de trouver dans ce désert artificiel des fruits excellens & mûrs, quoique clairs-semés & de mauvaise mine; ce qui donne encore

le plaisir de la recherche & du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées & traversées d'une eau limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe & les fleurs en filets presque imperceptibles ; tantôt en plus grands ruisseaux courans sur un gravier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des sources bouillonner & sortir de la terre, & quelquefois des canaux plus profonds dans lesquels l'eau calme & paisible réfléchissoit à l'œil les objets. Je comprends à présent tout le reste, dis-je à Julie, mais ces eaux que je vois de toutes parts .... elles viennent de-là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terrasse de son jardin. C'est ce même ruisseau qui fournit à grands frais dans le parterre un jet-d'eau dont personne ne se soucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par respect pour mon pere qui l'a fait faire : mais avec quel plaisir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons gueres au jardin ! le jet-d'eau joue pour les étrangers, le ruisseau coule ici pour nous. Il est vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique, qui se rendoit dans le lac par le grand-

chemin qu'elle dégradoit au préjudice des paſſans & à pure perte pour tout le monde. Elle faiſoit un coude au pied du verger entre deux rangs de ſaules, je les ai renfermés dans mon enceinte & j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été queſtion que de faire ſerpenter ces eaux avec économie, en la diviſant & réuniſſant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit poſſible, pour prolonger le circuit & ſe ménager le murmure de quelques petites chûtes. Une couche de glaiſe, couverte d'un pouce de gravier du lac & parſemée de coquillages formoit le lit des ruiſſeaux. Ces mêmes ruiſſeaux courant par intervalles ſous quelques larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du ſol, formoient à leur iſſue autant de ſources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des ſiphons ſur des lieux raboteux & bouillonnoient en retombant. Enfin la terre ainſi rafraichie & humectée donnoit ſans ceſſe de nouvelles fleurs & entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle.

Plus je parcourois cet agréable aſyle, plus je ſentois augmenter la ſenſation

délicieuse que j'avois éprouvée en y entrant ; cependant la curiosité me tenoit en haleine. J'étois plus empressé de voir les objets que d'examiner leurs impressions, & j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation sans prendre la peine de penser ; mais Mde. de Wolmar me tirant de ma rêverie me dit en me prenant sous le bras : tout ce que vous voyez n'est que la nature végétale & inanimée, & quoi qu'on puisse faire, elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste. Venez la voir animée & sensible. C'est là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui dis-je, j'entends un ramage bruyant & confus, & j'apperçois assez peu d'oiseaux ; je comprends que vous avez une voliere. Il est vrai, dit-elle, approchons-en. Je n'osois dire encore ce que je pensois de la voliere ; mais cette idée avoit quelque chose qui me déplaisoit, & ne me sembloit point assortie au reste.

Nous descendîmes par mille détours au bas du verger où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruisseau coulant doucement entre deux rangs de vieux saules qu'on avoit souvent ébranchés.

Leurs têtes creuſes & demi-chauves formoient des eſpeces de vaſes d'où ſortoient par l'adreſſe dont j'ai parlé, des touffes de chevre-feuille dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, & l'autre tomboit avec grace le long du ruiſſeau. Preſque à l'extrêmité de l'enceinte étoit un petit baſſin bordé d'herbes, de joncs, de roſeaux, ſervant d'abreuvoir à la voliere, & derniere ſtation de cette eau ſi précieuſe & ſi bien ménagée.

Au-delà de ce baſſin étoit un terre-plein terminé dans l'angle de l'enclos par un monticule garni d'une multitude d'arbriſſeaux de toute eſpece; les plus petits vers le haut, & toujours croiſſant en grandeur à meſure que le ſol s'abaiſſoit, ce qui rendoit le plan des têtes preſque horizontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce coteau qui ſervoient d'aſyle à cette multitude d'oiſeaux dont j'avois entendu de loin le ramage, & c'étoit à l'ombre de ce feuillage comme ſous un grand paraſol qu'on les

voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, fe battre comme s'ils ne nous avoient pas apperçus. Ils s'enfuirent fi peu à notre approche, que felon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage : mais comme nous fûmes arrivés au bord du baffin, j'en vis plufieurs defcendre & s'approcher de nous fur une efpece de courte-allée qui féparoit en deux le terre-plein & communiquoit du baffin à la voliere. Alors M. de Wolmar faifant le tour du baffin fema fur l'allée deux ou trois poignées de grains mêlangés qu'il avoit dans fa poche, & quand il fe fut retiré les oifeaux accoururent & fe mirent à manger comme des poules, d'un air fi familier que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manege. Cela eft charmant ! m'écriai-je. Ce mot de voliere m'avoit furpris de votre part; mais je l'entends maintenant : je vois que vous voulez des hôtes & non pas des prifonniers. Qu'appellez-vous des hôtes ? répondit Julie. C'eft nous qui fommes les leurs (2). Ils font ici les

(2) Cette réponfe n'eft pas exacte, puifque le mot d'hôte eft corrélatif de lui-même. Sans vouloir relever toutes les fautes de langue, je dois avertir de celles qui peuvent induire en erreur.

les maîtres, & nous leur payons tribut pour en être soufferts quelquefois. Fort bien, repris-je; mais comment ces maîtres-là se sont-ils emparés de ce lieu? Le moyen d'y rassembler tant d'habitans volontaires? Je n'ai pas ouï dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, & je n'aurois point cru qu'on y pût réussir, si je n'en avois la preuve sous mes yeux.

La patience & le tems, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce sont des expédiens dont les gens riches ne s'avisent gueres dans leurs plaisirs. Toujours pressés de jouir, la force & l'argent sont les seuls moyens qu'ils connoissent; ils ont des oiseaux dans des cages, & des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiseaux disparoître, & s'ils y sont à présent en grand nombre, c'est qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en a point, mais il est aisé quand il y en a d'en attirer davantage en prévenant tous leurs besoins, en ne les effrayant jamais, en leur laissant faire leur couvée en sureté & ne dénichant point les petits; car alors ceux qui s'y trouvent restent, & ceux qui surviennent restent encore,

encore. Ce bocage exiſtoit, quoiqu'il fût ſéparé du verger; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haie vive, ôter celle qui l'en ſéparoit, l'agrandir & l'orner de nouveaux plants. Vous voyez à droite & à gauche de l'allée qui y conduit deux eſpaces remplis d'un mélange confus d'herbes, de pailles & de toutes ſortes de plantes. Elle y fait ſemer chaque année du bled, du mil, du tourneſol, du chenevis, des peſettes (3), généralement de tous les grains que les oiſeaux aiment, & l'on n'en moiſſonne rien. Outre cela preſque tous les jours, été & hiver, elle ou moi leur apportons à manger, & quand nous y manquons la Fanchon y ſupplée d'ordinaire; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Madame de Wolmar pouſſe l'attention juſqu'à les pourvoir tous les printems de petits tas de crin, de paille, de laine, de mouſſe & d'autres matieres propres à faire des nids. Avec le voiſinage des matériaux, l'abondance des vivres & le grand ſoin qu'on prend d'écarter tous

(3) De la veſce.

les ennemis (4), l'éternelle tranquillité dont ils jouissent les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où personne ne les trouble. Voilà comment la patrie des peres est encore celle des enfans, & comment la peuplade se soutient & se multiplie.

Ah! dit Julie, vous ne voyez plus rien! Chacun ne songe plus qu'à soi; mais des époux inséparables, le zele des soins domestiques, la tendresse paternelle & maternelle, vous avez perdu tout cela. Il y a deux mois qu'il faloit être ici pour livrer ses yeux au plus charmant spectacle & son cœur au plus doux sentiment de la nature. Madame, repris-je assez tristement, vous êtes épouse & mere; ce sont des plaisirs qu'il vous appartient de connoître. Aussi-tôt M. de Wolmar me prenant par la main, me dit en la serrant; vous avez des amis, & ces amis ont des enfans; comment l'affection paternelle vous seroit-elle étrangere? Je le regardai, je regardai Julie, tous deux se regarderent & me rendirent un regard

(4) Les loirs, les souris, les chouettes & sur-tout les enfans.

si touchant, que les embrassant l'un après l'autre, je leur dis avec attendrissement: ils me sont aussi chers qu'à vous. Je ne sais par quel bizarre effet un mot peut ainsi changer une ame, mais depuis ce moment, M. de Wolmar me paroit un autre homme, & je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée, que le pere des deux enfans pour lesquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du bassin pour aller voir de plus près ce charmant asyle & ses petits habitans; mais Madame de Wolmar me retint. Personne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, & vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aie amené jusqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger dont mon pere & nous avons chacun une: Fanchon a la quatrieme comme inspectrice & pour y mener quelquefois mes enfans; faveur dont on augmente le prix par l'extrême circonspection qu'on exige d'eux tandis qu'ils y sont. Gustin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre; encore passé deux mois de printems où ses travaux sont utiles n'y entre-t-il presque plus, & tout le reste se fait entre nous. Ainsi, lui dis-je,

de peur que vos oiſeaux ne ſoient vos eſclaves vous vous êtes rendus les leurs. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de ſa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Wolmar jetta une poignée d'orge dans le baſſin, & en y regardant j'apperçus quelques petits poiſſons. Ah! ah! dis-je auſſi-tôt, voici pourtant des priſonniers? Oui, dit-il, ce ſont des priſonniers de guerre auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute, ajouta ſa femme. Il y a quelque tems que Fanchon vola dans la cuiſine des perchettes qu'elle apporta ici à mon inſçu. Je les y laiſſe, de peur de la mortifier ſi je les renvoyois au lac; car il vaut encore mieux loger du poiſſon un peu à l'étroit, que de fâcher une honnête perſonne. Vous avez raiſon, répondis-je, & celui-ci n'eſt pas trop à plaindre d'être échappé de la poële à ce prix.

Hé bien! que vous en ſemble, me dit-elle en nous en retournant? Etes-vous encore au bout du monde? Non, dis-je, m'en voici tout-à-fait dehors, & vous m'avez en effet tranſporté dans

l'Elisée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modestement des jeux d'enfant, & songez qu'ils n'ont jamais rien pris sur les soins de la mere de famille. Je le sais, repris-je, j'en suis très-sûr, & les jeux d'enfant me plaisent plus en ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je, une chose que je ne puis comprendre. C'est qu'un lieu si différent de ce qu'il étoit ne peut être devenu ce qu'il est qu'avec de la culture & du soin ; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout est verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne se montre point : rien ne dément l'idée d'une Isle déserte qui m'est venue en entrant, & je n'apperçois aucuns pas d'hommes. Ah ! dit M. de Wolmar, c'est qu'on a pris grand soin de les effacer. J'ai été souvent témoin, quelquefois complice de la friponnerie. On fait semer du foin sur tous les endroits labourés, & l'herbe cache bientôt les vestiges du travail ; on fait couvrir l'hiver de quelques couches d'engrais les lieux maigres & arides, l'engrais mange la mousse, ranime

l'herbe & les plantes ; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, & l'été il n'y paroît plus. A l'égard de la mousse qui couvre quelques allées, c'est Milord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le secret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs ; les murs ont été masqués, non par des espaliers, mais par d'épais arbrisseaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés regnent de fortes haies vives, bien garnies d'érable, d'aubépine, de houx, de troëne & d'autres arbrisseaux mélangés, qui leur ôtent l'apparence de haies & leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de nivelé ; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu ; la nature ne plante rien au cordeau ; les sinuosités dans leur feinte irrégularité sont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'Isle, & en agrandir l'étendue apparente, sans faire des détours incommodes & trop fréquens (5).

(5) Ainsi ce ne sont pas de ces petits bosquets à la mode, si ridiculement contournés qu'on n'y marche qu'en zigzag, & qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

En considérant tout cela, je trouvois assez bizarre qu'on prît tant de peine pour se cacher celle qu'on avoit prise ; n'auroit-il pas mieux valu n'en point prendre ? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, & vous vous trompez. Tout ce que vous voyez sont des plantes sauvages ou robustes qu'il suffit de mettre en terre, & qui viennent ensuite d'elles-mêmes. D'ailleurs la nature semble vouloir dérober aux yeux des hommes ses vrais attraits, auxquels ils sont trop peu sensibles, & qu'ils défigurent quand ils sont à leur portée : elle fuit les lieux fréquentés ; c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Isles désertes qu'elle étale ses charmes les plus touchans. Ceux qui l'aiment & ne peuvent l'aller chercher si loin, sont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque sorte à venir habiter avec eux, & tout cela ne peut se faire sans un peu d'illusion.

A ces mots il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maison, & amenant avec lui un architecte chèrement payé pour gâter la nature. Avec

quel dédain il entreroit dans ce lieu simple & mesquin ! avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles ! les beaux alignemens qu'il prendroit ! les belles allées qu'il feroit percer ! les belles pattes-d'oie, les beaux arbres en parasol, en éventail ! les beaux treillages bien sculptés ! les belles charmilles bien dessinées, bien équarries, bien contournées ! les beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales ! les beaux ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmousets, en toutes sortes de monstres ! les beaux vases de bronze, les beaux fruits de pierre dont on ornera son jardin (6) ! .... Quand tout cela sera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très-beau lieu dans lequel on n'ira gueres, & dont on sortira toujours avec empressement pour aller chercher la campagne, un lieu triste où l'on ne se promenera point, mais

(6) Je suis persuadé que le tems approche où l'on ne voudra plus dans les jardins rien de ce qui se trouve dans la campagne ; on n'y souffrira plus ni plantes, ni arbrisseaux ; on n'y voudra que des fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, du sable de toutes couleurs, & de beaux vases pleins de rien.

par où l'on paſſera pour s'aller promener ; au lieu que dans mes courſes champêtres, je me hâte ſouvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans ces terreins ſi vaſtes & ſi richement ornés que la vanité du propriétaire & de l'artiſte, qui toujours empreſſés d'étaler, l'un ſa richeſſe & l'autre ſon talent, préparent à grands frais de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur qui n'eſt point fait pour l'homme empoiſonne ſes plaiſirs. L'air grand eſt toujours triſte ; il fait ſonger aux miſeres de celui qui l'affecte. Au milieu de ſes parterres & de ſes grandes allées ſon petit individu ne s'agrandi point ; un arbre de vingt pieds le couvre comme un de ſoixante (7) ; il n'occupe

(7) Il devoit bien s'étendre un peu ſur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élancer dans les nues, en leur ôtant leurs belles têtes, leurs ombrages, en épuiſant leur ſeve, & les empêchant de profiter. Cette méthode, il eſt vrai, donne du bois aux jardiniers : mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déjà trop. On croiroit que la nature eſt faite en France autrement que dans tout le reſte du monde, tant on y prend ſoin de la défigurer. Les parcs n'y ſont plantés que de longues perches ; ce ſont des forêts de mâts ou de maïs, & l'on s'y promene au milieu des bois ſans trouver d'ombre.

jamais que ſes trois pieds d'eſpace, & ſe perd comme un ciron dans ſes immenſes poſſeſſions.

Il y a un autre goût directement oppoſé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laiſſe pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins ſont faits. J'entends, lui dis-je, c'eſt celui de ces petits curieux, de ces petits fleuriſtes qui ſe pâment à l'aſpect d'une renoncule, & ſe proſternent devant des tulipes. Là-deſſus, je leur racontai, Milord, ce qui m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d'appareil, & où nous vîmes briller ſi pompeuſement tous les tréſors de la Hollande ſur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du paraſol & de la petite baguette dont on m'honora moi indigne, ainſi que les autres ſpectateurs. Je leur confeſſai humblement comment ayant voulu m'évertuer à mon tour, & hazarder de m'extaſier à la vue d'une tulipe dont la couleur me parut vive & la forme élégante, je fus moqué, hué, ſifflé de tous les Savans, & comment le profeſſeur du jardin, paſſant du mépris de la fleur à celui du panégyriſte, ne

daigna plus me regarder de toute la séance. Je pense, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à sa baguette & à son parasol profanés.

Ce goût, dit M. de Wolmar, quand il dégénere en manie, a quelque chose de petit & de vain qui le rend puérile & ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la noblesse, de la grandeur & quelque sorte de vérité ; mais qu'est-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon qu'un insecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuse à midi & flétrie avant que le soleil soit couché ? Qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux, & qui n'est beauté que parce qu'il leur plait qu'elle le soit? Le tems peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raison ; alors vous serez le docte à votre tour & votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites observations qui dégénerent en étude, ne conviennent point à l'homme raisonnable qui veut donner à son corps un exercice modéré, ou délasser son esprit à la promenade en s'entretenant avec ses

amis. Les fleurs sont faites pour amuser nos regards en passant, non pour être si curieusement anatomisées (8). Voyez leur Reine briller de toutes parts dans ce verger. Elle parfume l'air; elle enchante les yeux, & ne coûte presque ni soin ni culture. C'est pour cela que les fleuristes la dédaignent: la nature l'a faite si belle qu'ils ne lui sauroient ajouter des beautés de convention, & ne pouvant se tourmenter à la cultiver ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art par-tout, & de n'être jamais contens que l'art ne paroisse; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût; sur-tout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signifient ces allées si droites, si sablées qu'on trouve sans cesse; & ces étoiles par lesquelles bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer mal-adroitement les bornes?

(8) Le sage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui savoit si bien observer les hommes, observoit-il si mal la nature? Ignoroit-il que si son Auteur est grand dans les grandes choses, il est très-grand dans les petites?

Voit-on dans les bois du ſable de riviere, ou le pied ſe repoſe-t-il plus doucement ſur ce ſable que ſur la mouſſe ou la pelouſe ? La nature emploie-t-elle ſans ceſſe l'équerre & la regle ? Ont-ils peur qu'on ne la reconnoiſſe en quelque choſe malgré leurs ſoins pour la défigurer ? Enfin n'eſt-il pas plaiſant que, comme s'ils étoient déjà las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vîte au terme ? Ne diroit-on pas que prenant le plus court chemin ils font un voyage plutôt qu'une promenade, & ſe hâtent de ſortir auſſitôt qu'ils ſont entrés ?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui ſait jouir de lui-même, qui cherche les plaiſirs vrais & ſimples, & qui veut ſe faire une promenade à la porte de ſa maiſon ? Il la fera ſi commode & ſi agréable qu'il s'y puiſſe plaire à toutes les heures de la journée, & pourtant ſi ſimple & ſi naturelle qu'il ſemble n'avoir rien fait. Il raſſemblera l'eau, la verdure, l'ombre & la fraîcheur ; car la nature auſſi raſſemble toutes ces choſes. Il ne donnera à rien de la ſymétrie ; elle eſt ennemie de la nature & de la variété, &

toutes les allées d'un jardin ordinaire se ressemblent si fort qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrein pour s'y promener commodément; mais les deux côtés de ses allées ne seront point toujours exactement paralleles ; la direction n'en sera pas toujours en ligne droite ; elle aura je ne sais quoi de vague comme la démarche d'un homme oisif qui erre en se promenant : il ne s'inquiétera point de se percer au loin de belles perspectives. Le goût des points de vue & des lointains, vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas. Ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux, & l'artiste qui ne sait pas les rendre assez contens de ce qui les entoure, se donne cette ressource pour les amuser ; mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude, il ne se soucie point d'être ailleurs. Ici par exemple, on n'a pas de vue hors du lieu, & l'on est très-content de n'en pas avoir. On penseroit volontiers que tous les charmes de la nature y sont renfermés, & je craindrois fort que la moindre échappée de vue au-dehors n'ôtât beaucoup d'agrément à

cette promenade (9). Certainement tout homme qui n'aimera pas à passer les beaux jours dans un lieu si simple & si agréable n'a pas le goût pur ni l'ame saine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener les étrangers ; mais en revanche on s'y peut plaire soi-même, sans le montrer à personne.

Monsieur, lui dis-je, ces gens si riches qui font de si beaux jardins, ont de fort bonnes raisons pour n'aimer gueres à se promener tout seuls, ni a se trouver vis-à-vis d'eux-mémes ; ainsi

---

(9) Je ne sais si l'on a jamais essayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légere, en sorte que l'œil ne pût suivre chaque allée tout-à-fait jusqu'au bout, & que l'extrêmité opposée en fût cachée au spectateur. On perdroit, il est vrai, l'agrément des points de vue ; mais on gagneroit l'avantage si cher aux propriétaires d'agrandir à l'imagination le lieu où l'on est, & dans le milieu d'une étoile assez bornée on se croiroit perdu dans un parc immense. Je suis persuadé que la promenade en seroit aussi moins ennuyeuse quoique plus solitaire ; car tout ce qui donne prise à l'imagination excite les idées & nourrit l'esprit ; mais les faiseurs de jardins ne sont pas gens à sentir ces choses-là. Combien de fois dans un lieu rustique le crayon leur tomberoit des mains, comme à Le Nostre dans le parc de St. James, s'ils connoissoient comme lui ce qui donne de la vie à la nature, & de l'intérêt à son spectacle ?

ils font très-bien de ne ſonger en cela qu'aux autres. Au reſte, j'ai vu à la Chine des jardins tels que vous les demandez, & faits avec tant d'art que l'art n'y paroiſſoit point, mais d'une maniere ſi diſpendieuſe & entretenus à ſi grands frais, que cette idée m'ôtoit tout le plaiſir que j'aurois pu goûter à les voir. C'étoient des roches, des grottes, des caſcades artificielles dans des lieux plains & ſablonneux où l'on n'a que de l'eau de puits; c'étoient des fleurs & des plantes rares de tous les climats de la Chine & de la Tartarie raſſemblées & cultivées en un même ſol. On n'y voyoit à la vérité ni belles allées ni compartimens réguliers; mais on y voyoit entaſſées avec profuſion des merveilles qu'on ne trouve qu'éparſes & ſéparées. La nature s'y préſentoit ſous mille aſpects divers, & le tout enſemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a tranſporté ni terres ni pierres, on n'a fait ni pompes ni réſervoirs, on n'a beſoin ni de ſerres, ni de fourneaux, ni de cloches, ni de paillaſſons. Un terrein preſque uni a reçu des ornemens très-ſimples. Des herbes communes, des arbriſſeaux communs, quelques filets d'eau coulant ſans apprêt, ſans

contrainte, ont suffi pour l'embellir. C'est un jeu sans effort, dont la facilité donne au spectateur un nouveau plaisir. Je sens que ce séjour pourroit être encore plus agréable & me plaire infiniment moins. Tel est, par exemple, le parc célebre de Milord Cobham à Staw. C'est un composé de lieux très-beaux & très-pittoresques dont les aspects ont été choisis en différens pays, & dont tout paroît naturel excepté l'assemblage, comme dans les jardins de la Chine dont je viens de vous parler. Le maître & le créateur de cette superbe solitude y a même fait construire des ruines, des temples, d'anciens édifices, & les tems ainsi que les lieux y sont rassemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voilà précisément de quoi je me plains. Je voudrois que les amusemens des hommes eussent toujours un air facile qui ne fît point songer à leur foiblesse, & qu'en admirant ces merveilles, on n'eût point l'imagination fatiguée des sommes & des travaux qu'elles ont coûtés. Le sort ne nous donne-t-il pas assez de peines sans en mettre jusques dans nos jeux ?

Je n'ai qu'un seul reproche à faire à votre Elisée, ajoutai-je en regardant

Julie, mais qui vous paroîtra grave ; c'eſt d'être un amuſement ſuperflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maiſon des boſquets ſi charmans & ſi négligés ? Il eſt vrai, dit-elle, un peu embarraſſée ; mais j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien ſongé à votre queſtion avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle ſeroit plus qu'indiſcrete. Jamais ma femme depuis ſon mariage n'a mis les pieds dans les boſquets dont vous parlez. J'en ſais la raiſon quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à reſpecter les lieux où vous étes ; ils ſont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juſte réprimande que la petite famille menée par Fanchon entra comme nous ſortions. Ces trois aimables enfans ſe jetterent au cou de M. & de Mde. de Wolmar. J'eus ma part de leurs petites careſſes. Nous rentrâmes Julie & moi dans l'Eliſée en faiſant quelques pas avec eux ; puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar qui parloit à des ouvriers. Chemin faiſant elle me dit qu'après être devenue mere, il lui étoit venu ſur cette promenade une idée qui

avoit augmenté ſon zele pour l'embellir. J'ai penſé, me dit-elle, à l'amuſement de mes enfans & à leur ſanté quand ils ſeront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de ſoin que de peine ; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes que de bêcher & labourer la terre ; j'en veux faire un jour mes petits jardiniers : ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempérament, & pas aſſez pour le fatiguer. D'ailleurs, ils feront faire ce qui ſera trop fort pour leur âge, & ſe borneront au travail qui les amuſera. Je ne ſaurois vous dire, ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me repréſenter mes enfans occupés à me rendre les petits ſoins que je prends avec tant de plaiſir pour eux, & la joie de leurs tendres cœurs en voyant leur mere ſe promener avec délices ſous des ombrages cultivés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainſi paſſés tiennent du bonheur de l'autre vie, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'en y penſant j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Eliſée. Milord, cette incomparable femme eſt mere comme elle eſt épouſe, comme

elle eſt amie, comme elle eſt fille, & pour l'éternel ſupplice de mon cœur, c'eſt encore ainſi qu'elle fut amante.

Enthouſiaſmé d'un ſéjour ſi charmant, je les priai le ſoir de trouver bon que durant mon ſéjour chez eux la Fanchon me confiât ſa clef & le ſoin de nourrir les oiſeaux. Auſſi-tôt Julie envoya le ſac au grain dans ma chambre & me donna ſa propre clef. Je ne ſais pourquoi je la reçus avec une ſorte de peine : il me ſembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin je me ſuis levé de bonne heure, & avec l'empreſſement d'un enfant je ſuis allé m'enfermer dans l'Iſle déſerte. Que d'agréables penſées j'eſpérois porter dans ce lieu ſolitaire où le doux aſpect de la ſeule Nature devoit chaſſer de mon ſouvenir tout cet ordre ſocial & factice qui m'a rendu ſi malheureux ! Tout ce qui va m'environner eſt l'ouvrage de celle qui me fut ſi chere. Je la contemplerai tout autour de moi. Je ne verrai rien que ſa main n'ait touché ; je baiſerai les fleurs que ſes pieds auront foulées ; je reſpirerai avec la roſée un air qu'elle a reſpiré ; ſon goût dans ſes amuſemens me rendra préſent tous ſes charmes, & je la

trouverai par-tout comme elle eſt au fond de mon cœur.

En entrant dans l'Eliſée avec ces diſpoſitions, je me ſuis ſubitement rappellé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar à peu près à la même place. Le ſouvenir de ce ſeul mot a changé ſur le champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchois celle du plaiſir. Cette image s'eſt confondue dans mon eſprit avec les traits de Mde. de Wolmar, & pour la premiere fois depuis mon retour j'ai vu Julie en ſon abſence, non telle qu'elle fut pour moi & que j'aime encore à me la repréſenter, mais telle qu'elle ſe montre à mes yeux tous les jours. Milord, j'ai cru voir cette femme ſi charmante, ſi chaſte & ſi vertueuſe, au milieu de ce même cortege qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ſes trois aimables enfans, honorable & précieux gage de l'union conjugale & de la tendre amitié, lui faire & recevoir d'elle mille touchantes careſſes. Je voyois à ſes côtés le grave Wolmar, cet époux ſi chéri, ſi heureux, ſi digne de l'être. Je croyois voir ſon œil pénétrant & judicieux percer au fond de mon cœur, & m'en faire rougir en-

core ; je croyois entendre sortir de sa bouche des reproches trop mérités, & des leçons trop mal écoutées. Je voyois à sa suite cette même Fanchon Regard, vivante preuve du triomphe des vertus & de l'humanité sur le plus ardent amour. Ah ! quel sentiment coupable eût pénétré jusqu'à elle à travers cette inviolable escorte ? Avec quelle indignation j'eusse étouffé les vils transports d'une passion criminelle & mal éteinte, & que je me serois méprisé de souiller d'un seul soupir un aussi ravissant tableau d'innocence & d'honnêteté ! Je repassois dans ma mémoire les discours qu'elle m'avoit tenus en sortant ; puis remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mere essuyer la sueur du front de ses enfans, baiser leurs joues enflammées, & livrer ce cœur fait pour aimer au plus doux sentiment de la nature. Il n'y avoit pas jusqu'à ce nom d'Elisée qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination, & ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des passions les plus séduisantes. Il me peignoit en quelque sorte l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé ; je pensois qu'avec une conf-

cience agitée on n'auroit jamais choisi ce nom là. Je me disois, la paix regne au fond de son cœur comme dans l'asyle qu'elle a nommé.

Je m'étois promis une rêverie agréable ; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai passé dans l'Elisée deux heures auxquelles je ne préfere aucun tems de ma vie. En voyant avec quel charme & quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des pensées honnêtes une sorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu ; c'est celui de se plaire avec soi-même. Si l'on y songeoit sans prévention, je ne sais quel autre plaisir on pourroit égaler à celui-là. Je sens au moins que quiconque aime autant que moi la solitude doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice & sur ceux de la vertu : car la jouissance de la vertu est toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciascun l'interno affanno
Si leggesse in fronte scritto,
Quanti mai, che invidia fanno,
Ci farebbero pietà? (a)
Si vedria che i lor nemici
Anno in seno, e si riduce
Nel parere a noi felici
Ogni lor felicità. (b)

Comme il se faisoit tard sans que j'y songeasse, M. de Wolmar est venu me joindre & m'avertir que Julie & le thé m'attendoient. C'est vous, leur ai-je dit en m'excusant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus si charmé de ma soirée d'hier que j'en suis retourné jouir ce matin ; heureusement il n'y a point de mal, & puisque vous m'avez attendu, ma matinée n'est pas perdue. C'est fort bien dit, a répondu Mde. de Wolmar ;

(a) O si les tourmens secrets qui rongent les cœurs se lisoient sur les visages, combien de gens qui font envie feroient pitié !

(b) On verroit que l'ennemi qui les dévore est caché dans leur propre sein, & que tout leur prétendu bonheur se réduit à paroître heureux.

Wolmar ; il vaudroit mieux s'attendre jusqu'à midi , que de perdre le plaisir de déjeûner ensemble. Les étrangers ne sont jamais admis le matin dans ma chambre & déjeûnent dans la leur. Le déjeûner est le repas des amis ; les valets en sont exclus , les importuns ne s'y montrent point ; on y dit tout ce qu'on pense, on y révele tous ses secrets , on n'y contraint aucun de ses sentimens ; on peut s'y livrer sans imprudence aux douceurs de la confiance & de la familiarité. C'est presque le seul moment où il soit permis d'être ce qu'on est ; que ne dure-t-il toute la journée ! Ah Julie ! ai-je été prêt à dire ; voilà un vœu bien intéressé ! mais je me suis tû. La premiere chose que j'ai retranchée avec l'amour a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne soit sa maîtresse , qu'est-ce faire autre chose , sinon le taxer de vanité? Vous savez , Milord , si c'est à Mde. de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non , non ; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en silence. La voir , l'entendre , observer sa conduite , n'est-ce pas assez la louer ?

LETTRE XII.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

IL eſt écrit, chére amie, que tu dois être dans tous les tems ma ſauvegarde contre moi-même, & qu'après m'avoir délivrée avec tant de peine des piéges de mon cœur, tu me garantiras encore de ceux de ma raiſon. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprends à me défier des erreurs comme des paſſions dont elles ſont ſi ſouvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution! Si dans les tems paſſés j'avois moins compté ſur mes lumieres, j'aurois eu moins à rougir de mes ſentimens.

Que ce préambule ne t'alarme pas. Je ſerois indigne de ton amitié ſi j'avois encore à la conſulter ſur des ſujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon cœur, & j'oſe l'en croire plus éloigné que jamais. Ecoute-moi donc paiſiblement, ma couſine, & crois

que je n'aurai jamais besoin de conseil sur des doutes que la seule honnêteté peut résoudre.

Depuis six ans que je vis avec M. de Wolmar, dans la plus parfaite union qui puisse régner entre deux époux, tu sais qu'il ne m'a jamais parlé ni de sa famille ni de sa personne, & que l'ayant reçu d'un pere aussi jaloux du bonheur de sa fille que de l'honneur de sa maison, je n'ai point marqué d'empressement pour en savoir sur son compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raison, mes enfans, & tout ce qui peut me rendre quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien assurée que ce que j'ignorois de lui ne démentoit point ce qui m'étoit connu, & je n'avois pas besoin d'en savoir davantage pour l'aimer, l'estimer, l'honorer autant qu'il étoit possible.

Ce matin en déjeûnant il nous a proposé un tour de promenade avant la chaleur; puis sous prétexte de ne pas courir, disoit-il, la campagne en robe de chambre, il nous a menés dans les bosquets, & précisément, ma chére, dans ce même bosquet où commence-

rent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me ſuis ſentie un affreux battement de cœur, & j'aurois refuſé d'entrer ſi la honte ne m'eût retenue, & ſi le ſouvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Eliſée ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne ſais ſi le philoſophe étoit plus tranquille; mais quelque tems après ayant par hazard tourné les yeux ſur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, & je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le boſquet j'ai vu mon mari me jetter un coup d'œil & ſourire. Il s'eſt aſſis entre nous, & après un moment de ſilence, nous prenant tous deux par la main: mes enfans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne ſeront point vains, & que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun, & ma conſolation dans les ennuis d'une vieilleſſe qui s'approche: mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me connoiſſez; il eſt juſte de rendre les choſes égales, & quoique je n'aie rien de fort intéreſſant à vous apprendre; puiſque vous n'avez plus de ſecret pour

moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le mystere de sa naissance, qui jusqu'ici n'avoit été connue que de mon pere. Quand tu le sauras, tu concevras jusqu'où vont le sang-froid & la modération d'un homme capable de taire six ans un pareil secret à sa femme ; mais ce secret n'est rien pour lui, & il y pense trop peu pour se faire un grand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, sur les événemens de ma vie ; ce qui peut vous importer est moins de connoître mes aventures que mon caractere. Elles sont simples comme lui, & sachant bien ce que je suis vous comprendrez aisément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'ame tranquille & le cœur froid. Je suis de ces hommes qu'on croit bien injurier en disant qu'ils ne sentent rien ; c'est-à-dire, qu'ils n'ont point de passion qui les détourne de suivre le vrai guide de l'homme. Peu sensible au plaisir & à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce sentiment d'intérêt & d'humanité qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir souffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien,

car je n'en ai point à voir souffrir les méchans. Mon seul principe actif est le goût naturel de l'ordre, & le concours bien combiné du jeu de la fortune & des actions des hommes me plait exactement comme une belle symétrie dans un tableau, ou comme une piece bien conduite au théâtre. Si j'ai quelque passion dominante, c'est celle de l'observation. J'aime à lire dans les cœurs des hommes ; comme le mien me fait peu d'illusion, que j'observe de sang-froid & sans intérêt, & qu'une longue expérience m'a donné de la sagacité, je ne me trompe gueres dans mes jugemens ; aussi c'est là toute la récompense de l'amour-propre dans mes études continuelles ; car je n'aime point à faire un rôle, mais seulement à voir jouer les autres : la société m'est agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être & devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainsi mon indifférence pour lès hommes ne me rend point indépendant d'eux ; sans me soucier d'en être vu j'ai besoin de les voir, & sans m'être chers ils me sont nécessaires.

Les deux premiers états de la société

que j'eus occasion d'observer furent les courtisans & les valets ; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence & si peu dignes d'être étudiés, si faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quittant la Cour où tout est sitôt vu, je me dérobai sans le savoir au péril qui m'y menaçoit & dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom, & voulant connoître les militaires, j'allai chercher du service chez un Prince étranger ; c'est là que j'eus le bonheur d'être utile à votre pere que le désespoir d'avoir tué son ami forçoit à s'exposer témérairement & contre son devoir. Le cœur sensible & reconnoissant de ce brave officier commença dès-lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'étoit impossible de refuser la mienne, & nous ne cessâmes d'entretenir depuis ce tems là des liaisons qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle condition que l'intérêt n'est pas, comme je l'avois cru, le seul mobile des actions humaines, & que parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en est aussi qui la favorisent. Je conçus

que le caractere général de l'homme est un amour-propre indifférent par lui-même, bon ou mauvais par les accidens qui le modifient & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune & de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, &, méprisant la vaine opinion des conditions, je me jettai successivement dans les divers états qui pouvoient m'aider à les comparer tous, & à connoître les uns par les autres. Je sentis, comme vous l'avez remarqué dans quelque lettre, dit-il à St. Preux, qu'on ne voit rien quand on se contente de regarder, qu'il faut agir soi-même pour voir agir les hommes, & je me fis acteur pour être spectateur. Il est toujours aisé de descendre: j'essayai d'une multitude de conditions dont jamais homme de la mienne ne s'étoit avisé. Je devins même paysan, & quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trouvé si novice au métier qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoissance des hommes, dont l'oisive philosophie ne donne que l'apparence, je trouvai un autre avantage auquel je ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguiser par une

vie active cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaisir d y contribuer. Ce sentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même, & par une suite assez naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois seul. La solitude qui m'ennuya toujours me devenoit affreuse, & je ne pouvois plus espérer de l'éviter long-tems. Sans avoir perdu ma froideur j'avois besoin d'un attachement ; l'image de la caducité sans consolation m'affligeoit avant le tems, & pour la premiere fois de ma vie, je connus l'inquiétude & la tristesse. Je parlai de ma peine au Baron d'Etange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même, après avoir vécu presque indépendant dans les liens du mariage, je sens que j'ai besoin de redevenir époux & pere, & je vais me retirer dans le sein de ma famillè. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vôtre & de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier; elle n'est pas sans mérite; elle a le cœur sensible, & l'amour de son devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'est ni une beauté, ni un prodige d'esprit: mais

venez-la voir, & croyez que si vous ne sentez rien pour elle, vous ne sentirez jamais rien pour personne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, & je trouvai que votre pere m'avoit parlé modestement de vous. Vos transports, vos larmes de joie en l'embrassant me donnerent la premiere ou plutôt la seule émotion que j'aie éprouvée de ma vie. Si cette impression fut légere, elle étoit unique, & les sentimens n'ont besoin de force pour agir qu'en proportion de ceux qui leur résistent. Trois ans d'absence ne changerent point l'état de mon cœur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour, & c'est ici qu'il faut que je vous venge d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge, ma chére, avec quelle étrange surprise j'appris alors que tous mes secrets lui avoient été révélés avant mon mariage, & qu'il m'avoit épousée sans ignorer que j'appartenois à un autre.

Cette conduite étoit inexcusable, a continué M. de Wolmar. J'offensois la délicatesse ; je péchois contre la prudence ; j'exposois votre honneur & le mien ; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs sans ressource : mais je vous aimois, & n'ai-

mois que vous. Tout le reſte m'étoit indifférent. Comment réprimer la paſſion même la plus foible, quand elle eſt ſans contre-poids ? Voilà l'inconvénient des caracteres froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en ſurvient une qui les atteigne, ils ſont auſſi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raiſon, qui gouverne tandis qu'elle eſt ſeule, n'a jamais de force pour réſiſter au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois, & j'ai ſuccombé. Si l'ivreſſe de quelque autre paſſion m'eût fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chûtes que de faux-pas : il n'y a que des ames de feu qui ſachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes ſont leur ouvrage ; la froide raiſon n'a jamais rien fait d'illuſtre, & l'on ne triomphe des paſſions qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine ſeule & tient tout en équilibre ; voilà comment ſe forme le vrai ſage, qui n'eſt pas plus qu'un autre à l'abri des paſſions, mais qui ſeul ſait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

Vous voyez que je ne prétends pas exténuer ma faute ; si c'en eût été une je l'aurois faite infailliblement ; mais, Julie, je vous connoissois & n'en fis point en vous épousant. Je sentis que de vous seule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouir, & que si quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuse, c'étoit moi. Je savois que l'innocence & la paix étoient nécessaires à votre cœur, que l'amour dont il étoit préoccupé ne les lui donneroit jamais, & qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui pût en chasser l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne sortiroit que par un nouveau combat, & que ce seroit en sentant combien vous pouviez encore être estimable que vous apprendriez à le devenir.

Votre cœur étoit usé pour l'amour ; je comptai donc pour rien une disproportion d'âges, qui m'ôtoit le droit de prétendre à un sentiment dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouir, & impossible à obtenir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus qu'à-moitié écoulée qu'un seul goût s'étoit fait sentir à moi, je jugeai qu'il seroit durable & je me plûs à lui

conserver le reste de mes jours. Dans mes longues recherches je n'avois rien trouvé qui vous valût, je pensai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire; j'osai croire à la vertu & vous épousai. Le mystere que vous me faisiez ne me surprit point; j'en savois les raisons, & je vis dans votre sage conduite celle de sa durée. Par égard pour vous j'imitai votre réserve, & ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour de vous-même un aveu que je voyois à chaque instant sur le bord de vos levres. Je ne me suis trompé en rien; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choisir une épouse, je desirai d'avoir en elle une compagne aimable, sage, heureuse. Les deux premieres conditions sont remplies. Mon enfant, j'espere que la troisieme ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts pour ne l'interrompre que par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui sauter au cou en m'écriant; mon cher mari! ô le meilleur & le plus aimé des hommes! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, si ce n'est le vô-

tre, & d'être mieux mérité..... vous êtes heureuſe autant qu'il ſe peut, a-t-il dit en m'interrompant; vous méritez de l'être; mais il eſt tems de jouir en paix d'un bonheur qui vous a juſqu'ici coûté bien des ſoins. Si votre fidélité m'eût ſuffi, tout étoit fait du moment que vous me la promîtes; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fût facile & douce, & c'eſt à la rendre telle que nous nous ſommes tous deux occupés de concert ſans nous en parler. Julie, nous avons réuſſi, mieux que vous ne penſez, peut-être. Le ſeul tort que je vous trouve eſt de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, & de vous eſtimer moins que votre prix. La modeſtie extrême a ſes dangers ainſi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au-delà de nos forces les rend impuiſſantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles. La véritable prudence conſiſte à les bien connoître & à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée qui déploroit ſa foibleſſe en s'y livrant; vous êtes la plus vertueuſe des femmes, qui ne connoît d'autres loix que celles

du devoir & de l'honneur, & à qui le trop vif souvenir de ses fautes est la seule faute qui reste à reprocher. Loin de prendre encore contre vous-même des précautions injurieuses, apprenez donc à compter sur vous pour pouvoir y compter davantage. Ecartez d'injustes défiances capables de réveiller quelquefois les sentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir sçu choisir un honnête homme dans un âge où il est si facile de s'y tromper, & d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami sous les yeux de votre mari même. A peine vos liaisons me furent-elles connues que je vous estimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthousiasme vous avoit tous deux égarés; il n'agit que sur les belles ames; il les perd quelquefois, mais c'est par un attrait qui ne séduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union la relâcheroit sitôt qu'elle deviendroit criminelle, & que le vice pouvoit entrer dans des cœurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

Dès-lors je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne faloit point rompre; que votre mutuel attachement

tenoit à tant de chofes louables, qu'il faloit plutôt le regler que l'anéantir; & qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre fans perdre beaucoup de fon prix. Je favois que les grands combats ne font qu'irriter les grandes paffions, & que fi les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée eft capable de l'abattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer fa févérité. Je nourris fon amitié pour vous, dit-il à St. Preux; j'en ôtai ce qui pouvoit y refter de trop, & je crois vous avoir confervé de fon propre cœur plus peut-être qu'elle ne vous en eût laiffé, fi je l'euffe abandonné à lui-même.

Mes fuccès m'encouragerent, & je voulus tenter votre guérifon comme j'avois obtenu la fienne; car je vous eftimois & malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtînt des belles ames avec de la confiance & de la franchife. Je vous ai vu, vous ne m'avez point trompé; vous ne me tromperez point, & quoique vous ne foyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne penfez, & fuis plus content de vous que vous ne l'êtes

vous-même. Je vois bien que ma conduite a l'air bizarre & choque toutes les maximes communes ; mais les maximes deviennent moins générales à mesure qu'on lit mieux dans les cœurs, & le mari de Julie ne doit pas se conduire comme un autre homme. Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partoit d'un homme tranquille ; soyez ce que vous êtes & nous serons tous contens. Le danger n'est que dans l'opinion ; n'ayez pas peur de vous & vous n'aurez rien à craindre ; ne songez qu'au présent & je vous réponds de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage ; mais si mes projets s'accomplissent & que mon espoir ne m'abuse pas, nos destinées seront mieux remplies & vous serez tous deux plus heureux que si vous aviez été l'un à l'autre.

En se levant il nous embrassa, & voulut que nous nous embrassassions aussi, dans ce lieu .... dans ce lieu même où jadis ...... Claire, ô bonne Claire ! combien tu m'as toujours aimée ! Je n'en fis aucune difficulté. Hélas ! que j'aurois eu tort d'en faire ! Ce baiser n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le bosquet redoutable.

Je m'en félicitai triftement, & je connus que mon cœur étoit plus changé que jufques-là je n'avois ofé le croire.

Comme nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, & me montrant ce bofquet dont nous fortions, il me dit en riant : Julie, ne craignez plus cet afyle, il vient d'être profané. Tu ne veux pas me croire, coufine, mais je te jure qu'il a quelque don furnaturel pour lire au fond des cœurs : Que le Ciel le lui laiffe toujours! avec tant de fujets de me méprifer, c'eft fans doute à cet art que je dois fon indulgence.

Tu ne vois point encore ici de confeil à donner : patience, mon ange, nous y voici ; mais la converfation que je viens de te rendre étoit néceffaire à l'éclairciffement du refte.

En nous en retournant, mon mari, qui depuis long-tems eft attendu à Etange, m'a dit qu'il comptoit partir demain pour s'y rendre, qu'il te verroit en paffant, & qu'il y refteroit cinq ou fix jours. Sans dire tout ce que je penfois d'un départ auffi déplacé, j'ai repréfenté qu'il ne me paroiffoit pas affez indifpenfable pour obliger M. de Wolmar à quitter un hôte qu'il avoit lui-

même appellé dans sa maison. Voulez-vous, a-t-il repliqué, que je lui fasse mes honneurs pour l'avertir qu'il n'est pas chez lui ? Je suis pour l'hospitalité des Valaisans. J'espere qu'il trouve ici leur franchise & qu'il nous laisse leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit pas m'entendre, j'ai pris un autre tour & tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un séjour qui a ses beautés & même de celles que vous aimez ; vous visiterez le patrimoine de mes peres & le mien ; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vue vous soit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château ressembloit à celui de Milord Edouard qui .... mais heureusement j'ai eu le tems de me mordre la langue. Il m'a répondu tout simplement que j'avois raison, & qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui sembloit vouloir me pousser à bout, a repliqué qu'il devoit faire ce qui lui plaisoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou rester ? Rester, a-t-il dit sans balancer. Hé bien ! restez, a repris mon mari en lui serrant la main : homme honnête &

vrai, je suis très-content de ce mot là. Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-dessus devant le tiers qui nous écoutoit. J'ai gardé le silence, & n'ai pu cacher si bien mon chagrin que mon mari ne s'en soit apperçu. Quoi donc, a-t-il repris d'un air mécontent, dans un moment où St. Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre cause contre vous-même, & Madame de Wolmar se contenteroit-elle d'une vertu qui eût besoin de choisir ses occasions ? Pour moi, je suis plus difficile ; je veux devoir la fidélité de ma femme à son cœur & non pas au hazard, & il ne me suffit pas qu'elle garde sa foi ; je suis offensé qu'elle en doute.

Ensuite il nous a menés dans son cabinet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant sortir d'un tiroir, avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux mêmes de toutes les lettres que je croyois avoir vu brûler autrefois par Babi, dans la chambre de ma mere. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant, les fondemens de ma sécurité ; s'ils me trompoient, ce seroit une folie de compter sur rien de ce que

respectent les hommes. Je remets ma femme & mon honneur en dépôt à celle qui, fille & séduite, préféroit un acte de bienfaisance à un rendez-vous unique & sûr. Je confie Julie épouse & mere à celui qui maître de contenter ses desirs sçut respecter Julie amante & fille. Que celui de vous deux qui se méprise assez pour penser que j'ai tort le dise, & je me rétracte à l'instant. Cousine, crois-tu qu'il fût aisé d'oser répondre à ce langage.

J'ai pourtant cherché un moment dans l'après-midi pour prendre en particulier mon mari, & sans entrer dans des raisonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pousser fort loin, je me suis bornée à lui demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés sur le champ; je les emploie à t'envoyer cet exprès & à attendre ta réponse, pour savoir ce que je dois faire.

Je sais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, & celui qui ne me refusa jamais rien, ne me refusera pas une si légere grace. Mais, ma chere, je vois qu'il prend plaisir à la confiance qu'il me témoigne, & je crains de perdre une partie de son estime, s'il croit que j'aie besoin

de plus de réserve qu'il ne m'en permet. Je sais bien encore que je n'ai qu'à dire un mot à St. Preux, & qu'il n'hésitera pas à l'accompagner : mais mon mari prendra-t-il ainsi le change, & puis-je faire cette démarche sans conserver sur St. Preux un air d'autorité, qui sembleroit lui laisser à son tour quelque sorte de droits ? Je crains, d'ailleurs, qu'il n'infere de cette précaution que je la sens nécessaire, & ce moyen, qui semble d'abord le plus facile, est peut-être au fond le plus dangereux. Enfin je n'ignore pas que nulle considération ne peut être mise en balance avec un danger réel ; mais ce danger existe-t-il en effet ? Voilà précisément le doute que tu dois résoudre.

Plus je veux sonder l'état présent de mon ame, plus j'y trouve de quoi me rassurer. Mon cœur est pur, ma conscience est tranquille, je ne sens ni trouble ni crainte, & dans tout ce qui se passe en moi, ma sincérité vis-à-vis de mon mari ne me coûte aucun effort. Ce n'est pas que certains souvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendrissement dont il vaudroit mieux être exempte ; mais bien loin que ces souvenirs soient produits par la vue de

celui qui les a causés, ils me semblent plus rares depuis son retour, & quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne sais par quelle bizarrerie il m'est plus doux de penser à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas même besoin du secours de la vertu pour être paisible en sa présence, & que quand l'horreur du crime n'existeroit pas, les sentimens qu'elle a détruits auroient bien de la peine à renaître.

Mais, mon ange, est-ce assez que mon cœur me rassure, quand la raison doit m'alarmer? J'ai perdu le droit de compter sur moi. Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice? Comment me fier à des sentimens qui m'ont tant de fois abusée? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tentation; & braver des périls où l'on a succombé, n'est-ce pas vouloir succomber encore?

Pese toutes ces considérations, ma cousine, tu verras que quand elles seroient vaines par elles-mêmes, elles sont assez graves par leur objet pour mériter qu'on y songe. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont mise. Marque-moi comment je dois me com-

porter dans cette occasion délicate ; car mes erreurs passées ont altéré mon jugement, & me rendent timide à me déterminer sur toutes choses. Quoique tu penses de toi-même, ton ame est calme & tranquille, j'en suis sûre ; les objets s'y peignent tels qu'ils sont ; mais la mienne toujours émue comme une onde agitée les confond & les défigure. Je n'ose plus me fier à rien de ce que je vois ni de ce que je sens, & malgré de si longs repentirs, j'éprouve avec douleur que le poids d'une ancienne faute est un fardeau qu'il faut porter toute sa vie.

LETTRE XIII.

Réponse de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Pauvre cousine ! Que de tourmens tu te donnes sans cesse avec tant de sujets de vivre en paix ! Tout mon mal vient de toi, ô Israël ! Si tu suivois tes propres regles ; que dans les choses de sentiment tu n'écoutasses que la

voix

voix intérieure, & que ton cœur fit taire ta raiſon, tu te livrerois ſans ſcrupule à la ſécurité qu'il t'inſpire, & tu ne t'efforcerois point contre ſon témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

Je t'entends, je t'entends bien, ma Julie; plus ſûre de toi que tu ne feins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes paſſées ſous prétexte d'en prévenir de nouvelles, & tes ſcrupules ſont bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine impoſée à la témérité qui t'a perdue autrefois? Tu compares les tems; y penſes-tu? Compare auſſi les conditions, & ſouviens-toi que je te reprochois alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

Tu t'abuſes, ma chére enfant; on ne ſe donne point ainſi le change à ſoi-même: ſi l'on peut s'étourdir ſur ſon état en n'y penſant point, on le voit tel qu'il eſt ſitôt qu'on veut s'en occuper, & l'on ne ſe déguiſe pas plus ſes vertus que ſes vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humilité. Défie-toi de cette dangereuſe vertu qui ne fait qu'animer l'amour-propre en le concentrant, &

crois que la noble franchise d'une ame droite est préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la sagesse, il en faut aussi dans les précautions qu'elle inspire, de peur que des soins ignominieux à la vertu n'avilissent l'ame, & n'y réalisent un danger chimérique à force de nous en alarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une chûte il faut se tenir debout, & que s'incliner du côté opposé à celui où l'on est tombé, c'est le moyen de tomber encore ? Cousine, tu fus amante comme Héloïse, te voilà dévote comme elle; plaise à Dieu que ce soit avec plus de succès ! En vérité, si je connoissois moins ta timidité naturelle, tes terreurs feroient capables de m'effrayer à mon tour, & si j'étois aussi scrupuleuse, à force de craindre pour toi, tu me ferois trembler pour moi-même.

Penses-y mieux, mon aimable amie; toi dont la morale est aussi facile & douce qu'elle est honnête & pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude & qui sort de ton caractere dans tes maximes sur la séparation des sexes. Je conviens avec toi qu'ils ne doivent pas vivre ensemble ni d'une même maniere;

mais regarde si cette importante regle n'auroit pas besoin de plusieurs distinctions dans la pratique, s'il faut l'appliquer indifféremment & sans exception aux femmes & aux filles, à la société générale & aux entretiens particuliers, aux affaires & aux amusemens, & si la décence & l'honnêteté qui l'inspirent ne la doivent pas quelquefois tempérer? Tu veux qu'en un pays de bonnes mœurs où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des assemblées où les jeunes gens des deux sexes puissent se voir, se connoître & s'assortir, mais tu leur interdis avec grande raison toute entrevue particuliere. Ne seroit-ce pas tout le contraire pour les femmes & les meres de famille qui ne peuvent avoir aucun intérêt légitime à se montrer en public, que les soins domestiques retiennent dans l'intérieur de leur maison, & qui ne doivent s'y refuser à rien de convenable à la maîtresse du logis? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller régler des comptes avec un banquier; mais s'il survient un honnête homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec

lui de quelque affaire, refuferas-tu de recevoir fon hôte en fon abfence & de lui faire les honneurs de ta maifon, de peur de te trouver tête-à-tête avec lui ? Remonte au principe & toutes les regles s'expliqueront. Pourquoi penfons-nous que les femmes doivent vivre retirées & féparées des hommes ? Ferons-nous cette injure à notre fexe de croire que ce foit par des raifons tirées de fa foibleffe, & feulement pour éviter le danger des tentations ? Non, ma chére, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille fans ceffe environnée d'objets qui nourriffent en elle des fentimens d'honneur, & livrée aux plus refpectables devoirs de la nature. Ce qui nous fépare des hommes, c'eft la nature elle-même qui nous prefcrit des occupations différentes ; c'eft cette douce & timide modeftie, qui, fans fonger précifément à la chafteté, en eft la plus fûre gardienne ; c'eft cette réferve attentive & piquante qui, nourriffant à la fois dans les cœurs des hommes & les defirs & le refpect, fert pour ainfi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne font pas exceptés de la regle. Voilà pour-

quoi les femmes les plus honnêtes conſervent en général le plus d'aſcendant ſur leurs maris ; parce qu'à l'aide de cette ſage & diſcrete réſerve, ſans caprice & ſans refus, elles ſavent au ſein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine diſtance , & les empêchent de jamais ſe raſſaſier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton précepte eſt trop général pour ne pas comporter des exceptions , & que n'étant point fondé ſur un devoir rigoureux, la même bienſéance qui l'établit, peut quelquefois en diſpenſer.

La circonſpection que tu fondes ſur tes fautes paſſées eſt injurieuſe à ton état préſent ; je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, & j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raiſon. Comment le rempart qui défend ta perſonne n'a-t-il pu te garantir d'une crainte ignominieuſe ? Comment ſe peut-il que ma couſine, ma ſœur, mon amie, ma Julie confonde les foibleſſes d'une fille trop ſenſible avec les infidélités d'une femme coupable ? Regarde tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doive élever & ſoutenir ton ame. Ton mari qui en préſume tant & dont tu as l'eſtime à juſtifier ; tes enfans que tu veux

former au bien & qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour mere ; ton vénérable pere qui t'eſt ſi cher, qui jouit de ton bonheur & s'illuſtre de ſa fille plus même que de ſes ayeux ; ton amie dont le ſort dépend du tien & à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué ; ſa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux inſpirer ; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta perſonne, & qui te reſpecte encore plus que tu ne le redoutes ; toi-même, enfin, qui trouves dans ta ſageſſe le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, & qui ne voudras jamais perdre en un moment le fruit de tant de peines, combien de motifs capables d'animer ton courage te font honte de t'oſer défier de toi ! Mais pour répondre de ma Julie, qu'ai-je beſoin de conſidérer ce qu'elle eſt ? Il me ſuffit de ſavoir ce qu'elle fut durant les erreurs qu'elle déplore. Ah ! ſi jamais ton cœur eût été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours : mais dans l'inſtant même où tu croyois l'enviſager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eût fait préſente, par celle qu'elle t'inſpira dès qu'y penſer eût été la commettre.

Je me souviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois, qu'il y a des pays où la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, quoique l'adultere d'une femme y porte le doux nom de galanterie, & où l'on se dédommage ouvertement étant mariée de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je sais quelles maximes regnent là-dessus dans le grand monde où la vertu n'est rien, où tout n'est que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en est ridicule contre l'usage qui les autorise. Mais toi, Julie, ô toi, qui brûlant d'une flamme pure & fidelle n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, & n'avois rien à te reprocher entre le Ciel & toi; toi qui te faisois respecter au milieu de tes fautes; toi qui livrée à d'impuissans regrets nous forçois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus; toi qui t'indignois de supporter ton propre mépris, quand tout sembloit te rendre excusable; oses-tu redouter le crime après avoir payé si cher ta foiblesse? Oses-tu craindre de valoir moins aujourd'hui que dans les tems qui t'ont tant coûté de larmes? Non, ma chére, loin que tes anciens

égaremens doivent t'alarmer ils doivent animer ton courage; un repentir fi cuifant ne mene point au remords, & quiconque eft fi fenfible à la honte ne fait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eût des foutiens contre fa foibleffe; ce font ceux qui s'offrent à toi; fi jamais une ame forte a pu fe foutenir elle-même, la tienne a-t-elle befoin d'appui? Dis-moi donc quels font les raifonnables motifs de crainte? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel, où même après ta défaite, l'honneur, le devoir n'ont ceffé de réfifter & ont fini par vaincre. Ah Julie! croirai-je qu'après tant de tourmens & de peines, douze ans de pleurs & fix ans de gloire te laiffent redouter une épreuve de huit jours? En deux mots, fois fincere avec toi-même; fi le péril exifte, fauve ta perfonne & rougis de ton cœur; s'il n'exifte pas, c'eft outrager ta raifon, c'eft flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignores-tu qu'il eft des tentations déshonorantes qui n'approcherent jamais d'une ame honnête, qu'il eft même honteux de les vaincre, & que fe précautionner contre elles eft moins s'humilier que s'avillir?

Je ne prétends pas te donner mes

raiſons pour invincibles, mais te montrer ſeulement qu'il y en a qui combattent les tiennes, & cela ſuffit pour autoriſer mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi qui ne ſais pas te rendre juſtice, ni à moi qui dans tes défauts n'ai jamais ſçu voir que ton cœur, & t'ai toujours adorée; mais à ton mari qui te voit telle que tu es, & te juge exactement ſelon ton mérite. Prompte, comme tous les gens ſenſibles, à mal juger de ceux qui ne le ſont pas, je me défiois de ſa pénétration dans les ſecrets des cœurs tendres; mais depuis l'arrivée de notre voyageur, je vois par ce qu'il m'écrit qu'il lit très-bien dans les vôtres, & que pas un des mouvemens qui s'y paſſent n'échappe à ſes obſervations. Je les trouve même ſi fines & ſi juſtes que j'ai rebrouſſé preſque à l'autre extrêmité de mon premier ſentiment, & je croirois volontiers que les hommes froids qui conſultent plus leurs yeux que leur cœur jugent mieux des paſſions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par ſe mettre à la place des autres, & ne ſavent jamais voir que ce qu'ils ſentent. Quoi qu'il en ſoit, M. de Wolmar te

connoit bien, il t'estime, il t'aime; & son sort est lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laisses l'entiere direction de ta conduite sur laquelle tu crains de t'abuser? Peut-être sentant approcher la vieillesse, veut-il par des épreuves propres à le rassurer prévenir les inquiétudes jalouses qu'une jeune femme inspire ordinairement à un vieux mari; peut-être le dessein qu'il a demande-t-il que tu puisses vivre familierement avec ton ami, sans alarmer ni ton époux ni toi-même; peut-être veut-il seulement te donner un témoignage de confiance & d'estime digne de celle qu'il a pour toi. Il ne faut jamais se refuser à de pareils sentimens comme si l'on n'en pouvoit soutenir le poids; & pour moi, je pense en un mot que tu ne peux mieux satisfaire à la prudence & à la modestie qu'en te rapportant de tout à sa tendresse & à ses lumieres.

Veux-tu, sans désobliger M. de Wolmar te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, & prévenir un danger qui n'existe plus? Restée seule avec le philosophe, prends contre lui toutes les précautions superflues qui t'auroient été jadis si nécessaires; impose-toi la même

réserve, que si avec ta vertu tu pouvois te défier encore de ton cœur & du sien. Evite les conversations trop affectueuses, les tendres souvenirs du passé; interromps ou préviens les trop longs tête-à-tête; entoure-toi sans cesse de tes enfans; reste peu seule avec lui dans la chambre, dans l'Elisée, dans le bosquet malgré la profanation. Surtout prends ces mesures d'une maniere si naturelle qu'elles semblent un effet du hazard, & qu'il ne puisse imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau; tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas exposer. Prends le tems de cette absence pour te donner cet amusement, en laissant tes enfans sous la garde de la Fanchon. C'est le moyen de te livrer sans risque aux doux épanchemens de l'amitié, & de jouir paisiblement d'un long tête-à-tête sous la protection des Bateliers, qui voient sans entendre, & dont on ne peut s'éloigner avant de penser à ce qu'on fait.

Il me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en suis sûre; c'est de faire en l'absence de ton mari un journal fidele

pour lui être montré à son retour, & de songer au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes; mais une ame franche & incapable de mauvaise foi a contre le vice bien des ressources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Au reste, puisque ton mari doit me voir en passant, il me dira, j'espere, les véritables raisons de son voyage, &, si je ne les trouve pas solides, ou je le détournerai de l'achever, ou quoi qu'il arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire : c'est sur quoi tu peux compter. En attendant en voilà je pense plus qu'il n'en faut pour te rassurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie, je te connois trop bien pour ne pas répondre de toi autant & plus que de moi-même. Tu seras toujours ce que tu dois & que tu veux être. Quand tu te livrerois à la seule honnêteté de ton ame, tu ne risquerois rien encore; car je n'ai point de foi aux défaites imprévues ; on a beau

couvrir du vain nom de foibleſſes des fautes toujours volontaires ; jamais femme ne ſuccombe qu'elle n'ait voulu ſuccomber, & ſi je penſois qu'un pareil ſort pût t'attendre, crois-moi, crois-en ma tendre amitié, crois-en tous les ſentimens qui peuvent naître dans le cœur de ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt trop ſenſible à t'en garantir pour t'abandonner à toi ſeule.

Ce que M. de Wolmar t'a déclaré des connoiſſances qu'il avoit avant ton mariage me ſurprend peu : tu ſais que je m'en ſuis toujours doutée ; & je te dirai de plus que mes ſoupçons ne ſe ſont pas bornés aux indiſcrétions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un homme droit & vrai comme ton pere, & qui avoit tout au moins des ſoupçons lui-même, pût ſe réſoudre à tromper ſon gendre & ſon ami. Que s'il t'engageoit ſi fortement au ſecret, c'eſt que la maniere de le révéler devenoit fort différente de ſa part ou de la tienne, & qu'il vouloit ſans doute y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il ſavoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvoyer ton exprès, nous cauſerons de tout cela plus à loiſir dans un mois d'ici.

Adieu, petite coufine, c'eft affez prêcher la prêcheufe ; reprends ton ancien métier, & pour caufe. Je me fens toute inquiete de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires en me hâtant de les finir, & ne fais gueres ce que je fais. Ah Chaillot !.... Chaillot ! fi j'étois moins folle...... mais j'efpere de l'être toujours.

P. S. A propos ; j'oubliois de faire compliment à ton Alteffe. Dis-moi, je t'en prie ; Monfeigneur ton mari eft-il Atteman, Knès, ou Boyard ? Pour moi je croirai jurer s'il faut t'appeller Madame la Boyarde (1).

O pauvre enfant ! Toi qui as tant gémi d'être née Demoifelle, te voilà bien chanceufe d'être la femme d'un Prince ! Entre nous, cependant, pour une Dame de fi grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturieres. Ne fais-tu pas que les petits fcrupules ne conviennent qu'aux petites gens, & qu'on rit d'un enfant de bonne maifon qui prétend être fils de fon pere ?

---

(1) Mde. d'Orbe ignoroit apparemment que les deux premiers noms font en effet des titres diftingués, mais qu'un Boyard n'eft qu'un fimple gentilhomme.

LETTRE XIV.

DE M. DE WOLMAR

A Mde. D'ORBE.

JE pars pour Etange, petite cousine, je m'étois proposé de vous voir en allant ; mais un retard dont vous êtes cause me force à plus de diligence, & j'aime mieux coucher à Lausanne en revenant, pour y passer quelques heures de plus avec vous. Aussi bien j'ai à vous consulter sur plusieurs choses dont il est bon de vous parler d'avance, afin que vous ayez le tems d'y réfléchir avant de m'en dire votre avis.

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au sujet du jeune homme, avant que sa présence eût confirmé la bonne opinion que j'en avois conçue. Je crois déjà m'être assez assuré de lui pour vous confier entre nous que ce projet est de le charger de l'éducation de mes enfans. Je n'ignore pas que ces soins importans sont le principal devoir d'un pere ; mais quand il sera tems de

les prendre, je ferai trop âgé pour les remplir, & tranquille & contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeuneffe. D'ailleurs, par la raifon qui vous eft connue (1), Julie ne me verroit point fans inquiétude prendre une fonction dont j'aurois peine à m'acquitter à fon gré. Comme par mille autres raifons, votre fexe n'eft pas propre à ces mêmes foins, leur mere s'occupera toute entiere à bien élever fon Henriette ; je vous deftine pour votre part le gouvernement du ménage fur le plan que vous trouverez établi & que vous avez approuvé ; la mienne fera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maifon, & de goûter dans ma vieilleffe un repos qui fera leur ouvrage.

J'ai toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier fes enfans à des mains mercenaires, & je n'ai pu blâmer fes fcrupules. Le refpectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne fauroit payer, tant

(1) Cette raifon n'eft pas connue encore du Lecteur ; mais il eft prié de ne pas s'impatienter.

de vertus qui ne sont point à prix, qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumieres d'un maître; il n'y a qu'un ami très-tendre à qui son cœur puisse inspirer le zele d'un pere; & le génie n'est gueres à vendre, encore moins l'attachement.

Votre ami m'a paru réunir en lui toutes les qualités convenables, & si j'ai bien connu son ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire dans ces enfans chéris celle de leur mere. Le seul obstacle que je puisse prévoir, est dans son affection pour Milord Edouard, qui lui permettra difficilement de se détacher d'un ami si cher & auquel il a de si grandes obligations; à moins qu'Edouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire, & comme vous avez beaucoup d'empire sur son esprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

Vous avez à présent, petite cousine, la clef de toute ma conduite qui ne peut que paroître fort bizarre sans cette

explication, & qui, j'eſpere, aura déſormais l'approbation de Julie & la vôtre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne m'a fait tenter des moyens qui feroient impraticables avec une autre. Si je la laiſſe en toute confiance avec ſon ancien amant ſous la ſeule garde de ſa vertu, je ſerois inſenſé d'établir dans ma maiſon cet amant, avant de m'aſſurer qu'il eût pour jamais ceſſé de l'être, & comment pouvoir m'en aſſurer, ſi j'avois une épouſe ſur laquelle je comptaſſe moins?

Je vous ai vu quelquefois ſourire à mes obſervations ſur l'amour; mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous ni femme au monde, avec toute la ſubtilité qu'on prête à votre ſexe, n'euſſiez jamais faite, dont pourtant vous ſentirez peut-être l'évidence au premier inſtant, & que vous tiendrez au moins pour démontrée quand j'aurai pu vous expliquer ſur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens ſont plus amoureux que jamais, ce n'eſt pas, ſans doute, une merveille à vous apprendre. De vous aſſurer au contraire qu'ils ſont parfaitement gué-

ris ; vous savez ce que peuvent la raison, la vertu, ce n'est pas là, non plus, leur plus grand miracle : mais que ces deux opposés soient vrais en même tems ; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, & qu'il ne regne plus entre eux qu'un honnête attachement ; qu'ils soient toujours amans & ne soient plus qu'amis ; c'est, je pense, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, & ce qui est pourtant selon l'exacte vérité.

Telle est l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, soit dans leurs discours soit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie au sujet du portrait, a servi plus que tout le reste à m'en éclaircir le mystere, & je vois qu'ils sont toujours de bonne foi, même en se démentant sans cesse. Quand je dis eux, c'est sur-tout le jeune homme que j'entends, car pour votre amie on n'en peut parler que par conjecture : un voile de sagesse & d'honnêteté fait tant de replis autour de son cœur, qu'il n'est plus possible à l'œil humain d'y pénétrer, pas même au sien propre. La seule chose qui me fait soupçonner

qu'il lui reste quelque défiance à vaincre, est qu'elle ne cesse de chercher en elle-même ce qu'elle feroit si elle étoit tout-à-fait guérie, & le fait avec tant d'exactitude, que si elle étoit réellement guérie, elle ne le feroit pas si bien.

Pour votre ami, qui bien que vertueux s'effraye moins des sentimens qui lui restent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans sa premiere jeunesse; mais je les vois sans avoir droit de m'en offenser. Ce n'est pas de Julie de Wolmar qu'il est amoureux, c'est de Julie d'Etange; il ne me hait point comme le possesseur de la personne qu'il aime, mais comme le ravisseur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'est point sa maitresse, la mere de deux enfans n'est plus son ancienne écoliere. Il est vrai qu'elle lui ressemble beaucoup & qu'elle lui en rappelle souvent le souvenir. Il l'aime dans le tems passé : voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

Ceci n'est pas une vaine subtilité, petite cousine, c'est une observation très-solide qui, étendue à d'autres amours, auroit peut-être une applica-

tion bien plus générale qu'il ne paroit. Je pense même qu'elle ne feroit pas difficile à expliquer en cette occasion par vos propres idées. Le tems où vous séparâtes ces deux amans fut celui où leur passion étoit à son plus haut point de véhémence. Peut-être s'ils fussent restés plus long-tems ensemble, se seroient-ils peu à peu refroidis ; mais leur imagination vivement émue les a sans cesse offerts l'un à l'autre tels qu'ils étoient à l'instant de leur séparation. Le jeune homme ne voyant point dans sa maîtresse les changemens qu'y faisoit le progrès du tems, l'aimoit telle qu'il l'avoit vue, & non plus telle qu'elle étoit (2). Pour le rendre

(2) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, & vous voulez inspirer des feux constans ? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur ; soyez toujours la même & l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse & vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer ; ce n'est pas chercher des cœurs constans, c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

heureux, il n'étoit pas queſtion ſeulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge & dans les mêmes circonſtances où elle s'étoit trouvée au tems de leurs premieres amours ; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis. Elle eſt devenue plus belle, mais elle a changé ; ce qu'elle a gagné tourne en ce ſens à ſon préjudice ; car c'eſt de l'ancienne & non pas d'une autre qu'il eſt amoureux.

L'erreur qui l'abuſe & le trouble eſt de confondre les tems & de ſe reprocher ſouvent comme un ſentiment actuel, ce qui n'eſt que l'effet d'un ſouvenir trop tendre ; mais je ne ſais s'il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le déſabuſer. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de ſon erreur, que de ſes lumieres. Lui découvrir le véritable état de ſon cœur feroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime ; ce feroit lui donner une affliction dangereuſe en ce que l'état de triſteſſe eſt toujours favorable à l'amour.

Délivré des ſcrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être avec plus de complaiſance des ſouvenirs qui doivent s'éteindre ; il en parleroit avec moins

de réserve, & les traits de sa Julie ne sont pas tellement effacés en Madame de Wolmar qu'à force de les y chercher il ne les y pût retrouver encore. J'ai pensé qu'au lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits & qui sert d'encouragement pour achever, il faloit lui faire perdre la mémoire des tems qu'il doit oublier, en substituant adroitement d'autres idées à celles qui lui sont si chéres. Vous qui contribuâtes à les faire naître pouvez plus contribuer que personne à les effacer; mais c'est seulement quand vous serez tout-à-fait avec nous que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela; charge qui, si je ne me trompe, ne vous sera pas fort onéreuse. En attendant, je cherche à le familiariser avec les objets qui l'effarouchent, en les lui présentant de maniere qu'ils ne soient plus dangereux pour lui. Il est ardent, mais foible & facile à subjuguer. Je profite de cet avantage en donnant le change à son imagination. A la place de sa maîtresse je le force de voir toujours l'épouse d'un honnête homme & la mere de mes enfans: j'efface un tableau par un autre, & couvre le passé du présent. On mene un coursier om-

brageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en soit plus effrayé. C'est ainsi qu'il en faut user avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore quand leur cœur est déjà refroidi, & leur offre dans l'éloignement des monstres qui disparoissent à leur approche.

Je crois bien connoitre les forces de l'un & de l'autre, je ne les expose qu'à des épreuves qu'ils peuvent soutenir; car la sagesse ne consiste pas à prendre indifféremment toutes sortes de précautions, mais à choisir celles qui sont utiles & à négliger les superflues. Les huit jours pendant lesquels je les vais laisser ensemble suffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais sentimens & connoître ce qu'ils sont réellement l'un à l'autre. Plus ils se verront seul-à-seul, plus ils comprendront aisément leur erreur en comparant ce qu'ils sentiront avec ce qu'ils auroient autrefois senti dans une situation pareille. Ajoutez qu'il leur importe de s'accoutumer sans risque à la familiarité dans laquelle ils vivront nécessairement si mes vues sont remplies. Je vois par la conduite de Julie qu'elle a reçu de vous des conseils qu'elle ne pouvoit refuser de suivre sans se faire tort. Quel plaisir

je prendrois à lui donner cette preuve que je sens tout ce qu'elle vaut, si c'étoit une femme auprès de laquelle un mari pût se faire un mérite de sa confiance ! Mais quand elle n'auroit rien gagné sur son cœur, sa vertu resteroit la même ; elle lui coûteroit davantage, & ne triompheroit pas moins. Au lieu que s'il lui reste aujourd'hui quelque peine intérieure à souffrir, ce ne peut être que dans l'attendrissement d'une conversation de réminiscence qu'elle ne saura que trop pressentir, & qu'elle évitera toujours. Ainsi vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les regles ordinaires, mais par les vues qui me l'inspirent, & par le caractere unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, petite cousine, jusqu'à mon retour. Quoique je n'aie pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige pas que vous lui en fassiez un mystere. J'ai pour maxime de ne point interposer de secrets entre les amis : ainsi je remets ceux-ci à votre discrétion ; faites-en l'usage que la prudence & l'amitié vous inspireront : je sais que vous ne ferez rien que pour le mieux & le plus honnête.

LETTRE XV.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

M. De Wolmar partit hier pour Etange, & j'ai peine à concevoir l'état de tristesse où m'a laissé son départ. Je crois que l'éloignement de sa femme m'affligeroit moins que le sien. Je me sens plus contraint qu'en sa présence même : un morne silence regne au fond de mon cœur ; un effroi secret en étouffe le murmure, &, moins troublé de desirs que de craintes, j'éprouve les terreurs du crime sans en avoir les tentations.

Savez-vous, Milord, où mon ame se rassure & perd ces indignes frayeurs ? Auprès de Madame de Wolmar. Sitôt que j'approche d'elle sa vue appaise mon trouble, ses regards épurent mon cœur. Tel est l'ascendant du sien qu'il semble toujours inspirer aux autres le sentiment de son innocence, & le re-

pos qui en est l'effet. Malheureusement pour moi sa regle de vie ne la livre pas toute la journée à la société de ses amis, & dans les momens que je suis forcé de passer sans la voir, je souffrirois moins d'être plus loin d'elle.

Ce qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me sens accablé; c'est un mot qu'elle me dit hier après le départ de son mari. Quoique jusqu'à cet instant elle eût fait assez bonne contenance, elle le suivit long-tems des yeux avec un air attendri que j'attribuai d'abord au seul éloignement de cet heureux époux; mais je conçus à son discours que cet attendrissement avoit encore une autre cause qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons, me dit-elle, & vous savez s'il m'est cher. Ne croyez pas pourtant que le sentiment qui m'unit à lui, aussi tendre & plus puissant que l'amour, en ait aussi les foiblesses. S'il nous en coûte quand la douce habitude de vivre ensemble est interrompue, l'espoir assuré de la reprendre bientôt nous console. Un état aussi permanent laisse peu de vicissitudes à craindre, & dans une absence de quelques jours, nous sentons moins la peine d'un si court intervalle

que le plaisir d'en envisager la fin. L'affliction que vous lisez dans mes yeux vient d'un sujet plus grave, & quoiqu'elle soit relative à M. de Wolmar, ce n'est point son éloignement qui la cause.

Mon cher ami, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, il n'y a point de vrai bonheur sur la terre. J'ai pour mari le plus honnête & le plus doux des hommes ; un penchant mutuel se joint au devoir qui nous lie ; il n'a point d'autres desirs que les miens ; j'ai des enfans qui ne donnent & promettent que des plaisirs à leur mere ; il n'y eut jamais d'amitié plus tendre, plus vertueuse, plus aimable que celle dont mon cœur est idolâtre, & je vais passer mes jours avec elle : vous-même contribuez à me les rendre chers en justifiant si bien mon estime & mes sentimens pour vous. Un long & fâcheux procès prêt à finir va ramener dans nos bras le meilleur des peres : tout nous prospere ; l'ordre & la paix regnent dans notre maison ; nos domestiques sont zélés & fideles ; nos voisins nous marquent toute sorte d'attachement, nous jouissons de la bienveillance publique. Favorisée en toutes choses du

Ciel, de la fortune & des hommes, je vois tout concourir à mon bonheur. Un grand secret, un seul chagrin l'empoisonne, & je ne suis pas heureuse. Elle dit ces derniers mots avec un soupir qui me perça l'ame, & auquel je vis trop que je n'avois aucune part. Elle n'est pas heureuse, me dis-je en soupirant à mon tour, & ce n'est plus moi qui l'empêche de l'être!

Cette funeste idée bouleversa dans un instant toutes les miennes & troubla le repos dont je commençois à jouir. Impatient du doute insupportable où ce discours m'avoit jetté, je la pressai tellement d'achever de m'ouvrir son cœur, qu'enfin elle versa dans le mien ce fatal secret & me permit de vous le révéler. Mais voici l'heure de la promenade. Mde. de Wolmar sort actuellement du gynécée pour aller se promener avec ses enfans, elle vient de me le faire dire. J'y cours, Milord, je vous quitte pour cette fois, & remets à reprendre dans une autre lettre le sujet interrompu dans celle-ci.

LETTRE XVI.

DE Mde. DE WOLMAR.

A SON MARI.

JE vous attends mardi comme vous me le marquez, & vous trouverez tout arrangé selon vos intentions. Voyez en revenant Mde. d'Orbe; elle vous dira ce qui s'est passé durant votre absence j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

Wolmar, il est vrai, je crois mériter votre estime; mais votre conduite n'en est pas plus convenable, & vous jouissez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE XVII.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

JE veux, Milord, vous rendre compte d'un danger que nous courûmes ces jours passés, & dont heureusement nous avons été quittes pour la peur & un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part; en la lisant vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de Mde. de Wolmar n'est pas loin du lac, & qu'elle aime les promenades sur l'eau. Il y a trois jours que le désœuvrement où l'absence de son mari nous laisse & la beauté de la soirée nous firent projetter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du soleil nous nous rendîmes au rivage; nous prîmes un bateau avec des filets pour pêcher, trois rameurs, un domestique, & nous nous embarquâmes avec quelques provisions pour le dîner. J'avois pris

un fusil pour tirer des besolets (1) ; mais elle me fit honte de tuer des oiseaux à pure perte, & pour le seul plaisir de faire du mal. Je m'amusois donc à rappeller de tems en tems des gros sifflets, des tiou-tiou, des crenets, des sifflassons (2), & je ne tirai qu'un seul coup de fort loin sur une grêbe que je manquai.

Nous passâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cents pas du rivage. La pêche fut bonne ; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejetter à l'eau. Ce sont, dit-elle, des animaux qui souffrent, délivrons-les ; jouissons du plaisir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération se fit lentement, à contre-cœur, non sans quelques représentations, & je vis aisément que nos gens auroient mieux goûté le poisson qu'ils avoient pris que la morale qui lui sauvoit la vie.

Nous avançâmes ensuite en pleine eau ; puis par une vivacité de jeune

(1) Oiseau de passage sur le lac de Geneve. Le besolet n'est pas bon à manger.

(2) Diverses sortes d'oiseaux du lac de Geneve, tous très-bons à manger.

homme dont il feroit tems de guérir, m'étant mis à *nager* (3), je dirigeai tellement au milieu du lac que nous nous trouvâmes bientôt à plus d'une lieue du rivage (4). Là j'expliquois à Julie toutes les parties du fuperbe horizon qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchures du Rhône dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart de lieue, & femble craindre de fouiller de fes eaux bourbeufes le criftal azuré du lac. Je lui faifois obferver les redans des montagnes, dont les angles correfpondans & paralleles forment dans l'efpace qui les fépare un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes j'aimois à lui faire admirer les riches & charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les coteaux verdoyans & parés de toutes parts forment un tableau raviffant; où la terre partout cultivée & par-tout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigneron

(3) Terme des Bateliers du lac de Geneve. C'eft tenir la rame qui gouverne les autres.

(4) Comment cela? Il s'en faut bien que vis-à-vis de Clarens le lac ait deux lieues de large.

le fruit assuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis lui montrant le Chablais sur la côte opposée, pays non moins favorisé de la nature, & qui n'offre pourtant qu'un spectacle de misere, je lui faisois sensiblement distinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richesse, le nombre & le bonheur des hommes. C'est ainsi, lui disois-je, que la terre ouvre son sein fertile & prodigue ses trésors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle semble sourire & s'animer au doux spectacle de la liberté ; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire les tristes mazures, la bruyere & les ronces qui couvrent une terre à demi-déserte annoncent de loin qu'un maître absent y domine, & qu'elle donne à regret à des esclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Tandis que nous nous amusions agréablement à parcourir ainsi des yeux les côtes voisines, un séchard qui nous poussoit de biais vers la rive opposée, s'éleva, fraîchit considérablement, & quand nous songeâmes à revirer, la résistance se trouva si forte qu'il ne fut plus possible à notre frêle bateau de la

vaincre. Bientôt les ondes devinrent terribles ; il falut regagner la rive de Savoye & tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous & qui est presque le seul lieu de cette côte où la grève offre un abord commode. Mais le vent ayant changé se renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos bateliers, & nous faisoit dériver plus bas le long d'une file de rochers escarpés où l'on ne trouve plus d'asyle.

Nous nous mîmes tous aux rames, & presque au même instant j'eus la douleur de voir Julie saisie du mal de cœur, foible & défaillante au bord du bateau. Heureusement elle étoit faite à l'eau & cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croissoient avec le danger ; le soleil, la fatigue & la sueur nous mirent tous hors d'haleine & dans un épuisement excessif. C'est alors que retrouvant tout son courage Julie animoit le nôtre par ses caresses compatissantes, elle nous essuyoit indistinctement à tous le visage, & mélant dans un vase du vin avec de l'eau de peur d'ivresse, elle en offroit alternativement aux plus épuisés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un si vif éclat que dans

ce moment où la chaleur & l'agitation avoient animé son teint d'un plus grand feu, & ce qui ajoutoit le plus à ses charmes étoit qu'on voyoit si bien à son air attendri que tous ses soins venoient moins de frayeur pour elle que de compassion pour nous. Un instant seulement deux planches s'étant entre-ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau brisé, & dans une exclamation de cette tendre mere j'entendis distinctement ces mots : O mes enfans! faut-il ne vous voir plus? Pour moi dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connusse au vrai l'état du péril, je croyois voir de moment en moment le bateau englouti, cette beauté si touchante se débattre au milieu des flots, & la pâleur de la mort ternir les roses de son visage.

Enfin à force de travail nous remontâmes à Meillerie, & après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit sur soi la reconnoissance de tous les soins que chacun s'étoit donnés, & comme au fort du danger elle n'avoit songé qu'à nous, à

terre il lui sembloit qu'on n'avoit sauvé qu'elle.

Nous dinâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée : Julie qui l'aime extrêmement en mangea peu, & je compris que pour ôter aux bateliers le regret de leur sacrifice, elle ne se soucioit pas que j'en mangeasse beaucoup moi-même. Milord, vous l'avez dit mille fois; dans les petites choses comme dans les grandes cette ame aimante se peint toujours.

Après le diner, l'eau continuant d'être forte & le bateau ayant besoin d'être raccommodé, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil, & songeoit à ma lassitude. J'avois mes vues, ainsi je répondis à tout. Je suis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles : loin de nuire à ma santé ils l'affermissent, & mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuste encore. A l'égard du soleil & du vent, vous avez votre chapeau de paille, nous gagnerons des abris & des bois; il n'est question que de monter entre quelques rochers, & vous qui n'aimez pas la plaine en supporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce

que je voulois, & nous partîmes pendant le dîner de nos gens.

Vous savez qu'après mon exil du Valais, je revins il y a dix ans à Meillerie attendre la permission de mon retour. C'est là que je passai des jours si tristes & si délicieux, uniquement occupé d'elle, & c'est de-là que je lui écrivis une lettre dont elle fut si touchée. J'avois toujours desiré de revoir la retraite isolée qui me servit d'asyle au milieu des glaces, & où mon cœur se plaisoit à converser en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occasion de visiter ce lieu si chéri, dans une saison plus agréable & avec celle dont l'image l'habitoit jadis avec moi, fut le motif secret de ma promenade. Je me faisois un plaisir de lui montrer d'anciens monumens d'une passion si constante & si malheureuse.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des sentiers tortueux & frais, qui montant insensiblement entre les arbres & les rochers, n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant & reconnoissant mes anciens renseignemens, je fus prêt à me trouver mal; mais je me surmontai, je cachai mon trouble, & nous

arrivâmes. Ce lieu solitaire formoit un réduit sauvage & désert; mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux ames sensibles & paroissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuse, & charioit avec bruit du limon, du sable & des pierres. Derriere nous une chaîne de roches inaccessibles séparoit l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les glacieres, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent, incessamment les couvrent depuis le commencement du monde (5). Des forêts de noirs sapins nous ombrageoient tristement à droite. Un grand bois de chênes étoit à gauche au-delà du torrent, & au-dessous de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes, nous séparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnoit le tableau.

(5) Ces montagnes sont si hautes, qu'une demi-heure après le soleil couché leurs sommets sont encore éclairés de ses rayons, dont le rouge forme sur ces cimes blanches une belle couleur de rose qu'on apperçoit de fort loin.

Au milieu de ces grands & superbes objets, le petit terrein où nous étions étaloit les charmes d'un séjour riant & champêtre; quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers, & rouloient sur la verdure en filets de crystal. Quelques arbres fruitiers sauvages penchoient leurs têtes sur les nôtres; la terre humide & fraîche étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnoient, il sembloit que ce lieu désert dût être l'asyle de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature.

Quand nous eûmes atteint ce réduit & que je l'eus quelque tems contemplé: Quoi! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, & ne sentez-vous point quelque émotion secrete à l'aspect d'un lieu si plein de vous? Alors sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher & lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits, & plusieurs vers de Petrarque & du Tasse relatifs à la situation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après si long-tems, j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentimens violens dont

on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence : O Julie ! éternel charme de mon cœur ! Voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidele amant du monde. Voici le séjour où ta chére image faisoit son bonheur, & préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages ; la verdure & les fleurs ne tapissoient point ces compartimens, le cours de ces ruisseaux n'en formoit point les divisions ; ces oiseaux n'y faisoient point entendre leurs ramages ; le vorace épervier, le corbeau funebre & l'aigle terrible des Alpes faisoient seuls retentir de leurs cris ces cavernes, d'immenses glaces pendoient à tous ces rochers ; des festons de neige étoient le seul ornement de ces arbres ; tout respiroit ici les rigueurs de l'hiver & l'horreur des frimats ; les feux seuls de mon cœur me rendoient ce lieu supportable & les jours entiers s'y passoient à penser à toi. Voilà la pierre où je m'asseyois pour contempler au loin ton heureux séjour ; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur ; ces cailloux tranchans me servoient de burin pour graver ton chiffre ; ici je passai le torrent

glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportoit un tourbillon ; là je vins relire & baiser mille fois la derniere que tu m'écrivis ; voilà le bord où d'un œil avide & sombre je mesurois la profondeur de ces abymes ; enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante & jurer de ne te pas survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étois né ! Faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, & regretter le tems que j'y passois à gémir de ton absence ? ...... J'allois continuer, mais Julie, qui me voyant approcher du bord s'étoit effrayée & m'avoit saisi la main, la serra sans mot dire, en me regardant avec tendresse & retenant avec peine un soupir ; puis tout-à-coup détournant la vue & me tirant par le bras : allons nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémissant, mais sans lui répondre, & je quittai pour jamais ce triste réduit comme j'aurois quitté Julie elle-même.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous séparâmes. Elle voulut rester seule, & je continuai

de me promener sans trop savoir où j'allois ; à mon retour le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu & parlant encore moins. Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, & Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, & en m'asseyant à côté d'elle je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal & mesuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant assez gai des bécassines (6) me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristoit. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un Ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brilloit

(6) La bécassine du lac de Genève n'est point l'oiseau qu'on appelle en France du même nom. Le chant plus vif & plus animé de la nôtre, donne au lac durant les nuits d'été un air de vie & de fraîcheur qui rend ses rives encore plus charmantes.

autour de nous, le concours des plus agréables ſenſations, la préſence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuſes.

Je commençai par me rappeller une promenade ſemblable, faite autrefois avec elle durant le charme de nos premieres amours. Tous les ſentimens délicieux qui rempliſſoient alors mon ame s'y retracerent pour l'affliger ; tous les événemens de notre jeuneſſe, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaiſirs,

E tanta fede, e sì dolci memorie,
E sì lungo coſtume (*a*) !

ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur paſſé, tout revenoit, pour augmenter ma miſere préſente, prendre place en mon ſouvenir. C'en eſt fait, diſois-je en moi-même, ces tems... ces tems heureux ne ſont plus ; ils ont diſparu pour jamais. Hélas! ils ne reviendront plus

(*a*) Et cette foi ſi pure, & ces doux ſouvenirs & cette longue familiarité !

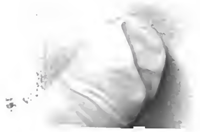
Metaſt.

& nous vivons, & nous sommes ensemble, & nos cœurs sont toujours unis ! Il me sembloit que j'aurois porté plus patiemment sa mort ou son absence, & que j'avois moins souffert tout le tems que j'avois passé loin d'elle. Quand je gémissois dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageoit mon cœur ; je me flattois qu'un instant de sa présence effaceroit toutes mes peines ; j'envisageois au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle ; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, &, presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi ; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur & de rage qui m'agitèrent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, & dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, & d'y finir dans ses bras ma vie & mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commence-

rent à prendre un autre cours ; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon ame, l'attendrissement surmonta le désespoir ; je me mis à verser des torrens de larmes, & cet état comparé à celui dont je sortois n'étoit pas sans quelque plaisir. Je pleurai fortement, long-tems, & fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie ; je repris sa main. Elle tenoit son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. Ah ! lui dis-je tout bas ! je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée ; mais que ce soit la derniere fois qu'ils auront parlé sur ce ton. Nous recommençames alors à causer tranquillement, & au bout d'une heure de navigation nous arrivâmes sans autre accident. Quand nous fûmes rentrés, j'apperçus à la lumiere qu'elle avoit les yeux rouges & fort gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avoit grand besoin de repos : elle se retira, & je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où, sans exception j'ai senti les émotions les plus vives. J'espere



qu'elles feront la crife qui me rendra tout-à-fait à moi. Au refte, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les argumens, de la liberté de l'homme & du mérite de la vertu. Combien de gens font foiblement tentés & fuccombent! Pour Julie; mes yeux le virent, & mon cœur le fentit: elle foutint ce jour-là le plus grand combat qu'ame humaine ait pu foutenir; elle vainquit pourtant: mais qu'ai-je fait pour refter fi loin d'elle? O Edouard! quand féduit par ta maîtreffe tu fçus triompher à la fois de tes defirs & des fiens, n'étois-tu qu'un homme? Sans toi, j'étois perdu, peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux le fouvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

Fin de la quatrieme Partie.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

CINQUIEME PARTIE.

LETTRE I.
DE MILORD EDOUARD A SAINT PREUX (1).

SORS de l'enfance, ami, réveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long ſommeil de la raiſon. L'âge s'écoule, il ne t'en reſte plus que pour être ſage. A trente ans paſſés, il eſt tems de ſonger à ſoi; commence donc à rentrer en toi-même, & ſois homme une fois avant la mort.

Mon

(1) Cette lettre paroit avoir été écrite avant la réception de la précédente.

Mon cher, votre cœur vous en a long-tems imposé sur vos lumieres. Vous avez voulu philosopher avant d'en être capable; vous avez pris le sentiment pour de la raison, & content d'estimer les choses par l'impression qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit est, je l'avoue, le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien senti ne sait rien apprendre; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs; il n'acquiert qu'un vain savoir & de stériles connoissances, parce que le vrai rapport des choses à l'homme, qui est sa principale science, lui demeure toujours caché. Mais c'est se borner à la premiere moitié de cette science que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choses entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'est peu de connoître les passions humaines, si l'on n'en sait apprécier les objets; & cette seconde étude ne peut se faire que dans le calme de la méditation.

La jeunesse du sage est le tems de ses expériences, ses passions en sont les instrumens; mais après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs

pour les ſentir, il la retire au-dedans de lui pour les conſidérer, les comparer, les connoître. Voilà le cas où vous devez être plus que perſonne au monde. Tout ce qu'un cœur ſenſible peut éprouver de plaiſirs & de peine, a rempli le vôtre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vu. Dans un eſpace de douze ans vous avez épuiſé tous les ſentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premieres obſervations ſe ſont portées ſur des gens ſimples & ſortant preſque des mains de la nature, comme pour vous ſervir de piece de comparaiſon. Exilé dans la capitale du plus célebre peuple de l'univers, vous êtes ſauté, pour ainſi dire, à l'autre extrêmité : le génie ſupplée aux intermédiaires. Paſſé chez la ſeule nation d'hommes qui reſte parmi les troupeaux divers dont la terre eſt couverte, ſi vous n'avez pas vu régner les loix, vous les avez vu du moins exiſter encore; vous avez appris à quels ſignes on reconnoit cet organe ſacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire de la raiſon publique eſt le vrai fondement de la liberté. Vous avez

parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le ſoleil éclaire. Un ſpectacle plus rare & digne de l'œil du ſage, le ſpectacle d'une ame ſublime & pure, triomphant de ſes paſſions & régnant ſur elle-même, eſt celui dont vous jouiſſez. Le premier objet qui frappa vos regards eſt celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'eſt que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à ſentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reſte plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouiſſance à goûter que celle de la ſageſſe. Vous avez vécu de cette courte vie ; ſongez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos paſſions, dont vous fûtes long-tems l'eſclave, vous ont laiſſé vertueux. Voilà toute votre gloire ; elle eſt grande, ſans doute, mais ſoyez-en moins fier. Votre force même eſt l'ouvrage de votre foibleſſe. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu ? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la repréſente ſi bien, & il ſeroit difficile qu'une ſi chére image vous en laiſſât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle ſeule,

& n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les siennes? Enthousiaste oisif de ses vertus, vous bornerez-vous sans cesse à les admirer, sans les imiter jamais? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit ses devoirs d'épouse & de mere; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami à son exemple? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philosophe a peine à se vaincre! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un discoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions (2)? Prenez-y garde, mon cher; il

(2) Non, ce siecle de la philosophie ne passera point sans avoir produit un vrai philosophe. J'en connois un, un seul, j'en conviens; mais c'est beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir sçu rester peu connu? Savant & modeste Abauzit, que votre sublime simplicité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'est pas vous que je veux faire connoitre à ce siecle indigne de vous admirer; c'est Geneve que je veux illustrer de votre séjour: ce sont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui se cache en est d'autant plus estimé! Heureux le peuple où la jeunesse altiere vient abaisser son ton dogmatique & rougir de son

regne encore dans vos lettres un ton de molleſſe & de langueur qui me déplait, & qui eſt bien plus un reſte de votre paſſion qu'un effet de votre caractere. Je hais par-tout la foibleſſe, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu ſans force, & le chemin du vice eſt la lâcheté. Oſez-vous bien compter ſur vous avec un cœur ſans courage? Malheureux! Si Julie étoit foible, tu ſuccomberois demain & ne ſerois qu'un vil adultere. Mais te voilà reſté ſeul avec elle; apprends à la connoître, & rougis de toi.

J'eſpere pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous ſavez à quoi ce voyage eſt deſtiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent ſuſpect à moi-même; pour réſiſter j'ai pu me ſuffire, pour choiſir il me faut les yeux d'un

---

vain ſavoir, devant la docte ignorance du ſage! Vénérable & vertueux vieillard! vous n'aurez point été prôné par les beaux eſprits: leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges: au lieu de dépoſer comme eux votre ſageſſe dans des livres, vous l'aurez miſe dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choiſir, que vous aimez & qui vous reſpecte. Vous avez vécu comme Socrate; mais il mourut par la main de ſes Concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

ami ; & je me fais un plaisir de rendre tout commun entre nous, la reconnoissance aussi-bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas ; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai si vous en êtes digne, & si vous méritez de me rendre les soins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en suis content ; ce n'est pas assez ; c'est de votre jugement que j'ai besoin dans un choix où doit présider la raison seule, & où la mienne peut m'abuser. Je ne crains pas les passions qui, nous faisant une guerre ouverte, nous avertissent de nous mettre en défense, nous laissent, quoiqu'elles fassent, la conscience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cede qu'autant qu'on leur veut céder. Je crains leur illusion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire, sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons. On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans ; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre, & c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit pour nous, sous un autre point de vue, les objets que nous avons intérêt à bien connoître. Songez donc à

vous examiner, & dites-vous fi toujours en proie à de vains regrets, vous ferez à jamais inutile à vous & aux autres, ou fi reprenant enfin l'empire de vous-même, vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours; je pafferai par notre armée de Flandre, où je compte refter encore autant; de forte que vous ne devez gueres m'attendre avant la fin du mois prochain ou le commencement d'Octobre. Ne m'écrivez plus à Londres, mais à l'armée fous l'adreffe ci-jointe. Continuez vos defcriptions; malgré le mauvais ton de vos lettres, elles me touchent & m'inftruifent; elles m'infpirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez fur-tout l'inquiétude que vous m'avez donnée fur Mde. de Wolmar: fi fon fort n'eft pas heureux, qui doit ofer afpirer à l'être? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à fon bonheur (3).

(3) Le galimatias de cette lettre me plait, en ce qu'il eft tout-à-fait dans le caractere du

LETTRE II.

de Saint Preux a Milord Edouard.

Oui, Milord, je vous le confirme avec des transports de joie, la scene de Meillerie a été la crise de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entierement rassuré sur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible est guéri tout autant qu'il peut l'être, & je préfere la tristesse d'un regret imaginaire à l'effroi d'être sans cesse assiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom si cher & dont vous m'avez si bien fait sentir tout le prix. C'est le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix est au fond

bon Edouard, qui n'est jamais si philosophe que quand il fait des sottises, & ne raisonne jamais tant que quand il ne fait ce qu'il dit.

de mon ame comme dans le séjour que j'habite. Je commence à m'y voir sans inquiétude, à y vivre comme chez moi; & si je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je sens plus de plaisir encore à me regarder comme l'enfant de la maison. La simplicité, l'égalité que j'y vois régner ont un attrait qui me touche & me porte au respect. Je passe des jours sereins entre la raison vivante & la vertu sensible. En fréquentant ces heureux époux, leur ascendant me gagne & me touche insensiblement, & mon cœur se met par degrés à l'unisson des leurs, comme la voix prend sans qu'on y songe le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuse! quelle charmante habitation! Que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix! & que, si l'aspect en paroit d'abord peu brillant, il est difficile de ne pas l'aimer aussi-tôt qu'on la connoit! Le goût que prend Mde. de Wolmar à remplir ses nobles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, se communique à tout ce qui en est l'objet, à son mari, à ses enfans, à ses hôtes, à ses domestiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs

éclats de rire ne retentiſſent point dans ce paiſible ſéjour ; mais on y trouve par-tout des cœurs contens & des viſages gais. Si quelquefois on y verſe des larmes, elles ſon d'attendriſſement & de joie. Les noirs ſoucis, l'ennui, la triſteſſe n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords dont ils ſont le fruit.

Pour elle, il eſt certain qu'excepté la peine ſecrete qui la tourmente & dont je vous ai dit la cauſe dans ma précédente lettre (1), tout concourt à la rendre heureuſe. Cependant avec tant de raiſons de l'être, mille autres ſe déſoleroient à ſa place. Sa vie uniforme & retirée leur feroit inſupportable ; elles s'impatienteroient du tracas des enfans ; elles s'ennuyeroient des ſoins domeſtiques ; elles ne pourroient ſouffrir la campagne ; la ſageſſe & l'eſtime d'un mari peu careſſant, ne les dédommageroient ni de ſa froideur, ni de ſon âge ; ſa préſence & ſon attachement même leur ſeroient à charge. Ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou

(1) Cette précédente lettre ne ſe trouve point. On en verra ci-après la raiſon.

s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriseroient les plaisirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne seroient à leur aise dans leur propre maison, que quand elles y seroient étrangeres. Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite ; on ne voit gueres que des gens de bien se plaire au sein de leur famille & s'y renfermer volontairement; s'il est au monde une vie heureuse, c'est sans doute celle qu'ils y passent. Mais les instrumens du bonheur ne sont rien pour qui ne sait pas les mettre en œuvre, & l'on ne sent en quoi le vrai bonheur consiste qu'autant qu'on est propre à le goûter.

S'il faloit dire avec précision ce qu'on fait dans cette maison pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en disant: *on y sait vivre* ; non dans le sens qu'on donne en France à ce mot qui est d'avoir avec autrui certaines manieres établies par la mode ; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il est né ; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au-delà d'elle-même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un pere qui s'inquiete du bien-être de sa famille ; elle a des enfans à la subsistance desquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal soin de l'homme sociable, & c'est aussi le premier dont elle & son mari se sont conjointement occupés. En entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens ; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs besoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu assez mauvaise opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laisser ne leur pût suffire. Ils se sont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre ; ils ont placé leur argent plus surement qu'avantageusement : au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déjà, & l'exemple de leur conduite est le seul trésor dont ils veuillent accroître leur héritage.

Il est vrai qu'un bien qui n'augmente point est sujet à diminuer par mille accidens ; mais si cette raison est un motif pour l'augmenter une fois, quand cessera-t-elle d'être un prétexte pour

l'augmenter toujours ? Il faudra le partager à plusieurs enfans ; mais doivent-ils rester oisifs ? Le travail de chacun n'est-il pas un supplément à son partage, & son industrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de son bien ? L'insatiable avidité fait ainsi son chemin sous le masque de la prudence, & mene au vice à force de chercher la sureté. C'est en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choses humaines une solidité qui n'est pas dans leur nature. La raison même veut que nous laissions beaucoup de choses au hazard & si notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de se donner sans cesse un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévitables! La seule précaution qu'il ait prise à ce sujet a été de vivre un an sur son capital, pour laisser autant d'avance sur son revenu ; de sorte que le produit anticipe toujours d'une année sur la dépense. Il a mieux aimé diminuer un peu son fonds que d'avoir sans cesse à courir après ses rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux au moindre accident imprévu, l'a déjà remboursé bien des fois de cette avance. Ainsi

l'ordre & la regle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépensé.

Les maîtres de cette maison jouissent d'un bien médiocre selon les idées de fortune qu'on a dans le monde; mais au fond je ne connois personne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les desirs & les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre; tel est gueux au milieu de ses monceaux d'or. Le désordre & les fantaisies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais besoins. Ici la proportion est établie sur un fondement qui la rend inébranlable, savoir le parfait accord des deux époux. Le mari s'est chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi, & c'est dans l'harmonie qui regne entre eux qu'est la source de leur richesse.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maison, c'est d'y trouver l'aisance, la liberté, la gaieté au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des maisons bien réglées est d'avoir un air triste & contraint. L'extrême sollicitude des chefs sent tou-

jours un peu l'avarice. Tout respire la gêne autour d'eux ; la rigueur de l'ordre a quelque chose de servile qu'on ne supporte point sans peine. Les domestiques font leur devoir, mais ils le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes sont bien reçus, mais ils n'usent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, & comme on s'y voit toujours hors de la regle, on n'y fait rien qu'en tremblant de se rendre indiscret. On sent que ces peres esclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans ; sans songer qu'ils ne sont pas seulement peres, mais hommes, & qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la sagesse. On suit ici des regles plus judicieuses. On y pense qu'un des principaux devoirs d'un bon pere de famille n'est pas seulement de rendre son séjour riant afin que ses enfans s'y plaisent, mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils sentent qu'on est heureux en vivant comme lui, & ne soient jamais tentés de prendre pour l'être une conduite opposée à la sienne. Une des maximes que M. de Wolmar répete le plus souvent au sujet des amusemens des deux

coufines, eft que la vie trifte & mefquine des peres & meres, eft prefque toujours la premiere fource du défordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre regle que fon cœur & n'en fauroit avoir de plus fûre, elle s'y livre fans fcrupule, & pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laiffe pas de lui demander beaucoup, & perfonne ne fait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame fi fenfible feroit-elle infenfible aux plaifirs? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refufe aucun de ceux qui la flattent; on voit qu'elle fait les goûter: mais ces plaifirs font les plaifirs de Julie. Elle ne néglige ni fes propres commodités ni celles des gens qui lui font chers, c'eft-à-dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour fuperflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une perfonne fenfée; mais elle appelle ainfi tout ce qui ne fert qu'à briller aux yeux d'autrui, de forte qu'on trouve dans fa maifon le luxe de plaifir & de fenfualité fans rafinement ni molleffe. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en

voit que ce qu'elle n'a pu refuser au goût de son pere ; encore y reconnoit-on toujours le sien, qui consiste à donner moins de lustre & d'éclat que d'élégance & de graces aux choses. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour suspendre plus doucement les carrosses, elle approuve assez cela ; mais quand je lui dis jusqu'à quel prix on a poussé le vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours si ces beaux vernis rendent les carrosses plus commodes ? Elle ne doute pas que je n'exagere beaucoup sur les peintures scandaleuses dont on orne à grands frais ces voitures au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs que pour un homme de qualité ! Ce qui l'a sur-tout révoltée, a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou soutenu cet usage, & que leurs carrosses ne se distinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus lascifs. J'ai été forcé de lui citer là-dessus un mot de votre illustre ami qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on

lui montroit un vis-à-vis de cette espece. A peine eût-il jetté les yeux sur les panneaux, qu'il partit en disant au maître : montrez ce carrosse à des femmes de la cour ; un honnête homme n'oseroit s'en servir.

Comme le premier pas vers le bien est de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur est de ne point souffrir. Ces deux maximes qui bien entendues épargneroient beaucoup de préceptes de morale, sont chéres à Mde. de Wolmar. Le mal-être lui est extrêmement sensible & pour elle & pour les autres ; & il ne lui seroit pas plus aisé d'étre heureuse en voyant des misérables , qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure , en vivant sans cesse au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager. Elle les va chercher pour les guérir ; c'est l'existence & non la vue des malheureux qui la tourmente : il ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a , il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison de faire dépendre son bonheur de

celui de tous les hommes. Elle s'informe des besoins de son voisinage avec la chaleur qu'on met à son propre intérêt; elle en connoit tous les habitans, elle y étend pour ainsi dire l'enceinte de sa famille, & n'épargne aucun soin pour en écarter tous les sentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine est assujettie.

Milord, je veux profiter de vos leçons; mais pardonnez-moi un enthousiasme que je ne me reproche plus & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La Providence a veillé sur elle, & rien de ce qui la regarde n'est un effet du hazard. Le Ciel semble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine est susceptible, & le bonheur dont elle peut jouir dans l'obscurité de la vie privée, sans le secours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au-dessus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, si c'en fut une, n'a servi qu'à déployer sa force & son courage. Ses parens, ses amis, ses domestiques, tous heureusement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le seul où il lui convînt de naître;

la simplicité qui la rend sublime, devoit régner autour d'elle ; il lui faloit pour être heureuse vivre parmi des gens heureux. Si pour son malheur elle fût née chez des peuples infortunés qui gémissent sous le poids de l'oppression, & luttent sans espoir & sans fruit contre la misere qui les consume, chaque plainte des opprimés eût empoisonné sa vie ; la désolation commune l'eût accablée, & son cœur bienfaisant, épuisé de peine & d'ennuis, lui eût fait éprouver sans cesse les maux qu'elle n'eût pu soulager.

Au lieu de cela, tout anime & soutient ici sa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point sous les yeux l'image affreuse de la misere & du désespoir. Le Villageois à son aise (2) a plus besoin de ses avis que de ses dons. S'il se trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner

(2) Il y a près de Clarens un village appellé Moutru, dont la Commune seule est assez riche pour entretenir tous les Communiers, n'eussent-ils pas un pouce de terre en propre. Aussi la bourgeoisie de ce village est-elle presque aussi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas là quelque honnête homme de subdélégué, pour rendre Messieurs de Moutru plus sociables, & leur bourgeoisie un peu moins chere !

ſa vie, quelque veuve oubliée qui ſouffre en ſecret, quelque vieillard ſans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge ne fourniſſent plus à ſon entretien, elle ne craint pas que ſes bienfaits leur deviennent onéreux, & faſſent aggraver ſur eux les charges publiques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouit du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte ſe multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maiſons où elle entre offrent bientôt un tableau de la ſienne; l'aiſance & le bien-être y ſont une de ſes moindres influences, la concorde & les mœurs la ſuivent de ménage en ménage. En ſortant de chez elle ſes yeux ne ſont frappés que d'objets agréables; en y rentrant elle en retrouve de plus doux encore; elle voit par-tout ce qui plait à ſon cœur, & cette ame ſi peu ſenſible à l'amour-propre apprend à s'aimer dans ſes bienfaits. Non, Milord, je le répete, rien de ce qui touche à Julie n'eſt indifférent pour la vertu. Ses charmes, ſes talens, ſes goûts, ſes combats, ſes fautes, ſes regrets, ſon ſéjour, ſes amis, ſa famille, ſes peines, ſes plaiſirs & toute ſa deſtinée, font de ſa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront

imiter ; mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plait le plus dans les ſoins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'eſt qu'ils ſont tous dirigés par la ſageſſe, & qu'il n'en réſulte jamais d'abus. N'eſt pas toujours bienfaiſant qui veut, & ſouvent tel croit rendre de grands ſervices, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractere & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'eſt un diſcernement exquis dans la diſtribution de ſes bienfaits, ſoit par le choix des moyens de les rendre utiles, ſoit par le choix des gens ſur qui elle les répand. Elle s'eſt fait des regles dont elle ne ſe départ point. Elle ſait accorder & refuſer ce qu'on lui demande, ſans qu'il y ait ni foibleſſe dans ſa bonté, ni caprice dans ſon refus. Quiconque a commis en ſa vie une méchante action n'a rien à eſpérer d'elle que juſtice, & pardon s'il l'a offenſée ; jamais faveur ni protection qu'elle puiſſe placer ſur un meilleur ſujet. Je l'ai vue refuſer aſſez ſéchement à un homme de cette eſpece une grace qui dépendoit d'elle ſeule.

„ Je vous souhaite du bonheur, lui
„ dit-elle, mais je n'y veux pas contri-
„ buer, de peur de faire du mal à d'au-
„ tres en vous mettant en état d'en fai-
„ re. Le monde n'est pas assez épuisé
„ de gens de bien qui souffrent, pour
„ qu'on soit réduit à songer à vous „.
Il est vrai que cette dureté lui coûte extrêmement & qu'il lui est rare de l'exercer. Sa maxime est de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui est pas prouvée, & il y a bien peu de méchans qui n'aient l'adresse de se mettre à l'abri des preuves. elle n'a point cette charité paresseuse des riches qui payent en argent aux malheureux le droit de rejetter leurs prieres, & pour un bienfait imploré ne savent jamais donner que l'aumône. Sa bourse n'est pas inépuisable, & depuis qu'elle est mere de famille, elle en fait mieux régler l'usage. De tous les secours dont on peut soulager les malheureux, l'aumône est à la vérité celui qui coûte le moins de peine; mais il est aussi le plus passager & le moins solide; & Julie ne cherche pas à se délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indistinctement des recommandations & des

ſervices ſans bien ſavoir ſi l'uſage qu'on en veut faire eſt raiſonnable & juſte. Sa protection n'eſt jamais refuſée à quiconque en a un véritable beſoin & mérite de l'obtenir : mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition porte à vouloir s'élever & quitter un état où ils ſont bien, rarement peuvent-ils l'engager à ſe mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme eſt de cultiver la terre & de vivre de ſes fruits. Le paiſible habitant des champs n'a beſoin pour ſentir ſon bonheur que de le connoître. Tous les vrais plaiſirs de l'homme ſont à ſa portée ; il n'a que les peines inſéparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles (3). Cet état eſt le ſeul néceſſaire & le plus utile. Il n'eſt malheureux que quand les autres le tyranniſent par leur violence, ou le ſéduiſent par l'exemple de leurs vices. C'eſt en lui que conſiſte la véritable proſpérité

---

(3) L'homme ſorti de ſa premiere ſimplicité devient ſi ſtupide qu'il ne ſait pas même deſirer. Ses ſouhaits exaucés le meneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

prospérité d'un pays, la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même, qui ne dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour se soutenir, & donne les plus sûrs moyens de se défendre. Quand il est question d'estimer la puissance publique, le bel-esprit visite les palais du prince, ses ports, ses troupes, ses arsenaux, ses villes; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumiere du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, & le second ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici, & plus encore à Etange, à contribuer autant qu'on peut à rendre aux paysans leur condition douce, sans jamais leur aider à en sortir. Les plus aisés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Messieurs, les autres pour entrer en condition & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens de leur côté aiment souvent à courir; les filles aspirent à la parure bourgeoise, les garçons s'engagent dans un service étranger; ils croient valoir mieux en rapportant dans leur village, au lieu

de l'amour de la patrie & de la liberté; l'air à la fois rogue & rampant des soldats mercenaires, & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption des enfans, l'abandon des peres, & les risques continuels de la vie, de la fortune & des mœurs, où cent périssent pour un qui réussit. S'ils s'obstinent, on ne favorise point leur fantaisie insensée, on les laisse courir au vice & à la misere, & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a persuadés, des sacrifices qu'ils font à la raison. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant soi-même; on n'a point avec les paysans les façons des villes, mais on use avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans son état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon paysan qu'on ne porte à se considérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus qui viennent briller un moment dans leur village & ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar & le Baron, quand il est ici, manquent rarement d'assister aux exercices, aux prix, aux

revues du village & des environs. Cette jeunesse déjà naturellement ardente & guerriere, voyant de vieux Officiers se plaire à ses assemblées, s'en estime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des soldats retirés du service étranger en savoir moins qu'elle à tous égards ; car quoi qu'on fasse, jamais cinq sols de paye & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & sous les armes, la présence de ses parens, de ses voisins, de ses amis, de sa maîtresse, & la gloire de son pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar est donc de ne point favoriser les changemens de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la sienne, & sur-tout d'empêcher que la plus heureuse de toutes, qui est celle du villageois dans un état libre, ne se dépeuple en faveur des autres.

Je lui faisois là-dessus l'objection des talens divers que la nature semble avoir partagés aux hommes, pour leur donner à chacun leur emploi, sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés. A cela elle me répondit qu'il y

avoit deux choses à considérer avant le talent, savoir les mœurs & la félicité. L'homme, dit-elle, est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-méme ; car les hommes ne sont pas faits pour les places, mais les places sont faites pour eux ; & pour distribuer convenablement les choses, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme est le plus propre, que celui qui est le plus propre à chaque homme pour le rendre bon & heureux autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes gens.

Or de mille sujets qui sortent du village il n'y en a pas dix qui n'aillent se perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réussissent & font fortune, la font presque tous par les voies déshonnêtes qui y menent. Les malheureux qu'elle n'a point favorisés ne reprennent plus leur ancien état & se font mendians ou voleurs,

plutôt que de redevenir payſans. De ces mille s'il s'en trouve un ſeul qui réſiſte à l'exemple & ſe conſerve honnête homme, penſez-vous qu'à tout prendre celui-là paſſe une vie auſſi heureuſe qu'il l'eût paſſée à l'abri des paſſions violentes, dans la tranquille obſcurité de ſa premiere condition.

Pour ſuivre ſon talent il le faut connoître. Eſt-ce une choſe aiſée de diſcerner toujours les talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti, ſi l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux obſervés, comment un petit payſan ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'eſprit imitateur y a ſouvent plus de part que le talent; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition. Le vrai talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir.

Tel entend un tambour & veut être Général ; un autre voit bâtir & se croit Architecte. Gustin mon jardinier prit le goût du dessin pour m'avoir vu dessiner ; je l'envoyai apprendre à Lausanne ; il se croyoit déjà peintre, & n'est qu'un jardinier. L'occasion, le desir de s'avancer décident de l'état qu'on choisit. Ce n'est pas assez de sentir son génie, il faut aussi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il se faire cocher, parce qu'il mene bien son carrosse ? Un Duc se fera-t-il cuisinier, parce qu'il invente de bons ragoûts ? On n'a des talens que pour s'élever, personne n'en a pour descendre ; pensez-vous que ce soit là l'ordre de la nature ? Quand chacun connoîtroit son talent & voudroit le suivre, combien le pourroient? Combien surmonteroient d'injustes obstacles ? Combien vaincroient d'indignes concurrens ? Celui qui sent sa foiblesse appelle à son secours le manege & la brigue, que l'autre plus sûr de lui dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établissemens en faveur des arts ne font que leur nuire ? En multipliant indiscretement les sujets on les confond, le vrai mérite reste étouf-

ſé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile ſont tous pour le plus intrigant. S'il exiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les talens & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſauroit le mieux remplir ; mais il faut ſe conduire par des regles plus ſûres & renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous eſt le ſeul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle ; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés ; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les poſſedent fût exactement proportionné aux beſoins de la ſociété, & ſi l'on ne laiſſoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui ſont plus propres à un autre, il ne reſteroit pas aſſez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penſerois que les talens des hommes ſont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique ſon intention ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſonnent, des animaux qui nous dévorent,

des talens qui nous ſont pernicieux. S'il faloit toujours employer chaque choſe ſelon ſes principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & ſimples n'ont pas beſoin de tant de talens ; ils ſe ſoutiennent mieux par leur ſeule ſimplicité que les autres par toute leur induſtrie. Mais à meſure qu'ils ſe corrompent, leurs talens ſe développent comme pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre choſe ſur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle étoit l'aſſiſtance des mendians. Comme c'eſt ici une grande route, il en paſſe beaucoup, & l'on ne refuſe l'aumône à aucun. Je lui repréſentai que ce n'étoit pas ſeulement un bien jetté à pure perte, & dont on privoit ainſi le vrai pauvre ; mais que cet uſage contribuoit à multiplier les gueux & les vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, & ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaiſans raiſon-

neurs aiment à flatter la dureté des riches ; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de sa qualité d'homme, en lui donnant le nom méprisant de gueux ? Compatissant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer ? Renoncez-y, mon ami, ce mot ne va point dans votre bouche ; il est plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en sert que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point si ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raison ; ce que je sais, c'est que mon mari qui ne cede point en bon sens à vos philosophes, & qui m'a souvent rapporté tout ce qu'ils disent là-dessus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'insensibilité, m'a toujours paru mépriser ces discours & n'a point désapprouvé ma conduite. Son raisonnement est simple. On souffre, dit-il, & l'on entretient à grands frais des multitudes de professions inutiles dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentimens d'intérêt

& d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le secourir, comme je paie un Comédien qui me fait verser quelques larmes stériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on sent à la tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés donne un plaisir qui renait sans cesse. Si le grand nombre des mendians est onéreux à l'Etat, de combien d'autres professions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant? C'est au Souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendians : mais pour les rebuter de leur profession (4) faut-il rendre les

(4) Nourrir les mendians c'est, disent-ils, former des pépinieres de voleurs ; & tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians, mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne: or tous ceux qui ont une fois goûté de ce metier oisif, prennent tellement le travail en aversion, qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre.

citoyens inhumains & dénaturés ? Pour moi, continua Julie, sans savoir ce que les pauvres sont à l'État je sais qu'ils sont tous mes freres, & que je ne puis sans une inexcusable dureté leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort, & comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance & mendier un pauvre morceau de pain n'est pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de misere, & que mon refus va réduire au désespoir ? L'aumône que je fais donner à la porte est légere. Un demi-

---

que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé, mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légere aumône s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort ? J'ai lu quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux peres ; mais ces peres opulens & durs les méconnoissent, & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

crutz (5) & un morceau de pain font ce qu'on ne refuse à personne, on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estropiés. S'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin, & c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Un demi-crutz & un morceau de pain ne coûtent gueres plus à donner & font une réponse plus honnête qu'un, *Dieu vous assiste*; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches? Enfin, quoiqu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses miseres.

(5) Petite monnoie du pays.

Voilà comment j'en uſe avec ceux qui mendient, pour ainſi dire, ſans prétexte & de bonne foi : à l'égard de ceux qui ſe diſent ouvriers & ſe plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le ſavent ſi bien, qu'il ne s'en préſente plus chez nous.

C'eſt ainſi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ſes vertus de quoi combattre les vaines ſubtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces ſoins & d'autres ſemblables ſont mis par elle au rang de ſes plaiſirs, & rempliſſent une partie du tems que lui laiſſent ſes devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres, elle ſonge enſuite à elle-même, ce qu'elle fait pour ſe rendre la vie agréable peut encore être compté parmi ſes vertus; tant ſon motif eſt toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raiſon dans tout ce qu'elle accorde à ſes deſirs ! Elle veut plaire à ſon mari qui aime à la voir contente & gaie; elle veut inſpirer à ſes enfans le

goût des innocens plaisirs que la modération, l'ordre & la simplicité font valoir, & qui détournent le cœur des passions impétueuses. Elle s'amuse pour les amuser, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

Julie a l'ame & le corps également sensibles. La même délicatesse regne dans ses sentimens & dans ses organes. Elle étoit faite pour connoître & goûter tous les plaisis, & long-tems elle n'aima si chérement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle sent en paix cette volupté suprême, elle ne se refuse aucune de celles qui peuvent s'associer avec celle-là : mais sa maniere de les goûter ressemble à l'austérité de ceux qui s'y refusent, & l'art de jouir est pour elle celui des privations ; non de ces privations pénibles & douloureuses qui blessent la nature & dont son Auteur dédaigne l'hommage insensé, mais des privations passageres & modérées, qui conservent à la raison son empire, & servant d'assaisonnement au plaisir en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient aux sens & n'est pas nécessaire à la vie, change

de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude, qu'il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin, que c'est à la fois une chaine qu'on se donne & une jouissance dont on se prive, & que prévenir toujours les desirs, n'est pas l'art de les contenter mais de les éteindre. Tout celui qu'elle emploie à donner du prix aux moindres choses, est de se les refuser vingt fois pour en jouir une. Cette ame simple se conserve ainsi son premier ressort; son goût ne s'use point; elle n'a jamais besoin de le ranimer par des excès, & je la vois souvent savourer avec délice un plaisir d'enfant, qui seroit insipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle se propose encore en cela, est de rester maîtresse d'elle-même, d'accoutumer ses passions à l'obéissance, & de plier tous ses desirs à la regle. C'est un nouveau moyen d'être heureuse, car on ne jouit sans inquiétude que de ce qu'on peut perdre sans peine, & si le vrai bonheur appartient au sage, c'est parce qu'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce qui me paroit le plus singulier dans sa tempérance, c'est qu'elle la suit sur les mêmes raisons qui jettent les

voluptueux dans l'excès. La vie eſt courte, il eſt vrai, dit-elle ; c'eſt une raiſon d'en uſer juſqu'au bout, & de diſpenſer avec art ſa durée afin d'en tirer le meilleur parti qu'il eſt poſſible. Si un jour de ſatiété nous ôte un an de jouiſſance, c'eſt une mauvaiſe philoſophie d'aller toujours juſqu'où le deſir nous mene, ſans conſidérer ſi nous ne ferons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, & ſi notre cœur épuiſé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Epicuriens, pour ne vouloir jamais perdre une occaſion, les perdent toutes, & toujours ennuyés au ſein des plaiſirs, n'en ſavent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le tems qu'ils penſent économiſer, & ſe ruinent comme les avares pour ne ſavoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime oppoſée, & je crois que j'aimerois encore mieux ſur ce point trop de ſévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaiſir par la ſeule raiſon qu'elle m'en fait trop ; en la renouant j'en jouis deux fois. Cependant, je m'exerce à conſerver ſur moi l'empire de ma volonté ; & j'aime mieux être taxée de caprice que

de me laiſſer dominer par mes fantaiſies.

Voilà ſur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choſes de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandiſe, & dans les ſoins qu'elle donne à toutes les parties du ménage, la cuiſine ſur-tout n'eſt pas négligée. La table ſe ſent de l'abondance générale, mais cette abondance n'eſt point ruineuſe; il y regne une ſenſualité ſans raffinement; tous les mets ſont communs, mais excellens dans leurs eſpeces; l'apprêt en eſt ſimple & pourtant exquis. Tout ce qui n'eſt que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins & recherchés, dont la rareté fait tout le prix, & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en ſont bannis à jamais, & même dans la délicateſſe & le choix de ceux qu'on ſe permet, on s'abſtient journellement de certaines choſes qu'on réſerve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables ſans être plus diſpendieux. Que croiriez-vous que ſont ces mets ſi ſobrement ménagés? Du gibier rare? Du poiſſon de mer? Des productions étrangeres? Mieux que tout cela. Quel-

que excellent légume du pays, quelqu'un des savoureux herbages qui croissent dans nos jardins, certains poissons du lac apprêtés d'une certaine maniere, certains laitages de nos montagnes, quelque pâtisserie à l'Allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chasse des gens de la maison; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque; voilà ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & contente notre appétit les jours de réjouissance; le service est modeste & champêtre, mais propre & riant; la grace & le plaisir y sont, la joie & l'appétit l'assaisonnent; des surtouts dorés autour desquels on meurt de faim, des crystaux pompeux chargés de fleurs pour tout dessert, ne remplissent point la place des mets, on n'y fait point l'art de nourrir l'estomac par les yeux; mais on y fait celui d'ajouter du charme à la bonne chere, de manger beaucoup sans s'incommoder, de s'égayer à boire sans altérer sa raison, de tenir table long-tems sans ennui, & d'en sortir toujours sans dégoût.

Il y a au premier étage une petite salle à manger différente de celle où l'on mange ordinairement, laquelle est au rez de chaussée. Cette salle particu-

liere eſt à l'angle de la maiſon & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un ſur le jardin, au-delà duquel on voit le lac à travers les arbres; par l'autre on apperçoit ce grand coteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux des richeſſes qu'on y recueillera dans deux mois. Cette piece eſt petite, mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'eſt là que Julie donne ſes petits feſtins à ſon pere, à ſon mari, à ſa couſine, à moi, à elle-même, & quelquefois à ſes enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert on ſait d'avance ce que cela veut dire, & M. de Wolmar l'appelle en riant le ſallon d'Apollon; mais ce ſallon ne differe pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives que par celui des mets. Les ſimples hôtes n'y ſont point admis; jamais on n'y mange quand on a des étrangers; c'eſt l'aſyle inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'eſt la ſociété des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table; elle eſt une ſorte d'initiation à l'intimité, & jamais il ne s'y raſſemble que des gens qui voudroient n'être plus ſéparés. Milord, la fête vous attend, & c'eſt dans cette ſalle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Mde. d'Orbe que je fus traité dans le ſalon d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite : mais ce ſouper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne ſais quel délicieux mélange de familiarité, de plaiſir, d'union, d'aiſance que je n'avois point encore éprouvé. Je me ſentois plus libre ſans qu'on m'eût averti de l'être ; il me ſembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domeſtiques m'invitoit à n'avoir plus de réſerve au fond de mon cœur, & c'eſt là qu'à l'inſtance de Julie je repris l'uſage quitté depuis tant d'années de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce ſouper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas ſe fuſſent paſſés de même. Je ne connoiſſois point cette charmante ſalle, dis-je à Mde. de Wolmar ; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours ? Voyez, dit-elle, elle eſt ſi jolie ! ne ſeroit-ce pas dommage de la gâter ? Cette réponſe me parut trop loin de ſon caractere pour n'y pas ſoupçonner quelque ſens caché. Pourquoi du

moins, repris-je, ne rassemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domestiques & causer plus en liberté? C'est, me répondit-elle encore, que cela seroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à son aise est enfin le pire de tous. Il ne m'en falut pas davantage pour concevoir son systême, & je jugeai qu'en effet l'art d'assaisonner les plaisirs n'est que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle se met avec plus de soin qu'elle ne faisoit autrefois. La seule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger son ajustement. L'orgueilleuse avoit ses raisons, & ne me laissoit point de prétexte pour méconnoître son empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me sembler naturel; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans sa négligence; elle se feroit coëffée d'un sac, que je l'aurois accusée de coquetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée pour ne sembler plus qu'une jolie femme, si je n'avois découvert la cause de ce nou-

veau soin. J'y fus trompé les premiers jours, & sans songer qu'elle n'étoit pas mise autrement qu'à mon arrivée où je n'étois point attendu, j'osai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me désabusai durant l'absence de M. de Wolmar. Dès le lendemain ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'œil ne pouvoit se lasser, ni cette simplicité touchante & voluptueuse qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modestie qui parle au cœur par les yeux, qui n'inspire que du respect, & que la beauté rend plus imposante. La dignité d'épouse & de mere régnoit sur tous ses charmes; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave; & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ses traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans son maintien ni dans ses manieres; son égalité, sa candeur ne connurent jamais les simagrées. Elle usoit seulement du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos sentimens & nos idées par un ajustement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer sur les cœurs l'empire du goût en faisant de rien quelque

chose. Le jour qu'elle attendoit son mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ses graces naturelles sans les couvrir; elle étoit éblouissante en sortant de sa toilette; je trouvai qu'elle ne savoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus simple, & je me dis avec dépit en pénétrant l'objet de ses soins: en fit-elle jamais autant pour l'amour?

Ce goût de parure s'étend de la maîtresse de la maison à tout ce qui la compose. Le maître, les enfans, les domestiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout est tenu avec un soin qui marque qu'on n'est pas au-dessous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y est en effet, s'il est vrai qu'elle consiste moins dans la richesse de certaines choses que dans un bel ordre du tout, qui marque le concert des parties & l'unité d'intention de l'ordonnateur (6). Pour moi je trouve au

(6) Cela me paroit incontestable. Il y a de la magnificence dans la symétrie d'un grand Palais; il n'y en a point dans une foule de maisons confusément entassées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde; quoiqu'il

moins que c'eſt une idée plus grande & plus noble de voir dans une maiſon ſimple & modeſte un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun que de voir régner dans un palais la diſcorde & le trouble, & chacun de ceux qui l'habitent chercher ſa fortune & ſon bonheur dans la ruine d'un autre & dans le déſordre général. La maiſon bien réglée eſt une, & forme un tout agréable à voir : dans le palais on ne trouve qu'un aſſemblage confus de divers objets dont la liaiſon n'eſt qu'apparente. Au premier coup d'œil on croit voir une fin commune ; en y regardant mieux on eſt bientôt détrompé.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe on a moins beſoin de modération que de goût. La ſymétrie & la régularité plaiſent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la

ne s'y trouve peut-être point un ſeul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un ſoldat. En un mot, la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand ; ce qui fait que de tous les ſpectacles imaginables, le plus magnifique eſt celui de la nature.

la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide : mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre ni au bonheur & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroit-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſe. L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte (7) ? L'idée de la grandeur ? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande

(7) Le bruit des gens d'une maiſon trouble inceſſamment le repos du maître ; il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ſes créanciers lui fait payer cher celle de ſes admirateurs. Ses appartemens ſont ſi ſuperbes, qu'il eſt forcé de coucher dans un bouge pour être à ſon aiſe, & ſon ſinge eſt quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de ſon cuiſinier & jamais de ſa faim ; s'il veut ſortir, il eſt à la merci de ſes chevaux ; mille embarras l'arrêtent dans les rues ; il brûle d'arriver & ne ſait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de ſon habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied : mais s'il perd un rendez-vous avec ſa maîtreſſe, il en eſt bien dédommagé par les paſſans : chacun remarque ſa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'eſt Monſieur un tel.

aussi - tôt pourquoi ce palais n'est pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaisselle d'argent pourquoi n'est-elle pas d'or ? Cet homme qui dore son carrosse pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris ? Si ses lambris sont dorés, pourquoi son toit ne l'est-il pas ? Celui qui voulut bâtir un haute tour, faisoit bien de la vouloir porter jusqu'au Ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il se fût arrêté n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit & vain ! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misere.

Au contraire, un ordre de choses où rien n'est donné à l'opinion, où tout a son utilité réelle & qui se borne aux vrais besoins de la nature n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que sous des rapports agréables, comme se suffisant à lui-même, que l'image de sa foiblesse n'y paroit point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attristantes. Je défie aucun homme sensé de contempler une heure durant le palais d'un prince & le faste

qu'on y voit briller, fans tomber dans la mélancolie & déplorer le fort de l'humanité. Mais l'afpect de cette maifon & de la vie uniforme & fimple de fes habitans, répand dans l'ame des fpectateurs un charme fecret qui ne fait qu'augmenter fans ceffe. Un petit nombre de gens doux & paifibles, unis par des befoins mutuels & par une réciproque bienveillance y concourt par divers foins à une fin commune : chacun trouvant dans fon état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point defirer d'en fortir, on s'y attache comme y devant refter toute la vie, & la feule ambition qu'on regarde eft celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent & tant de zele dans ceux qui obéiffent, que des égaux euffent pu diftribuer entre eux les mêmes emplois, fans qu'aucun fe fût plaint de fon partage. Ainfi nul n'envie celui d'un autre ; nul ne croit pouvoir augmenter fa fortune que par l'augmentation du bien commun ; les maîtres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne fauroit qu'ajouter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les chofes utiles

& qu'elles y sont toutes, en sorte qu'on n'y souhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puisse dire, pourquoi n'y en a-t-il pas davantage? Ajoutez-y du galon, des tableaux, un lustre, de la dorure, à l'instant vous appauvririez tout. En voyant tant d'abondance dans le nécessaire, & nulle trace de superflu, on est porté à croire que, s'il n'y est pas, c'est qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que si on le vouloit, il y régneroit avec la même profusion : en voyant continuellement les biens refluer au-dehors par l'assistance du pauvre, on est porté à dire; cette maison ne peut contenir toutes ses richesses. Voilà, ce me semble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus instruit de ce qui servoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. & Mde. de Wolmar. Il n'est pas possible qu'un si modique revenu suffise à tant de dépenses. Ils se mirent à rire, & me firent voir que, sans rien retrancher dans leur maison, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup & d'augmenter leur revenu plutôt que de se ruiner. Notre grand secret

pour être riches, me dirent-ils, eſt d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il ſe peut, dans l'uſage de nos biens, les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne ſe fait ſans perte, & ces pertes multipliées réduiſent preſque à rien d'aſſez grands moyens, comme à force d'être brocantée, une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le tranſport de nos revenus s'évite en les employant ſur le lieu, l'échange s'en évite encore en les conſommant en nature, & dans l'indiſpenſable converſion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me paroit pas ſans inconvénient. Outre les ſoins importuns auxquels elle aſſujettit, le profit doit être plus apparent que réel, & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens, l'emporte probablement ſur le gain que feroient avec vous vos fermiers: car le travail ſe fera toujours avec plus d'éco-

nomie & la récolte avec plus de soin par un paysan que par vous. C'est une erreur, me répondit Wolmar; le paysan se soucie moins d'augmenter le produit que d'épargner sur les frais, parce que les avances lui sont plus pénibles que les profits ne lui sont utiles; comme son objet n'est pas tant de mettre un fonds en valeur que d'y faire peu de dépense, s'il s'assure un gain actuel, c'est bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuisant, & le mieux qui puisse arriver, est qu'au lieu de l'épuiser il la néglige. Ainsi pour un peu d'argent comptant recueilli sans embarras, un propriétaire oisif prépare à lui ou à ses enfans de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruine de son patrimoine.

D'ailleurs, poursuivit M. de Wolmar, je ne disconviens pas que je ne fasse la culture de mes terres à plus grands frais que ne feroit un fermier; mais aussi le profit du fermier c'est moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure le produit est beaucoup plus grand; de sorte qu'en dépensant davantage, je ne laisse pas de gagner encore. Il y a plus; cet excès de dépense n'est qu'apparent, & produit ré-

ellement une très-grande économie : car, si d'autres cultivoient nos terres, nous serions oisifs ; il faudroit demeurer à la ville, la vie y seroit plus chere ; il nous faudroit des amusemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici, & nous seroient moins sensibles. Ces soins que vous appellez importuns sont à la fois nos devoirs & nos plaisirs ; graces à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne sont jamais pénibles ; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaisies ruineuses dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût, & tout ce qui contribue à notre bien-être devient pour nous un amusement.

Jettez les yeux tout autour de vous, ajoutoit ce judicieux pere de famille, vous n'y verrez que des choses utiles, qui ne nous coûtent presque rien, & nous épargnent mille vaines dépenses. Les seules denrées du crû couvrent notre table, les seules étoffes du pays composent presque nos meubles & nos habits : rien n'est méprisé parce qu'il est commun, rien n'est estimé parce qu'il est rare. Comme tout ce qui vient de loin est sujet à être déguisé ou falsifié, nous nous bornons par délicatesse au-

tant que par modération au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous, & dont la qualité n'eſt pas ſuſpecte. Nos mets ſont ſimples, mais choiſis. Il ne manque à notre table pour être ſomptueuſe, que d'être ſervie loin d'ici; car tout y eſt bon, tout y ſeroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure, qui comme vous voyez n'eſt pas négligée, mais l'élégance y préſide ſeule, la richeſſe ne s'y montre jamais encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choſes & celui qu'elles ont réellement. C'eſt à ce dernier ſeul que Julie s'attache, & quand il eſt queſtion d'une étoffe, elle ne cherche pas tant ſi elle eſt ancienne ou nouvelle, que ſi elle eſt bonne & ſi elle lui ſied. Souvent même la nouveauté ſeule eſt pour elle un motif d'excluſion, quand cette nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas ou qu'elles ne ſauroient garder.

Conſidérez encore qu'ici l'effet de chaque choſe vient moins d'elle-même que de ſon uſage & de ſon accord avec

le reste, de sorte qu'avec des parties de peu de valeur Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner seul la valeur aux choses. Autant la loi de la mode est inconstante & ruineuse, autant la sienne est économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois est toujours bien ; s'il est rarement à la mode, en revanche il n'est jamais ridicule, & dans sa modeste simplicité il tire de la convenance des choses, des règles inaltérables & sûres, qui restent quand les modes ne sont plus.

Ajoutez enfin que l'abondance du seul nécessaire ne peut dégénérer en abus ; parce que le nécessaire a sa mesure naturelle, & que les vrais besoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépense de vingt habits en un seul, & manger en un repas le revenu d'une année ; mais on ne sauroit porter deux habits en même tems ni dîner deux fois en un jour. Ainsi l'opinion est illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés, & celui qui dans un état médiocre se borne au bien-être ne risque point de se ruiner.

Voilà, mon cher, continuoit le sage Wolmar, comment avec de l'éco-

nomie & des soins on peut se mettre au-dessus de sa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la nôtre sans changer notre maniere de vivre ; car il ne se fait ici presque aucune avance qui n'ait un produit pour objet, & tout ce que nous dépensons nous rend de quoi dépenser beaucoup plus.

Hé bien ! Milord, rien de tout cela ne paroit au premier coup d'œil. Partout un air de profusion couvre l'ordre qui le donne ; il faut du tems pour appercevoir des loix somptuaires qui menent à l'aisance & au plaisir, & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchissant le contentement augmente, parce qu'on voit que la source en est intarissable & que l'art de goûter le bonheur de la vie sert encore à le prolonger. Comment se lasseroit-on d'un état si conforme à la nature? Comment épuiseroit-on son héritage en l'améliorant tous les jours ? Comment ruineroit-on sa fortune en ne consommant que ses revenus? Quand chaque année on est sûr de la suivante, qui peut troubler la paix de celle qui court? Ici le fruit du labeur passé soutient l'abondance présente, & le fruit du labeur

présent annonce l'abondance à venir ; on jouit à la fois de ce qu'on dépense & de ce qu'on recueille, & les divers tems se rassemblent pour affermir la sécurité du présent.

Je suis entré dans tous les détails du ménage, & j'ai par-tout vu régner le même esprit. Toute la broderie & la dentelle sortent du gynécée ; toute la toile est filée dans la basse-cour ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoie à des manufactures dont on tire en échange des draps pour habiller les gens ; le vin, l'huile & le pain se font dans la maison ; on a des bois en coupe réglée autant qu'on en peut consommer ; le boucher se paye en bétail ; l'épicier reçoit du bled pour ses fournitures ; le salaire des ouvriers & des domestiques se prend sur le produit des terres qu'ils font valoir ; le loyer des maisons de la ville suffit pour l'ameublement de celle qu'on habite ; les rentes sur les fonds publics fournissent à l'entretien des maîtres & au peu de vaisselle qu'on se permet ; la vente des vins & des bleds qui restent, donne un fonds qu'on laisse en réserve pour les dépenses extraordinaires ; fonds que la prudence de Julie ne laisse ja-

mais tarir, & que sa charité laisse encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choses de pur agrément que le profit du travail qui se fait dans sa maison, celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter, &c. Ainsi le produit & l'emploi se trouvant toujours compensés par la nature des choses, la balance ne peut être rompue, & il est impossible de se déranger.

Bien plus : les privations qu'elle s'impose par cette volupté tempérante dont j'ai parlé, sont à la fois de nouveaux moyens de plaisir & de nouvelles ressources d'économie. Par exemple, elle aime beaucoup le café; chez sa mere elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût; elle s'est bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, & dans le salon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'est une petite sensualité qui la flatte plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguise & regle à la fois sa gourmandise. Au contraire, elle met à deviner & satisfaire les goûts de son pere & de son mari une attention sans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de gra-

ces, qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaisir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suisse : elle ne manque jamais après le souper de faire servir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellens, &, les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction si manifeste à ses maximes; mais elle me rappella en riant un passage de Plutarque, où Flaminius compare les troupes Asiatiques d'Antiochus sous mille noms barbares, aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le Rancio, le Cherez, le Chassaigne, le Syracuse dont vous buvez avec tant de plaisir ne sont en effet que des vins de Lavaux diversement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boissons lointaines. Si elles sont inférieures en qualité aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les incon-

véniens, & comme on est sûr de ce qui les compose, on peut au moins les boire sans risque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon pere & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les siens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont manquent tous les autres; c'est le plaisir qu'elle a pris à les préparer. Ah! reprit-elle, ils seront toujours exquis!

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de soins divers le désœuvrement & l'oisiveté qui rendent nécessaires la compagnie, les visites & les sociétés extérieures, ne trouvent gueres ici de place. On fréquente les voisins, assez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y assujettir. Les hôtes sont toujours bien venus & ne sont jamais desirés. On ne voit précisément qu'autant de monde qu'il faut pour se conserver le goût de la retraite; les occupations champêtres tiennent lieu d'amusemens, & pour qui trouve au sein de sa famille une douce société, toutes les autres sont bien insipides. La maniere dont on passe ici le tems est trop simple & trop uniforme pour tenter beau-

coup de gens (8); mais c'eſt par la diſpoſition du cœur de ceux qui l'ont adoptée qu'elle leur eſt intéreſſante. Avec une ame ſaine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à ſe rendre mutuellement la vie heureuſe ? Tous les ſoirs Julie contente de ſa journée n'en deſire point une différente pour le lendemain, & tous les matins elle demande au Ciel un jour ſemblable à celui de la veille : elle fait toujours les mêmes choſes parce qu'elles ſont bien, & qu'elle ne connoit rien de mieux à faire. Sans doute elle jouit ainſi de toute la félicité permiſe à l'homme. Se plaire dans la durée de ſon état n'eſt-ce pas un ſigne aſſuré qu'on y vit heureux ?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de

---

(8) Je crois qu'un de nos beaux eſprits voyageant dans ce pays-là, reçu & careſſé dans cette maiſon à ſon paſſage, feroit enſuite à ſes amis une relation bien plaiſante de la vie de manans qu'on y mene. Au reſte, je vois par les lettres de Miladi Catesby que ce goût n'eſt pas particulier à la France, & que c'eſt apparemment auſſi l'uſage en Angleterre de tourner ſes hôtes en ridicules, pour prix de leur hoſpitalité.

désœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y rassemble intéresse le cœur par quelque endroit avantageux, & rachete quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards sans monde & sans politesse, mais bons, simples, honnêtes & contens de leur sort; d'anciens officiers retirés du service; des commerçans ennuyés de s'enrichir; de sages meres de famille qui amenent leurs filles à l'école de la modestie & des bonnes mœurs; voilà le cortege que Julie aime rassembler autour d'elle. Son mari n'est pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus sages à leurs dépens, reviennent sans chagrin cultiver le champ de leur pere qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les événemens de sa vie, ce ne sont point les aventures merveilleuses du riche Sindbad, racontant au sein de la mollesse orientale comment il a gagné ses trésors: ce sont les relations plus simples de gens sensés que les caprices du sort & les injustices des hommes ont rebutés des faux biens vainement poursuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croirez-vous que l'entretien même des payſans a des charmes pour ces ames élevées avec qui le ſage aimeroit à s'inſtruire ? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoiſe des caractere plus marqués, plus d'hommes penſans par eux-mêmes que ſous le maſque uniforme des habitans des villes, où chacun ſe montre comme ſont les autres, plutôt que comme il eſt lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs ſenſibles aux moindres careſſes, & qui s'eſtiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur eſprit ne ſont point façonnés par l'art, ils n'ont point appris à ſe former ſur nos modeles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ſes tournées, M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le ſens & la raiſon le frappent, & qu'il ſe plait à faire cauſer. Il l'amene à ſa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politeſſe & les airs de ſon état, mais la bienveillance & l'humanité de ſon caractere. On retient le bon-homme à dîner. Julie le place à côté d'elle, le ſert, le

careſſe, lui parle avec intérêt, s'informe de ſa famille, de ſes affaires, ne ſourit point de ſon embarras, ne donne point une attention gênante à ſes manieres ruſtiques, mais le met à ſon aiſe par la facilité des ſiennes, & ne ſort point avec lui de ce tendre & touchant reſpect dû à la vieilleſſe infirme qu'honore une longue vie paſſée ſans reproche. Le vieillard enchanté ſe livre à l'épanchement de ſon cœur; il ſemble reprendre un moment la vivacité de ſa jeuneſſe. Le vin bu à la ſanté d'une jeune Dame en réchauffe mieux ſon ſang à demi-glacé. Il ſe ranime à parler de ſon ancien tems, de ſes amours, de ſes campagnes, des combats où il s'eſt trouvé, du courage de ſes compatriotes, de ſon retour au pays, de ſa femme, de ſes enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remedes qu'il imagine. Souvent des longs diſcours de ſon âge ſortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture, & quand il n'y auroit dans les choſes qu'il dit que le plaiſir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle paſſe après le dîner dans ſa chambre, & en rapporte un petit pré-

fent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don simple & de leur goût dont elle l'a secretement chargé pour eux. Ainsi se forme de bonne heure l'étroite & douce bienveillance qui fait la liaison des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieillesse, à estimer la simplicité & à distinguer le mérite dans tous les rangs. Les paysans, voyant leurs vieux peres fêtés dans une maison respectable & admis à la table des maîtres, ne se tiennent point offensés d'en être exclus; ils ne s'en prennent point à leur rang mais à leur âge, ils ne disent point, nous sommes trop pauvres, mais, nous sommes trop jeunes pour être ainsi traités; l'honneur qu'on rend à leurs vieillards & l'espoir de le partager un jour les consolent d'en être privés & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant, le vieux bon-homme, encore attendri des caresses qu'il a reçues, revient dans sa chaumiere, empressé de montrer à sa femme & à ses enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute

une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphase la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a servi, les vins dont il a goûté, les discours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'est informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des serviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'estime & de bonté qu'il a reçues; en le racontant il en jouit une seconde fois, & toute la maison croit jouir aussi des honneurs rendus à son chef. Tous bénissent de concert cette famille illustre & généreuse qui donne exemple aux grands & refuge aux petits, qui ne dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plait aux ames bienfaisantes. S'il est des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie & la bassesse en présence des gens qu'on loue; mais celles que dicte en secret un cœur simple & reconnoissant au coin d'un foyer rustique.

C'est ainsi qu'un sentiment agréable & doux peut couvrir de son charme une vie insipide à des cœurs indifférens: c'est ainsi que les soins, les travaux, la re-

traite peuvent devenir des amuſemens par l'art de les diriger. Une ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bons les alimens les plus ſimples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuſe avec tant de peine doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le ſentiment du plaiſir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui eſt arrivé préciſément le contraire, & des ſoins qu'une certaine langueur d'ame lui eût laiſſé négliger autrefois, lui deviennent intéreſſans par le motif qui les inſpire. Il faudroit être inſenſible pour être toujours ſans vivacité. La ſienne s'eſt développée par les mêmes cauſes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la ſolitude pour ſe livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'eſt point de ces indolentes meres de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent à s'inſtruire des devoirs d'autrui le tems qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus; elle agit.

Comme elle se leve une heure plus tard que son mari, elle se couche aussi plus tard d'une heure. Cette heure est le seul tems qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroit jamais assez longue pour tous les soins dont elle aime à la remplir.

Voilà, Milord, ce que j'avois à vous dire sur l'économie de cette maison & sur la vie privée des maîtres qui la gouvernent. Contens de leur sort, ils en jouissent paisiblement; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans; mais à leur laisser avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domestiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, & tout ce qui peut rendre douce & charmante à des gens sensés la jouissance d'un bien médiocre, aussi sagement conservé qu'il fut honnêtement acquis.



LETTRE III. (1)

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

NOUS avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils sont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une société d'autant plus charmante qu'il n'est rien resté dans le fond des cœurs qu'on veuille se cacher l'un à l'autre. Quel plaisir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance! Je ne reçois pas une marque d'estime de Julie & de son mari, que je ne me dise avec une certaine fierté d'ame: enfin j'o-

(1) Deux lettres écrites en différens tems rouloient sur le sujet de celle-ci, ce qui occasionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux lettres en une seule. Au reste, sans prétendre justifier l'excessive longueur de plusieurs des lettres dont ce recueil est composé, je remarquerai que les lettres des solitaires sont longues & rares, celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'observer cette différence pour en sentir à l'instant la raison.

ſerai me montrer à lui. C'eſt par vos ſoins, c'eſt ſous vos yeux que j'eſpere honorer mon état préſent de mes fautes paſſées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne avec la conſcience de ſa victoire une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un ſacrifice qui nous a coûté ſi cher ? Non, Milord, je ſens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens ſentimens qu'il a vaincus. Je ſens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

Après ſix jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons paſſé aujourd'hui une matinée à l'angloiſe, réunis & dans le ſilence, goûtant à la fois le plaiſir d'être enſemble & la douceur du recueillement. Que les délices de cet état ſont connues de peu de gens ! Je n'ai vu perſonne en France en avoir la moindre idée. La converſation des amis ne tarit jamais, diſent-ils. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Milord, l'amitié ! ſentiment vif & céleſte,

céleste, quels discours sont dignes de toi ? Quelle langue ose être ton interprete ? Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés ? Mon Dieu ! qu'une main serrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir qui la suit disent de choses, & que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela ! O veillées de Besançon ! momens consacrés au silence & recueillis par l'amitié ! O Bomston ! ame grande, ami sublime ! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il est sûr que cet état de contemplation fait un des grands charmes des hommes sensibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueillis, pour ainsi dire, l'un dans l'autre : les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne. Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même : il semble

que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment & comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

Deux heures se sont ainsi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extase, plus douce mille fois que le froid repos des Dieux d'Epicure. Après le déjeûner, les enfans sont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mere; mais au lieu d'aller ensuite s'enfermer avec eux dans le gynécée selon sa coutume; pour nous dédommager en quelque sorte du tems perdu sans nous voir, elle les a fait rester avec elle, & nous ne nous sommes point quittés jusqu'au dîner. Henriette qui commence à savoir tenir l'aiguille, travailloit assise devant la Fanchon qui faisoit de la dentelle, & dont l'oreiller posoit sur le dossier de sa petite chaise. Les deux garçons feuilletoient sur une table un recueil d'images, dont l'aîné expliquoit les sujets au cadet. Quand il se trompoit, Henriette attentive & qui fait le recueil par cœur avoit soin de le corriger. Souvent feignant d'ignorer à quelle estampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de se lever, d'aller & venir de sa chaise à la table & de la table à sa chaise. Ces promenades

ne lui déplaisoient pas & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit Mali, quelquefois même il s'y joignoit un baiser, que sa bouche enfantine sait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déjà plus savante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons qui se prenoient & se donnoient sans beaucoup de soin, mais aussi sans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés sous le livre.

Mde. de Wolmar brodoit près de la fenêtre vis-à-vis des enfans; nous étions son mari & moi encore autour de la table à thé lisant la gazette, à laquelle elle prêtoit assez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement singulier de son peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions sur le bon naturel de cette nation douce & bienveillante, que toutes haïssent & qui n'en hait aucune, ajoutant qu'elle n'envioit du rang suprême, que le plaisir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit son mari d'un ton qu'il m'eût dû laisser prendre; il y a long-

tems que nous sommes tous vos sujets. A ce mot, son ouvrage est tombé de ses mains, elle a tourné la tête & jetté sur son digne époux un regard si touchant, si tendre, que j'en ai tressailli moi-même. Elle n'a rien dit : qu'eût-elle dit qui valût ce regard ? Nos yeux se sont aussi rencontrés. J'ai senti à la maniere dont son mari m'a serré la main que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expansive agissoit autour d'elle, & triomphoit de l'insensibilité même.

C'est dans ces dispositions qu'a commencé le silence dont je vous parlois ; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manege des enfans ; encore, aussi-tôt que nous avons cessé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le recueillement universel. C'est la petite surintendante qui la premiere s'est mise à baisser la voix, à faire signe aux autres, à courir sur la pointe du pied, & leurs jeux sont devenus d'autant plus amusans que cette légere contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce spectacle qui sembloit être mis sous nos yeux

pour prolonger notre attendrissement a produit son effet naturel.

Ammutiscon le lingue, e parlan l'alme (a)

Que de choses se font dites sans ouvrir la bouche ! Que d'ardens sentimens se font communiqués sans la froide entremise de la parole ! Insensiblement Julie s'est laissée absorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux se sont tout-à-fait fixés sur ses trois enfans, & son cœur ravi dans une si délicieuse extase animoit son charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laissions entraîner Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les causoient, les ont fait finir. L'aîné, qui s'amusoit aux images, voyant que les onchets empêchoient son frere d'être attentif, a pris le tems qu'il les avoit rassemblés & lui donnant un coup sur la main,

(a) Les langues se taisent, mais les cœurs parlent. *Marini.*

les a fait sauter par la chambre. Marcellin s'est mis à pleurer, & sans s'agiter pour le faire taire, Madame de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'est tû sur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, sans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonstance qui n'étoit rien m'en a rappellé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me souviens pas, en y pensant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât si peu & qui fussent moins incommodes. Ils ne quittent presque jamais leur mere, & à peine s'apperçoit-on qu'ils soient là. Ils sont vifs, étourdis, sémillans, comme il convient à leur âge, jamais importuns ni criards, & l'on voit qu'ils sont discrets avant de savoir ce que c'est que discrétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce sujet m'a conduit, c'étoit que cela se fît comme de soi-même, & qu'avec une si vive tendresse pour ses enfans, Julie se tourmentât si peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empresser à les faire parler ou taire, ni à leur prescrire ou défendre ceci ou cela. Elle

ne dispute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amusemens; on diroit qu'elle se contente de les voir & de les aimer, & que quand ils ont passé leur journée avec elle, tout son devoir de mere est rempli.

Quoique cette paisible tranquillité me parût plus douce à considérer que l'inquiete sollicitude des autres meres, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de sujets de l'être : une activité superflue sied si bien à l'amour maternel ! Tout ce que je voyois de bon dans ses enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ses soins ; j'aurois voulu qu'ils dussent moins à la nature & davantage à leur mere ; je leur aurois presque désiré des défauts pour la voir plus empressée à les corriger.

Après m'être occupé long-tems de ces réflexions en silence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel récompense la vertu des meres par le bon naturel des enfans : mais ce bon naturel veut être cultivé. C'est dès leur naissance que doit commencer leur éducation. Est-il un tems plus propre à les former,

que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me désobéissent? Cela seroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'est mise à sourire en regardant son mari, & me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions causer tous trois sans être entendus des enfans.

C'est là que m'expliquant à loisir ses maximes, elle m'a fait voir sous cet air de négligence la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendresse maternelle. Long-tems, m'a-t-elle dit, j'ai pensé comme vous sur les instructions prématurées, & durant ma premiere grossesse, effrayée de tous mes devoirs & des soins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois souvent à M. de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un observateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un pere le sang-froid d'un philosophe? Il remplit &

passa mon attente; il dissipa mes préjugés & m'apprit à m'assurer avec moins de peine un succès beaucoup plus étendu. Il me fit sentir que la premiere & plus importante éducation, celle précisément que tout le monde oublie (2), est de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui se piquent de lumieres est de supposer les enfans raisonnables dès leur naissance, & de leur parler comme à des hommes avant même qu'ils sachent parler. La raison est l'instrument qu'on pense employer à les instruire, au lieu que les autres instrumens doivent servir à former celui-là, & que de toutes les instructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement est la raison même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs & mutins, & tout ce qu'on pense obtenir

(2) Locke lui-même, le sage Locke l'a oubliée; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

d'eux par des motifs raisonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on est toujours forcé d'y joindre.

Il n'y a point de patience que ne lasse enfin l'enfant qu'on veut élever ainsi; & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes; les parens ne pouvant plus supporter le tracas des enfans, sont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maîtres; comme si l'on pouvoit jamais espérer d'un précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un pere.

La nature, a continué Julie, veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, & ne tarderont pas à se corrompre; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.

La raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années, & quand le corps a pris une certaine consistance. L'intention de la nature est donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce. Les enfans sont toujours en mouvement ; le repos & la réflexion sont l'aversion de leur âge ; une vie appliquée & sédentaire les empêche de croître & de profiter ; leur esprit ni leur corps ne peuvent supporter la contrainte. Sans cesse enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur ; ils deviennent délicats, foibles, mal-sains, plutôt hébétés que raisonnables, & l'ame se sent toute la vie du dépérissement du corps.

Quand toutes ces instructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuisent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indistinctement, & sans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la constitution commune à l'espece, chacun apporte en naissant un tempérament particulier qui détermine son génie & son caractere, & qu'il ne s'agit ni de changer ni de contraindre,

mais de former & de perfectionner. Tous les caracteres sont bons & sains en eux-mêmes, selon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature (3). Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le système universel. Tout homme a sa place assignée dans le meilleur ordre des choses, il s'agit de trouver cette place & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau & toujours sous une même formule, sans égard à la prodigieuse diversité des esprits ? Qu'on donne à la plupart des instructions nuisibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on

(3) Cette doctrine si vraie me surprend dans M. de Wolmar; on verra bientôt pourquoi.

gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en substituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers, on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat passager & frivole qu'on leur préfere, sans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin, pour le prix de tant de peines indiscretement prises, tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force & des hommes sans mérite, uniquement remarquables par leur foiblesse & par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie, mais j'ai peine à les accorder avec vos propres sentimens sur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talens naturels de chaque individu, soit pour son propre bonheur, soit pour le vrai bien de la société. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modele de l'homme raisonnable & de l'honnête homme; puis rapprocher

chaque enfant de ce modele par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les passions, en perfectionnant la raison, en corrigeant la nature.... Corriger la nature ! a dit Wolmar en m'interrompant; ce mot est beau; mais avant que de l'employer, il faloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponse très-péremptoire, à ce qu'il me sembloit, étoit de nier le principe; c'est ce que j'ai fait. Vous supposez toujours que cette diversité d'esprits & de génies qui distingue les individus est l'ouvrage de la nature; & cela n'est rien moins qu'évident. Car enfin, si les esprits sont différens, ils sont inégaux, & si la nature les a rendus inégaux, c'est en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or quant aux sens & à la mémoire, il est prouvé par l'expérience que leurs divers degrés d'étendue & de perfection ne sont point la mesure de l'esprit des hommes; & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des passions qui nous animent, & il est encore prouvé que tous

les hommes ſont par leur nature ſuſceptibles de paſſions aſſez fortes pour les douer du degré d'attention auquel eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit.

Que ſi la diverſité des eſprits, au lieu de venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'eſt-à-dire des diverſes idées, des divers ſentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent, les circonſtances où nous nous trouvons, & toutes les impreſſions que nous recevons : bien loin d'attendre pour élever les enfans qu'on connût le caractere de leur eſprit, il faudroit au contraire ſe hâter de déterminer convenablement ce caractere par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas ſa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorſqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui ſont dans la cour. Ils ſont de la même portée; ils ont été nourris & traités de même; ils ne ſe ſont jamais quittés: cependant l'un des deux eſt vif, gai, careſſant, plein d'intelligence : l'autre lourd, peſant, hargneux; & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La ſeule différence des tempéramens a produit en

eux celle des caracteres, comme la seule différence de l'organisation intérieure produit en nous celle des esprits ; tout le reste a été semblable.... semblable ? ai-je interrompu ; quelle différence ? Combien de petits objets ont agi sur l'un & non pas sur l'autre ! combien de petites circonstances les ont frappés diversement, sans que vous vous en soyez apperçu ! Bon, a-t-il repris, vous voilà raisonnant comme les astrologues. Quand on leur opposoit que deux hommes nés sous le même aspect avoient des fortunes si diverses, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils soutenoient que, vu la rapidité des Cieux, il y avoit une distance immense du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre ; & que, si l'on eût pu marquer les deux instans précis de leurs naissances, l'objection se fût tournée en preuve.

Laissons, je vous prie, toutes ces subtilités, & nous en tenons à l'observation. Elle nous apprend qu'il y a des caracteres qui s'annoncent presque en naissant, & des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là font une classe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant

aux autres qui se développent moins vite, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à sa place. Platon votre maître ne soutenoit-il pas que tout le savoir humain, toute la philosophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déjà? Cela n'est vrai ni de nos sentimens ni de nos idées; mais cela est vrai de nos dispositions à les acquérir. Pour changer un esprit il faudroit changer l'organisation intérieure; pour changer un caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination? Pour moi je trouve qu'il seroit tout aussi aisé de faire un blond d'un brun, & d'un sot un homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers esprits sur un modele commun. On peut les contraindre & non les changer: on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non

les faire devenir autres; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur caractere originel, & s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois il ne s'agit point de changer le caractere & de plier le naturel, mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere ; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'acheve en lui par l'éducation. Or avant de cultiver le caractere il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aîles, à d'autres des entraves ; l'un veut être pressé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide ; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme; à tel autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la premiere étincelle de la raison ; c'est elle qui fait sortir le ca-

ractere & lui donne sa véritable forme; c'est par elle aussi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie que vous mettez en opposition, je ne sais ce que vous y voyez de contradictoire : pour moi, je les trouve parfaitement d'accord; chaque homme apporte en naissant un caractere, un génie & des talens qui lui sont propres. Ceux qui sont destinés à vivre dans la simplicité champêtre n'ont pas besoin pour être heureux du développement de leurs facultés, & leurs talens enfouis sont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil où l'on a moins besoin de bras que de têtes, & où chacun doit compte à soi-même & aux autres de tout son prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin, & sur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas on n'a d'égard qu'à l'espece, chacun fait ce que font tous les autres; l'exemple est la seule regle, l'habitude est le seul talent,

& nul n'exerce de son ame que la partie commune à tous. Dans le second, on s'applique à l'individu, à l'homme en général; on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre; on le suit aussi loin que la nature le mene; & l'on en sera le plus grand des hommes s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes se contredisent si peu que la pratique en est la même pour le premier âge. N'instruisez point l'enfant du Villageois, car il ne lui convient pas d'être instruit. N'instruisez pas l'enfant du Citadin, car vous ne savez encore quelle instruction lui convient. En tout état de cause, laissez former le corps, jusqu'à ce que la raison commence à poindre: alors c'est le moment de la cultiver.

Tout cela me paroîtroit fort bien, ai-je dit, si je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode; c'est de laisser prendre aux enfans mille mauvaises habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frappe leurs yeux, parce que cet exemple est commode à suivre, &

n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occasion leur indiscrete volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables...... mais, a repris M. de Wolmar, il me semble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, & que c'est ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'est précisément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles? Comment s'y est-elle prise? Qu'a-t-elle substitué au joug de la discipline? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'instant, celui de la nécessité; mais en vous détaillant sa conduite, elle vous fera mieux entendre ses vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer sa méthode, & après une courte pause, voici à peu près comme elle m'a parlé.

Heureux les enfans bien nés, mon aimable ami! Je ne présume pas autant de nos soins que M. de Wolmar. Malgré ses maximes, je doute qu'on puisse jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractere, & que tout naturel puisse être tourné à bien : mais au surplus, convaincue de la bonté de sa méthode, je tâche d'y conformer en

tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma premiere espérance est que des méchans ne seront pas sortis de mon sein ; la seconde est d'élever assez bien les enfans que Dieu m'a donnés, sous la direction de leur pere, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui ressembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les regles qu'il m'a prescrites, en leur donnant un principe moins philosophique & plus convenable à l'amour maternel; c'est de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mere, & tous les soins de mes jours sont destinés à l'accomplir. La premiere fois que je tins mon fils aîné dans mes bras, je songeai que l'enfance est presque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'est une bien cruelle prudence de rendre cette premiere portion malheureuse pour assurer le bonheur du reste, qui peut-être ne viendra jamais. Je songeai que durant la foiblesse du premier âge, la nature assujettit les enfans de tant de manieres, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, &

dont ils peuvent si peu abuser. Je résolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il seroit possible, de lui laisser tout l'usage de ses petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déjà gagné à cela deux grands avantages ; l'un d'écarter de son ame naissante le mensonge, la vanité, la colere, l'envie, en un mot tous les vices qui naissent de l'esclavage, & qu'on est contraint de fomenter dans les enfans, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige : l'autre, de laisser fortifier librement son corps par l'exercice continuel que l'instinct lui demande. Accoutumé tout comme les paysans à courir tête nue au soleil, au froid, à s'essouffler, à se mettre en sueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & se rend plus robuste en vivant plus content. C'est le cas de songer à l'âge d'homme & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déjà dit, je crains cette pusillanimité meurtriere qui, à force de délicatesse & de soins, affoiblit, effémine un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expose pour toute sa vie aux périls inévitables dont elle veut le préserver

un moment, & pour lui ſauver quelques rhumes dans ſon enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleuréſies, des coups de ſoleil, & la mort étant grand.

Ce qui donne aux enfans livrés à eux-mêmes la plupart des défauts dont vous parliez, c'eſt lorſque, non contens de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'inſenſée indulgence des meres à qui l'on ne complaît qu'en ſervant toutes les fantaiſies de leurs enfans. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vu dans les miens qui ſentît l'empire & l'autorité, même avec le dernier domeſtique, & que vous ne m'avez pas vu, non plus, applaudir en ſecret aux fauſſes complaiſances qu'on a pour eux. C'eſt ici que je crois ſuivre une route nouvelle & ſûre pour rendre à la fois un enfant libre, paiſible, careſſant, docile, & cela par un moyen fort ſimple, c'eſt de le convaincre qu'il n'eſt qu'un enfant.

A conſidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miſérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait ſi grand beſoin de pitié, d'amour, de protection qu'un

qu'un enfant? Ne femble-t-il pas que c'eft pour cela que les premieres voix qui lui font fuggérées par la nature font les cris & les plaintes; qu'elle lui a donné une figure fi douce & un air fi touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéreffe à fa foibleffe & s'empreffe à le fecourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impunément un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, & d'aveugles parens approuvant cette audace, l'exercer à devenir le tyran de fa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur.

Quant à moi, je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereufe image de l'empire & de la fervitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penfer qu'il fût plutôt fervi par devoir que par pitié. Ce point eft, peut-être, le plus difficile & le plus important de toute l'éducation, & c'eft un détail qui ne finiroit point que celui de toutes les précautions qu'il m'a falu prendre pour prévenir en lui cet inftinct fi prompt à diftinguer les fervices merce-

naires des domestiques, de la tendresse des soins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aye employé a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impossibilité où le tient son âge de vivre sans notre assistance. Après quoi je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les secours qu'on est forcé de recevoir d'autrui sont des actes de dépendance; que les domestiques ont une véritable supériorité sur lui, en ce qu'il ne sauroit se passer d'eux, tandis qu'il ne leur est bon à rien; de sorte que, bien loin de tirer vanité de leurs services, il les reçoit avec une sorte d'humiliation, comme un témoignage de sa foiblesse, & il aspire ardemment au tems où il sera assez grand & assez fort pour avoir l'honneur de se servir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, seroient difficiles à établir dans des maisons où le pere & la mere se font servir comme des enfans: mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ses fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maîtres n'est qu'un échange perpétuel de services & de soins, je ne crois pas cet établissement impossible. Cependant il me reste à concevoir com-

ment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs besoins n'étendent pas ce droit à leurs fantaisies, où comment ils ne souffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domestique qui traitera de fantaisie un véritable besoin ?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mere peu éclairée se fait des monstres de tout. Les vrais besoins sont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être, qu'au bien-être d'un seul moment. Pensez-vous qu'un enfant qui n'est point gêné, puisse assez souffrir de l'humeur de sa gouvernante sous les yeux d'une mere, pour en être incommodé ? Vous supposez des inconvéniens qui naissent de vices déjà contractés, sans songer que tous mes soins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfans. La mésintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut assujettir l'autre à ses caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni sur l'enfant, dont on n'exige rien, ni sur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai suivi en cela tout le contre-pied des autres meres, qui font semblant de vouloir que l'en-

fant obéisse au domestique, & veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaisance qu'il en a pour eux. Par-là, sentant qu'il n'a sur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il se rend docile & complaisant ; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres, le sien s'attache à eux à son tour ; car on aime en se faisant aimer ; c'est l'infaillible effet de l'amour-propre, & de cette affection réciproque, née de l'égalité, résultent sans effort les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les enfans, sans jamais en obtenir aucune.

J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misere, sa foiblesse, sa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme ; & cela, non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais sur-tout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang

l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Induits dès leur naissance par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils desirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaisirs; or je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde & mortifiante éducation, en lui donnant par la premiere une plus juste opinion des choses. J'avois d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, persuadée que les premiers mouvemens de la nature sont toujours bons & salutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en se faisant un droit d'être obéis, les enfans sortoient de l'état de nature presque en naissant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiscrétion. J'ai vu que si je voulois contenter toutes ses fantaisies, elles croîtroient avec ma complaisance; qu'il y auroit tou-

jours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus sensible, qu'il y seroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raison, lui sauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt passé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel, je l'ai plié d'abord au refus; & pour lui épargner de longs déplaisirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il est vrai que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde est accordé sans condition dès la premiere demande, & l'on est très-indulgent là-dessus: mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs & les flatteries sont également inutiles. Il en est si convaincu, qu'il a cessé de les employer; du premier mot il prend son parti, & ne se tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiseau qu'il voudroit tenir; car il sent la même impossibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte sinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuse, sinon qu'il n'a pu l'obtenir; & loin de battre la table contre la-

quelle il se blesse, il ne battroit pas la personne qui lui résiste. Dans tout ce qui le chagrine, il sent l'empire de la nécessité, l'effet de sa propre foiblesse, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui .... Un moment ! dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre ; je pressens votre objection ; j'y vais venir à l'instant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'est l'attention qu'on y fait, soit pour leur céder, soit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire sont tous pernicieux & presque toujours sans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'est une raison pour eux de les continuer ; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voient qu'on n'y prend pas garde ; car grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà précisément ce qui est arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdissoit tout le monde, & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à présent dans la maison que s'il n'y avoit point d'enfant. Il

le desir de leur complaire; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuse, ils doivent supposer des raisons sans les demander. C'est un autre avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires : car comme il n'est pas possible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi, il est naturel qu'ils la supposent encore quand ils sont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a soumis quelque chose à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent sophistes, subtils, de mauvaise foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la foiblesse de s'exposer à leurs petites lumieres. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, sitôt qu'elle est au-dessus de leur portée. En un mot, le seul moyen de les rendre dociles à la raison n'est pas de raisonner avec eux; mais de les bien convaincre que la raison est au-dessus de leur âge : car alors ils la supposent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autre-

ment. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils sont sûrs qu'on les aime, & les enfans se trompent rarement là-dessus. Quand donc je refuse quelque chose aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en sorte qu'ils le voient, autant qu'il est possible, & quelquefois après-coup. De cette maniere ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuse sans en avoir une bonne raison, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée sur le même principe, je ne souffrirai pas, non plus, que mes enfans se mêlent dans la conversation des gens raisonnables, & s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres, quand on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement & en peu de mots quand on les interroge, sans jamais parler de leur chef, & sur-tout sans qu'ils s'ingerent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du respect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mere aussi tendre! Pythagore n'é-

toit pas plus févere à fes difciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-feulement vous ne les traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir ceffer trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus fûr peuvent-ils avoir de s'inftruire, que d'interroger fur les chofes qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux? Que penferoient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jafent jamais affez tôt ni affez longtems, & qui jugent de l'efprit qu'ils auront étant grands par les fottifes qu'ils débitent étant jeunes? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays où le premier mérite eft de bien babiller, & où l'on eft difpenfé de penfer pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un fort fi doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laiffer?

Quoi donc! a-t-elle repris à l'inftant: eft-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, & ne fauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en filence n'ad-

mire leurs puérilités? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en les progrès; c'eſt là vraiment travailler à leur félicité: car la vanité de l'homme eſt la ſource de ſes plus grandes peines, & il n'y a perſonne de ſi parfait & de ſi fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrin que de plaiſir (4).

Que peut penſer un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens ſenſés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empreſſement les oracles qui ſortent de ſa bouche, & ſe récrier avec des retentiſſemens de joie à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudiſſemens; jugez de ce que deviendra la ſienne! Il en eſt du babil des enfans comme des prédictions des Almanachs. Ce ſeroit un prodige ſi, ſur tant de vaines paroles, le hazard ne fourniſſoit jamais une rencontre heureuſe. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie ſur une pauvre mere déjà trop abuſée par ſon pro-

(4) Si jamais la vanité fit quelque heureux ſur la terre, à coup ſûr cet heureux-là n'étoit qu'un ſot.

pre cœur, & ſur un enfant qui ne ſait ce qu'il dit & ſe voit célébrer! Ne penſez pas que pour démêler l'erreur, je m'en garantiſſe. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais ſi j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en ſecret; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard, & vain, & les flatteurs, en me les faiſant répéter, n'ont pas le plaiſir de rire de ma foibleſſe.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphaſe, je ne ſais combien de gentilleſſes qu'ils venoient d'entendre, & dont ils ſembloient tout émerveillés. Meſſieurs, leur dis-je aſſez froidement, je ne doute pas que vous ne ſachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choſes: mais j'eſpere qu'un jour mes enfans ſeront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette maniere de me faire ſa cour ne prenoit pas, on joue avec mes en-

fans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle; il ne leur vient plus de compere, & ils en valent fensiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des queftions on ne les leur défend pas indiftinctement. Je fuis la premiere à leur dire de demander doucement en particulier à leur pere ou à moi tout ce qu'ils ont befoin de favoir. Mais je ne fouffre pas qu'ils coupent un entretien férieux pour occuper tout le monde de la premiere impertinence qui leur paffe par la tête. L'art d'interroger n'eft pas fi facile qu'on penfe. C'eft bien plus l'art des maitres que des difciples; il faut avoir déjà beaucoup appris de chofes pour favoir demander ce qu'on ne fait pas. Le favant fait & s'enquiert, dit un proverbe Indien; mais l'ignorant ne fait pas même de quoi s'enquérir (5). Faute de cette fcience préliminaire, les enfans en liberté ne font prefque jamais que des queftions ineptes qui ne fervent à rien, ou profondes & fcabreufes dont

(5) Ce proverbe eft tiré de Chardin. Tome 5. pag. 175. in-12.

la solution passe leur portée, & puisqu'il ne faut pas qu'ils sachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'instruisent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur seroit aussi utile qu'on croit, la premiere & la plus importante science qui leur convient, n'est-elle pas d'être discrets & modestes? & y en a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de soumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? De petits questionneurs babillards qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscretes, en sorte que chacun est inquiet aussi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire que de les rendre étourdis & vains; inconvénient plus grand à mon avis que l'avantage qu'ils acquierent par-là n'est utile;

car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui pût arriver de cette réserve trop prolongée seroit que mon fils en âge de raison eût la conversation moins légere, le propos moins vif & moins abondant, & en considérant combien cette habitude de passer sa vie à dire des riens rétrécit l'esprit, je regarderois plutôt cette heureuse stérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oisifs toujours ennuyés d'eux-mêmes s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuser, & l'on diroit que le savoir - vivre consiste à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles : mais la société humaine a un objet plus noble, & ses vrais plaisirs ont plus de solidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le seul dont l'usage le distingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il se dégrade au-dessous d'eux quand il parle pour ne rien dire, & l'homme doit être homme jusques dans ses délassemens. S'il y a de la politesse à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus

véritable à laisser parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils disent que de ce qu'on diroit soi-même, & à montrer qu'on les estime trop pour croire les amuser par des niaiseries. Le bon usage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'est pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre, à force de modestie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'esprit qui ne s'abstient de parler que par retenue & discrétion, puisse jamais passer pour un sot. Dans quelque pays que ce puisse être, il n'est pas possible qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le méprise pour s'être tû. Au contraire on remarque en général que les gens silencieux en imposent, qu'on s'écoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laissant le choix des occasions, & faisant qu'on ne perd rien de ce qu'ils disent, met tout l'avantage de leur côté. Il est si difficile à l'homme le plus sage de garder toute sa présence d'esprit dans un long flux de paroles, il est si rare qu'il ne lui échappe des choses dont il se repent à loisir, qu'il aime

mieux retenir le bon que risquer le mauvais. Enfin, quand ce n'est pas faute d'esprit qu'il se tait, s'il ne parle pas, quelque discret qu'il puisse être, le tort en est à ceux qui sont avec lui.

Mais il y a bien loin de six ans à vingt; mon fils ne sera pas toujours enfant, & à mesure que sa raison commencera de naître, l'intention de son pere est bien de la laisser exercer. Quant à moi, ma mission ne va pas jusques-là. Je nourris des enfans & n'ai pas la présomption de vouloir former des hommes. J'espere, dit-elle, en regardant son mari, que de plus dignes mains se chargeront de ce noble emploi. Je suis femme & mere, je sais me tenir à mon rang. Encore une fois la fonction dont je suis chargée n'est pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même en cela que suivre de point en point le systême de M. de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il est excellent & juste, & combien il s'accorde avec le mien. Considérez mes enfans & sur-tout l'aîné; en connoissez-vous de plus heureux sur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez sauter, rire, courir toute la journée sans jamais in-

commoder personne. De quels plaisirs, de quelle indépendance leur âge est-il susceptible, dont ils ne jouissent pas, ou dont ils abusent ? Ils se contraignent aussi peu devant moi qu'en mon absence. Au contraire, sous les yeux de leur mere ils ont toujours un peu plus de confiance, & quoique je sois l'auteur de toute la sévérité qu'ils éprouvent ils me trouvent toujours la moins sévere : car je ne pourrois supporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les seules loix qu'on leur impose auprès de nous sont celles de la liberté même ; savoir, de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle, & comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de si justes loix, toute leur peine est d'être à l'instant renvoyés, & tout mon art, pour que c'en soit une, de faire qu'ils ne se trouvent nulle part aussi bien qu'ici. A cela près, on ne les assujettit à rien ; on ne les force jamais de rien apprendre ; on ne les ennuie point de vaines corrections ; jamais on ne les reprend ; les seules leçons qu'ils reçoivent sont

des leçons de pratique prises dans la simplicité de la nature. Chacun bien instruit là-dessus se conforme à mes intentions avec une intelligence & un soin qui ne me laissent rien à desirer, & si quelque faute est à craindre, mon assiduité la prévient ou la répare aisément.

Hier, par exemple, l'aîné ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien, mais une heure après, au moment que le ravisseur du tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit ; il la suivoit en le redemandant, & pleurant à son tour. Elle lui dit : vous l'avez pris par force à votre frere ; je vous le reprends de même ; qu'avez-vous à dire ? Ne suis-je pas la plus forte ? Puis elle se mit à battre la caisse à son imitation, comme si elle y eût pris beaucoup de plaisir. Jusques là tout étoit à merveille. Mais quelque tems après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai ; car ce n'étoit plus la leçon de la nature, & de-là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux freres. En perdant le tambour, le cadet supporta la dure loi de la nécessité, l'aîné sentit son injustice, tous deux connurent leur

foiblesse & furent consolés le moment d'après.

Un plan si nouveau & si contraire aux idées reçues m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer, ils m'en rendirent enfin l'admirateur, & je sentis que pour guider l'homme, la marche de la nature est toujours la meilleure. Le seul inconvénient que je trouvois à cette méthode, & cet inconvénient me parut fort grand, c'étoit de négliger dans les enfans la seule faculté qu'ils aient dans toute sa vigueur & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me sembloit que selon leur propre systême, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, insuffisantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, si propre alors à soutenir le travail. C'est elle, disois-je, qui doit suppléer à la raison jusqu'à sa naissance, & l'enrichir quand elle est née. Un esprit qu'on n'exerce à rien devient lourd & pesant dans l'inaction. La semence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'est une étrange préparation pour apprendre à devenir raisonnable que de commencer par être stupide. Comment, stupide! s'est écriée aussi-tôt Mde. de Wolmar. Con-

fondriez-vous deux qualités aussi différentes & presque aussi contraires que la mémoire & le jugement (6) ? Comme si la quantité des choses mal digérées & sans liaison dont on remplit une tête encore foible, n'y faisoit pas plus de tort que de profit à la raison ! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme, la mémoire est la premiere qui se développe & la plus commode à cultiver dans les enfans : mais à votre avis lequel est à préférer de ce qu'il leur est le plus aisé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de savoir.

Regardez à l'usage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut assujettir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Quoi ! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne ; lui faire incessamment répéter & construire des

(6) Cela ne me paroit pas bien vu. Rien n'est si nécessaire au jugement que la mémoire : il est vrai que ce n'est pas la mémoire des mots.

vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts ; embrouiller son esprit de cercles & de spheres dont il n'a pas la moindre idée, l'accabler de mille noms de villes & de rivieres qu'il confond sans cesse & qu'il rapprend tous les jours, est-ce cultiver sa mémoire au profit de son jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une seule des larmes qu'il lui coûte ?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins ; mais n'est-ce rien que d'instruire un enfant à se payer de mots, & à croire savoir ce qu'il ne peut comprendre ? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premieres idées dont on doit meubler une tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire que de la remplir de tout ce fatras au préjudice des connoissances nécessaires dont il tient la place ?

Non, si la nature a donné au cerveau des enfans cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blason, de sphere, de géographie, & tous ces mots sans aucun sens

pour leur âge, & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit, dont on accable leur triſte & ſtérile enfance; mais c'eſt pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui ſe rapportent à ſon bonheur & l'éclairent ſur ſes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reſte pas pour cela oiſive : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, & il s'en ſouvient; il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il doit connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer que conſiſte le véritable art de cultiver la premiere de ſes facultés, & c'eſt par là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant la jeuneſſe, & à ſa conduite dans

dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui, ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Ne penſez pas, pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout-à-fait ces ſoins dont vous faites un ſi grand cas. Une mere un peu vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le deſir d'apprendre ou de faire telle ou telle choſe; & autant que ces moyens peuvent ſe concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant, & n'engendre en lui nulle ſemence de vice, je les emploie aſſez volontiers; ſans m'opiniâtrer quand le ſuccès n'y répond pas; car il aura toujours le tems d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel; & M. de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raiſon, qu'il ſoutient que quand ſon fils ne ſauroit rien à douze ans, il n'en ſeroit pas moins inſtruit à quinze; ſans compter que rien n'eſt moins néceſſaire que d'ê-

tre ſavant, & rien plus que d'être ſage & bon.

Vous ſavez que notre aîné lit déjà paſſablement. Voici comment lui eſt venu le goût d'apprendre à lire. J'avois deſſein de lui dire de tems en tems quelque fable de la Fontaine pour l'amuſer, & j'avois déjà commencé, quand il me demanda ſi les corbeaux parloient? A l'inſtant je vis la difficulté de lui faire ſentir bien nettement la différence de l'apologue au menſonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables ſont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je ſupprimai la Fontaine. Je lui ſubſtituai un recueil de petites hiſtoires intéreſſantes & inſtructives, la plupart tirées de la Bible; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en eſſayant d'en compoſer moi-même d'auſſi amuſans qu'il me fût poſſible, & les appropriant toujours au beſoin du moment. Je les écrivois à meſure dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui liſois de tems en tems quelques contes, rarement, peu long-tems, & répétant ſouvent les mê-

mes avec des commentaires, avant de passer à de nouveaux. Un enfant oisif est sujet à l'ennui, les petits contes servoient de ressource; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me souvenois quelquefois d'un ordre à donner, je le quittois à l'endroit le plus intéressant en laissant négligemment le livre. Aussi-tôt il alloit prier sa Bonne, ou Fanchon, ou quelqu'un d'achever la lecture : mais comme il n'a rien à commander à personne & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéissoit pas toujours. L'un refusoit, l'autre avoit à faire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laissoit à mon exemple un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui suggéra secretement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à son aise. Il goûta ce projet. Il falut trouver des gens assez complaisans pour vouloir lui donner leçon; nouvelle difficulté qu'on n'a poussée qu'aussi loin qu'il faloit. Malgré toutes ces précautions, il s'est lassé trois ou quatre fois, on l'a laissé faire. Seulement je me suis efforcée de rendre les contes encore plus amusans, & il est revenu à la charge avec tant

d'ardeur, que quoiqu'il n'y ait pas six mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il sera bientôt en état de lire seul le recueil.

C'est à peu près ainsi que je tâcherai d'exciter son zele & sa bonne volonté pour acquérir les connoissances qui demandent de la suite & de l'application, & qui peuvent convenir à son âge ; mais quoiqu'il apprenne à lire, ce n'est point des livres qu'il tirera ces connoissances; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune maniere aux enfans. Je veux aussi l'habituer de bonne heure à nourrir sa tête d'idées & non de mots : c'est pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

Jamais ! interrompis-je : c'est beaucoup dire ; car encore faut-il bien qu'il sache son catéchisme & ses prieres. C'est ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'égard de la priere, tous les matins & tous les soirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, & c'est assez pour qu'ils l'apprennent sans qu'on les y oblige : quant au catéchisme, ils ne savent ce que c'est. Quoi, Julie ! vos enfans n'apprennent pas leur catéchisme ? Non, mon ami,

mes enfans n'apprennent pas leur catéchiſme. Comment ! ai-je dit tout étonné, une mere ſi pieuſe ! . . . . je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchiſme ? Afin qu'ils le croient un jour, dit-elle, j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah ! j'y ſuis, mécriai-je ; vous ne voulez pas que leur foi ne ſoit qu'en paroles, ni qu'ils ſachent ſeulement leur Religion, mais qu'ils la croient, & vous penſez avec raiſon qu'il eſt impoſſible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en ſouriant M. de Wolmar ; feriez-vous Chrétien, par hazard ? Je m'efforce de l'être, lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis comprendre, & reſpecte le reſte ſans le rejetter. Julie me fit un ſigne d'approbation, & nous reprîmes le ſujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zele maternel eſt actif, infatigable & prévoyant, elle a conclu, en obſervant que ſa méthode ſe rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit propoſés, ſavoir de laiſſer développer le naturel des enfans, & de l'étudier.

Les miens ne ſont gênés en rien, dit-elle, & ne ſauroient abuſer de leur liberté; leur caractere ne peut ni ſe dépraver, ni ſe contraindre; on laiſſe en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'eſclavage n'avilit point leur ame; les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre; ils ne ſe croient ni des hommes puiſſans, ni des animaux enchaînés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne ſont pas en eux, ils ont, ce me ſemble, un préſervatif plus fort que des diſcours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils ſeroient bientôt ennuyés. C'eſt l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne. Ce ſont les entretiens qu'ils entendent, qui ſont ici naturels à tout le monde, & qu'on n'a pas beſoin de compoſer exprès pour eux; c'eſt la paix & l'union dont ils ſont témoins; c'eſt l'accord qu'ils voient régner ſans ceſſe, & dans la conduite reſpective de tous, & dans la conduite & les diſcours de chacun.

Nourris encore dans leur premiere ſimplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vu d'exemple, des paſſions qu'ils n'ont nulle occaſion

de sentir, des préjugés que rien ne leur inspire ? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne se montre en eux. Leur ignorance n'est point entêtée, leurs desirs ne sont point obstinés; les inclinations au mal sont prévenues, la nature est justifiée, & tout me prouve que les défauts dont nous l'accusons ne sont point son ouvrage, mais le nôtre.

C'est ainsi que livrés au penchant de leur cœur, sans que rien le déguise ou l'altere, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conservent exactement celle de leur caractere originel : c'est ainsi que ce caractere se développe journellement à nos yeux sans réserve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature jusques dans leurs principes les plus secrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis, ils ne savent ni mentir, ni se cacher, & dans tout ce qu'ils disent, soit entre eux, soit à nous, ils laissent voir sans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne songent pas même à se gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins

de les écouter, & ils diroient les choses du monde les plus blâmables que je ne ferois pas semblant d'en rien savoir : mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention sans qu'ils s'en doutent ; je tiens un registre exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils disent ; ce sont les productions naturelles du fonds qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche est une herbe étrangere dont le vent apporta la graine ; si je la coupe par une réprimande, bientôt elle repoussera : au lieu de cela j'en cherche en secret la racine, & j'ai soin de l'arracher. Je ne suis, m'a-t-elle dit en riant, que la servante du Jardinier ; je sarcle le jardin, j'en ôte la mauvaise herbe, c'est à lui de cultiver la bonne.

Convenons aussi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il faloit être aussi bien secondée pour espérer de réussir, & que le succès de mes soins dépendoit d'un concours de circonstances qui ne s'est peut-être jamais trouvé qu'ici. Il faloit les lumieres d'un pere éclairé, pour démêler, à travers les préjugés établis, le véritable art de gouverner les enfans dès leur naissance ; il faloit toute sa patience pour se prêter

à l'exécution, ſans jamais démentir ſes leçons par ſa conduite; il faloit des enfans bien nés en qui la nature eût aſſez fait pour qu'on pût aimer ſon ſeul ouvrage; il faloit n'avoir autour de ſoi que des domeſtiques intelligens & bien intentionnés, qui ne ſe laſſaſſent point d'entrer dans les vues des maîtres; un ſeul valet brutal ou flatteur eût ſuffi pour tout gâter. En vérité, quand on ſonge combien de cauſes étrangeres peuvent nuire aux meilleurs deſſeins & renverſer les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la ſageſſe dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me ſuis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la ſageſſe. Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez eſt votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche eſt contraint de vous reſſembler? Meres de famille, quand vous vous plaignez de n'être pas ſecondées, que vous connoiſſez mal votre pouvoir! ſoyez tout ce que vous devez être, vous ſurmonterez tous les obſtacles; vous forcerez chacun de remplir ſes devoirs, ſi vous rempliſſez bien tous les vôtres.

Vos droits ne sont-ils pas ceux de la Nature ? Malgré les maximes du vice, ils seront toujours chers au cœur humain. Ah ! veuillez être femmes & meres, & le plus doux empire qui soit sur la terre sera le plus respecté.

En achevant cette conversation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il est certain, dit-elle, que j'aurois besoin de beaucoup moins de soins & d'adresse, si je voulois introduire l'émulation entre les deux freres; mais ce moyen me paroît trop dangereux; j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien risquer. Henriette supplée à cela; comme elle est d'un autre sexe, leur aînée, qu'ils l'aiment tous deux à la folie, & qu'elle a du sens au-dessus de son âge, j'en fais en quelque sorte leur premiere gouvernante, & avec d'autant plus de succès que ses leçons leur sont moins suspectes.

Quant à elle, son éducation me regarde; mais les principes en sont si différens qu'ils méritent un entretien à part. Au moins puis-je bien dire d'avance qu'il sera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra sa mere elle-même, si quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, & ce devroit être ici m'a derniere lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre féjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en eft pas moins inquiete; elle vous prie de nous donner plus fouvent de vos nouvelles, & vous conjure de fonger en expofant votre perfonne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir; un confeil timide ne peut non plus fortir de mon cœur qu'approcher du vôtre. Cher Bomfton, je le fais trop; la feule mort digne de ta vie feroit de verfer ton fang pour la gloire de ton pays; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a confervé les fiens que pour toi?

Fin du Tome troifieme.

TABLE
DES LETTRES
ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

CINQUIEME PARTIE.

Fin de la Table du Tome III.

